

MARCION

par Georges Ory

Texte intégral

TABLE DES MATIERES

I. MARCION

Sa vie
Son Eglise
Son apôtre
Luc
Cerdon
Apelle
La religion de Marcion
Un mythe négligé
Son oeuvre
L'Évangelion
La tactique de l'Eglise
La priorité de Marcion

II. COMMENTAIRE de textes de l'Évangelion

III. APPENDICE sur certains thèmes interpolés dans les évangiles

IV. BIBLIOGRAPHIE

Sources anciennes
Sources modernes

I. MARCION

Sa vie :

Nous ne possédons sur Marcion aucun témoignage direct ou désintéressé; nous ne le connaissons - et très imparfaitement - que par les attaques de ses adversaires catholiques qui détruisirent ses livres. On sait à quelle époque se situe son activité mais les dates qui en marquent les étapes sont parfois imprécises.

Marcion était sans doute d'origine païenne; on peut supposer qu'il est né vers l'an 100 dans l'Hellespont - à Sinope, port de la mer Noire - d'un père qui était ou allait devenir évêque " chrétien ", car Marcion était déjà un homme quand son père se convertit à un certain christianisme. Tertullien signale, en effet, que Marcion avait été stoïcien et il parle de " sa découverte de Dieu ", ce qui suggère la conversion d'un adulte. Rien n'interdit de fixer l'activité de Marcion à partir de 120. Tertullien (C.M. 1, 19) déclare que les marcionites plaçaient un intervalle de 115 ans et demi entre le Christ et Marcion, mais l'indication est approximative.

Marcion était un riche armateur et il dut faire de nombreux voyages avant de se rendre à Rome vers l'an 138. Peut-être s'y était-il fait précéder (comme le dit saint Jérôme) par Marcellina, l'une de ses disciples. Il était considéré comme chrétien puisqu'il fut admis dans la communauté chrétienne de Rome; il y rencontra Cerdon arrivé dans cette ville quelques années avant lui (vers 135).

Sa rupture avec cette communauté eut lieu vers 144 mais il ne quitta pas Rome pour autant. Il y était encore établi comme maître, enseignant ses propres doctrines, pendant l'épiscopat d'Anicet (154-166); Jérôme le qualifie d' "ardens ingenii et doctissimus ". C'est peut-être à Rome qu'il mourut car nous n'avons aucune preuve qu'il ait quitté la ville.

Harnack estime que Marcion, après avoir quitté le Pont, enseigna en Asie mineure; cette hypothèse, nullement improbable s'il s'agit d'une période limitée, est confirmée indirectement par Polycarpe de Smyrne vers 155 (Ep. aux Philip.) quand il traite Marcion de " premier-né de Satan " et l'accuse de rejeter le témoignage de la croix, la résurrection, le jugement.

On suppose couramment que Marcion fut chassé de l'Eglise de Rome et qu'il fonda une Eglise dissidente, c'est-à-dire qu'il fut l'un des premiers hérétiques. La vérité mériterait sans doute d'être plus nuancée. Qu'il y ait eu rupture, c'est probable, mais cette rupture a pu avoir lieu dans des conditions différentes de celles qu'on nous dit. L'orthodoxie catholique n'existait pas encore et il est impossible d'affirmer que le marcionite était un hérétique. Des groupes antagonistes existaient à Rome et ailleurs; ils

devaient se supporter plus ou moins pendant que les grands ténors donnaient de la voix de temps en temps. Cette situation confuse dura au moins trois siècles.

Il n'est pas exclu d'autre part que Marcion, quand il vint à Rome, fut déjà le chef d'un certain nombre de communautés chrétiennes, en particulier d'Eglises fondées ou affermiées par Paul en Asie mineure ou en Grèce. D'autres communautés avaient pu être créées par son père ou par les apôtres pauliniens qui le convertirent. Marcion - lui-même grand voyageur - avait pu en constituer dans certains ports au cours de ses voyages. Il portait vraisemblablement le titre d'évêque et nommait des évêques, des presbytres et des diacres; après sa mort, il y eut une succession d'évêques marcionites. Il mourut peut-être entre 161 et 168; on n'entend plus parler de lui sous le règne de Marc-Aurèle.

Son Eglise :

Les débuts du marcionisme pourraient être plus anciens qu'on ne le croit généralement car les écrivains ecclésiastiques de la fin du second siècle étaient incapables de raconter avec certitude l'histoire de ses origines.

L'originalité de Marcion consiste en particulier dans le fait qu'il ne se présentait pas en prophète mais qu'il apportait un livre et qu'il avait derrière lui une Eglise bien constituée.

La cohérence de cette Eglise reposait

- sur la simplicité de son organisation. Il fallut à l'Eglise catholique un très long temps et de nombreux synodes pour s'établir et étendre son influence; au contraire, Marcion paraît avoir créé la sienne en une seule génération et sans synode, à moins que cette Eglise ait existé avant lui et qu'il n'ait eu qu'à la développer;

- sur le respect dont il était entouré. Ses disciples croyaient qu'il était à la gauche de Dieu tandis que Paul était à droite (Orig. Hom. 25 sur Luc);

- sur la pratique en commun d'une vie ascétique;

- sur les nouvelles écritures qu'il avait groupées en canon;

- sur l'universalité de son accueil. Dans la secte, les femmes occupaient certains offices parce que Marcion pensait, comme Paul, qu'il n'y avait "ni mâle ni femelle en Christ ". C'est ainsi que les femmes pouvaient baptiser; encore présentes dans quelques épisodes de nos évangiles (d'une manière discrète), elles constituent un vestige des anciens temps; elles furent rapidement supprimées de la hiérarchie chrétienne.

D'autre part, on peut considérer que Marcion admettait au culte les Païens alors que les catéchumènes catholiques n'assistaient pas à la messe proprement dite.

Les deux cultes se ressemblaient pourtant mais les Marcionites utilisaient des psaumes différents des psaumes de David. Ceux de Syrie se tournaient vers le couchant pour prier Dieu (f rag. Murator. 82-84, confirmé par Maruta). Ils employaient l'eau au lieu de vin dans l'eucharistie (Epiph. Pan. XLII, 3), ils l'accompagnaient d'une onction d'huile et offraient au nouveau baptisé un mélange de lait et de miel. Leur baptême était considéré comme valable par la Grande Eglise (quand celle-ci fut constituée) et n'avait pas besoin d'être réitéré; Marcion utilisait sans doute la formule " au nom du Christ" et non la formule trinitaire qui lui est postérieure (Rom. 63).

Ses disciples pratiquaient, selon Chrysostome, le baptême pour les morts (I Cor. 15/29). Ils jeûnaient le samedi par hostilité au dieu juif. Ils suivaient le conseil de Paul de " s'abstenir de viande et de vin " (Rom. 14/21) et mangeaient du poisson comme le Christ (Luc 24/42) et les apôtres. Le poisson constituait pour eux une nourriture sacrée (Tertullien 1/14).

Selon Marcion, la procréation des enfants était un acte de soumission à la Loi du Créateur, donc un acte indigne d'un chrétien. Aucun candidat n'était admis au baptême marcionite s'il n'était disposé à mener à partir de là une vie de continence absolue. Pour les Marcionites, le mariage avait lieu avec le Christ, et la vie en commun des époux était considérée comme un divorce à l'égard du Christ. Sans doute ceux qui se pliaient à cette prescription ne formaient-ils pas la majorité.

Les martyrs furent nombreux chez les Marcionites; on compte parmi eux le presbytre Métrodore de Smyrne qui subit le supplice du feu comme Polycarpe et, au cours de la même persécution, une femme qui fut tuée au temps de Valérien à Césarée de Palestine, un évêque Asclépios qui, sous Dioclétien, fut brûlé vif également à Césarée sur le même bûcher que l'orthodoxe Apseamus.

Marcion aurait eu pour disciples Apelle, Potitus et Basilicus, Synaros, Prépon, Pithon, Blastus, Théodotion, Ambrosius.

Justin nous dit, vers 155 (Apol. I 26) que l'influence de Marcion s'étendait sur tout l'empire; à cette même date, les Marcionites étaient nombreux à Rome. Aux environs de 208, Tertullien confirmait que "la tradition hérétique de Marcion emplissait l'univers" (C.M. 5/19), ce qui n'était pas le cas de la Grande Eglise. Au quatrième siècle Epiphane citait, parmi les lieux "

infectés " par le marcionisme, l'Italie, l'Egypte, la Palestine, l'Arabie, la Syrie, Chypre, la Perse (Ilaer. 42.1).

Le marcionisme commença à décliner dans l'ouest au III^e siècle tandis qu'il restait actif dans l'est. En 318-319, une église marcionite était construite à Lebaba près de Damas; son inscription mentionnait Chrestos, le dieu bon, et non pas le Christ ou Jésus; c'est la plus ancienne inscription d'église chrétienne que nous possédions (1).

(1) Le Christ et Jésus, p. 29. Ed. du Pavillon, Paris, 1968.

Au V^e siècle, Théodoret, évêque de Chypre, écrivant au pape Léon, prétendait qu'il avait converti au cours de sa carrière plus de mille marcionites vivant dans huit villages.

Quand les adeptes de Marcion disparurent définitivement, ils rejoignirent généralement les groupes manichéens.

Marcion constitua un grave danger pour l'Eglise romaine et cela explique pourquoi, à partir du troisième quart du deuxième siècle, la plupart des écrivains catholiques de Justin à Tertullien (Denys de Corinthe, Philippe de Crète, Théophile d'Antioche, Philippe de Gortyne, Modeste, Irénée, Hippolyte. Meliton de Sardes, Miltiade, Proclus, Clément d'Alexandrie, Rhodon...) se crurent obligés d'écrire des livres contre lui et contre ses doctrines. Vers la fin du II^e siècle, Bardesane d'Edesse rédigeait contre Marcion des Dialogues en syriaque qui s'ajoutaient aux attaques lancées en grec et qui, bientôt, allaient l'être en latin. Au IV^e siècle, Ephrem le Syrien ajouta son nom à la liste de ces polémistes.

Marcion était-il gnostique? Harnack répond négativement à cette question mais il ne tient pas compte du fait que les pères de l'Eglise ont mis Marcion sur le même pied que les gnostiques et ont vu en lui - après Simon le magicien - le second grand hérésiarque du christianisme naissant.

La doctrine marcionite devait être ancienne quand elle fut combattue parce que tous ces polémistes semblent ignorer l'histoire de son commencement. Peut-être est-ce volontairement qu'ils ont gardé le silence sur ce point car - pour prendre un exemple -pouvaient-ils avouer qu'elle venait de Paul alors qu'ils étaient en train d'accommoder Paul et ses épîtres à leur judéo-christianisme?

On a avancé que l'affaiblissement du marcionisme serait dû en particulier aux règles de continence de son Eglise, ses membres ne lui donnant que très peu d'enfants, mais cette explication ne tient pas devant les progrès du marcionisme au I^{er} siècle, et l'on sait d'autre part que la secte recrutait aussi bien chez les Juifs que chez les Païens. On pourrait penser plutôt que la disparition graduelle du marcionisme, loin d'être la conséquence des attaques de ses détracteurs, fut l'oeuvre de l'école alexandrine qui s'empara d'une partie de la doctrine de Marcion et présenta une nouvelle philosophie chrétienne ne laissant aucune place à Marcion et au gnosticisme. Il est certain, en outre, que l'appui du gouvernement romain à l'Eglise catholique de Rome contribua largement à la victoire de celle-ci.

Son apôtre :

On a dit de la doctrine de Marcion qu'elle était un paulinisme exagéré; pour partager cette opinion il faudrait bien connaître le paulinisme et ignorer que les épîtres de Paul dont nous disposons ne nous livrent qu'un paulinisme mutilé.

Quoi qu'il en soit, Marcion était et voulait être un disciple de Paul; il considérait la proclamation de celui-ci comme la seule qui soit véridique, c'est-à-dire identique à celle du Christ. On peut néanmoins se demander si les sectes pauliniennes n'avaient pas évolué entre la mort de Paul (vers 64) et le moment (vers 134) où Marcion entreprit ses missions d'évangélisation. C'est peut-être parce qu'une partie des communautés judéo-chrétiennes rejetaient Paul que Marcion se dressa contre les judaïsants et prit Paul comme suprême sauvegarde de la vérité évangélique.

Les lettres de Paul avaient été conservées dans les communautés qui se réclamaient de lui, ce qui explique la documentation dont bénéficiait Marcion et les succès qu'il obtint. Tertullien le savait bien puisqu'il appelait Paul < l'apôtre des hérétiques >, ce qui est indirectement l'aveu que ces " hérétiques " trouvaient leurs doctrines justifiées dans les épîtres de Paul qui, par surcroît, ne contenaient aucune opinion ou croyance contraires aux leurs, c'est-à-dire aucune opinion judéo-chrétienne. Il n'est donc pas inutile, dans ces conditions avant de préciser les articles de foi de Marcion - de chercher à savoir quel était l'enseignement " hérétique " de Paul.

Paul a été le premier auteur connu de lettres chrétiennes aux Eglises à une époque où la littérature épistolaire prédominait sur les livres; la carrière littéraire de Paul s'est terminée vraisemblablement entre 58 et 64. La première collection de ses épîtres est celle éditée par Marcion.

Ce qui paraît extraordinaire, c'est que les évangiles, Justin, Hégésippe, Papias, Polycrate d'Ephèse gardent le silence sur Paul; par contre, les Actes parlent longuement de l'apôtre mais ils omettent toute référence à ses lettres et leur auteur pousse l'audace jusqu'à prétendre que les Douze écrivirent une lettre aux Syriens, Ciliciens, Galates (sur le même sujet que la lettre de Paul aux Galates) et qu'ils la firent porter par Paul.

C'était une croyance assez répandue à la fin du II^e siècle que l'évangile de Paul était celui de Luc; or, Paul ne connaissait qu'un

évangile, celui du Christ et il ignorait nos quatre évangiles actuels; si, d'autre part, Luc était vraiment un compagnon de Paul, on ne comprend pas pourquoi il n'aurait pas parlé de celui-ci.

Quand on lit les épîtres de Paul telles qu'elles nous sont parvenues, on constate des contradictions si graves dans la pensée de Paul qu'on est amené à conclure qu'elles sont le fruit du travail de deux auteurs dont l'un, le second, a judaïsé les textes du premier. On ne peut, en effet, accepter à la fois deux thèses opposées; il faut opter. La thèse traditionnelle et orthodoxe étant amplement connue, nous adopterons pour notre recherche celle qui s'oppose à la Loi, aux Prophètes, celle selon laquelle une religion nouvelle est venue apporter aux hommes de toute race les moyens d'assurer leur salut.

Qui était Paul? Certainement pas Saül; jamais, et nulle part ailleurs que dans quelques versets fort suspects des Actes, Paul n'a été appelé Saül et ne s'est désigné lui-même sous ce nom (2). Le surnom romain Paul, employé notamment dans la gens Emilia, était assez répandu en Syrie et en Asie mineure; il s'accorde parfaitement avec la qualité de citoyen romain revendiqué par l'apôtre des Gentils.

(2) Voir dans le Cahier Ernest-Renan n° 100 (juin-août 1979) notre article sur la prétendue conversion de Paul-Saül.

Était-il d'origine juive? On peut en douter quand on l'entend critiquer la circoncision (Gai. 5/2, 12), le sabbat (Coi. 2/16-17) et quand on apprend qu'il détournait de Moïse tous les Juifs vivant parmi les Païens (Act. 21/22). Il n'a certainement pas été un persécuteur de l'Eglise du Christ; les passages qui lui donnent ce rôle se trouvent contredits par son affirmation de Galates 1/22 " J'étais personnellement inconnu des Eglises de Judée qui étaient dans le Christ ".

D'une manière générale, la position de Paul, qui fut en grande partie celle de Marcion, peut se résumer ainsi :

L'apôtre eut, soit par illumination, soit par une vision, soit par initiation, la révélation du salut apporté par le Christ. Sans doute s'agissait-il là d'une croyance antique conservée secrètement dans certaines sectes, car Paul déclare ce " mystère caché depuis l'origine mais maintenant révélé par Dieu ", et il décida de le révéler à son tour afin de transmettre aux hommes " la sagesse mystérieuse de Dieu cachée à l'origine des temps ".

Nul ne saurait prétendre sérieusement que Paul ait pu, en ces termes mystiques, faire allusion à un événement historique qui aurait eu lieu à Jérusalem quelque temps auparavant. Car Paul ignorait tout de l'existence de l'homme Jésus évangélique, de ses relations avec Hérode ou Pilate, de sa mort et de sa résurrection. Il ne connaissait que la descente surnaturelle du Christ céleste et son travestissement provisoire en homme pour converser avec les hommes. Il n'employa jamais la fameuse expression " Fils de l'Homme ".

" Ayant une forme divine, il s'en est dépouillé pour prendre une forme d'esclave, devenant ainsi semblable aux hommes"; il avait " été trouvé tel qu'un homme par son aspect " (Phii. 2/7) mais le Christ de Paul n'était nullement un homme; il existait avant toutes choses (Col. 1/16-17), - il était le grand dieu des Chrétiens et leur Sauveur (Tite, 2/13-14 et 3/6). C'est à lui que s'adressaient leur culte et leurs prières; le culte comportait des psaumes, hymnes, chants spirituels (Col. 3/16) mais la lecture des écritures n'en faisait pas partie. Quand, plus tard, Pline parlera du Christ comme objet du culte des Chrétiens, il ne fera pas d'allusion à une lecture des Ecritures. (Bien entendu, Paul n'a pas connu la messe; celle-ci fut instituée par l'Eglise très longtemps après lui.).

Pour Paul, le Christ est l'image du dieu invisible; il l'appelle Kyrios (Seigneur), mot qui dans la traduction grecque des Septante désignait Iahveh; il déclare qu'en lui " réside la plénitude de la divinité " (Col. 2/9) et que c'est par lui que Dieu a fait les siècles, enfin que tous les anges doivent l'adorer.

Paul était-il monothéiste? Par endroits, il parle du " dieu unique " (I Cor. 8/4); cependant, il sait qu'il existe " plusieurs dieux et plusieurs seigneurs " (I Cor. 8/5), " un prince qui exerce l'empire de l'air " (E ph. 2/2), " un dieu créateur de l'univers " qui ignore (3) " depuis l'origine des siècles, le contenu du mystère du Christ " (Eph. 3/9), enfin " des principautés et des autorités célestes " (3/10). En réalité, seul le dieu suprême, inconnu et lointain comptait pour lui; les autres divinités étaient d'ordre secondaire et appartenaient au cosmos.

(3) En Ephésiens 3/9, Le " mystère caché depuis l'origine des siècles au dieu créateur "... a été modifié de la manière suivante " mystère caché... en le dieu créateur... ". Ce qui est tout le contraire (v. Premiers écrits du christianisme, l'article sur " la première édition de saint Paul ", (page 18) par P.-L. Couchoud, Ed. Rieder, 1930).

Malgré les retouches dont les épîtres ont été l'objet, on peut se rendre compte que Paul ne connaissait que le Christ tandis que les évangiles allaient célébrer Jésus. C'est exclusivement dans les écrits de Paul que l'on trouve les expressions " pour le Christ ", " en Christ ", " au Christ ", " avec le Christ ", " le corps du Christ ", " l'évangile du Christ ", " le Christ est mort ", etc. Paul n'a jamais écrit " Jésus a dit ", " Jésus est né ", " Jésus a répondu ", " Jésus de Nazareth (ou de Bethléem) ", " l'évangile de Jésus " (ou de Marc...), " Jésus est mort ".

Par contre, Jésus se rencontre presque à chaque ligne des évangiles tandis que le Christ ne se trouve que six fois en Marc et dix à douze fois en Matthieu et en Luc. La confusion entre le Christ et Jésus ne put réussir que par l'insertion dans les épîtres pauliniennes du nom de Jésus sous une forme atténuée " Christ Jésus " d'abord, " Jésus-Christ " ensuite. Or, ce nom composé

pour les besoins de la cause est à peu près inconnu du Nouveau Testament en dehors des épîtres.

C'est très probablement par cette confusion délibérément créée entre le Christ et Jésus, par cette identification frauduleuse, qu'une partie du mythe du Christ a pu être mêlée dans nos évangiles à l'histoire plus ou moins légendaire d'un Jésus humain. Fait remarquable tandis que le personnage central de la religion paulinienne est le Christ et que, par conséquent, le Christ devrait prédominer largement dans les évangiles (notamment dans celui de Marcion-Luc), c'est le contraire que l'on constate. Jésus s'y trouve plus de cent fois, le Christ une douzaine. Les scribes judéo-chrétiens ont éliminé presque complètement le nom du Christ au profit de celui de Jésus. L'expression " corps de Jésus" ne se rencontre que dans les évangiles.

En outre, alors que le mot Chrestos désignait aux yeux des marcionites le dieu bon, ce mot fut progressivement remplacé dans le langage populaire par le mot Christus qui signifie " oint ", ce qui permettait à Tertullien d'avoir sur Marcion un triomphe facile en faisant remarquer qu'un oint est nécessairement un homme (C.M. 3/15, 16; 4/39), ce qui n'est pas toujours vrai; on oignait des statues, des pierres sacrées, et l'on pouvait en outre croire à une onction mystique accomplie au ciel.

Nous avons vu qu'il existait " un mystère du Christ " et que Paul en était le dispensateur (Rom. 11/25, 16/25, I Cor. 15/51, Eph. 3/3, 9, Col. 1/27) parmi les Païens (4). Eut-il l'intention de dévoiler au vulgaire les secrets de son initiation? Voulut-il au contraire en doser la révélation selon le degré de science ou de sagesse (gnose) auquel étaient parvenus ses auditeurs? Sans doute alla-t-il prêcher sur les places publiques des cités païennes les points principaux de sa doctrine mais cela ne l'empêchait nullement de classer ses fidèles en plusieurs groupes et de réserver son enseignement le plus secret aux " spirituels " ou " parfaits " (I Cor. 3/1, 2/6, 3/2).

(4) Voir le Cahier Ernest-Renan n° 44 sur " Le Christianisme et les mystères " (4^e trim. 1964).

L'un des points essentiels de sa doctrine était la crucifixion. mais une crucifixion à la fois céleste, mythologique et symbolique. qu'il représenta devant les Galates (Gai. 3/1). Et ce spectacle ne devait pas être lamentable puisque Paul se glorifie de cette croix du Christ par qui le monde est crucifié (Gai. 6/14). Bien plus, Paul affirme (Col. 2/15) que le Christ a supprimé la Loi en la clouant sur la croix; nous voici bien loin de l'écrêteau portant les mots " Jésus le Nazaréen, roi des Juifs "; nous sommes dans un autre monde, et Paul ajoute " il a désarmé les Principautés et les Autorités et les a exposées à la risée du monde en les entraînant à la suite de son char triomphal, la croix " (5). Ces déclarations sont absolument incompatibles avec le récit évangélique de la Passion.

(5) Cette phrase est difficile à comprendre; le mot rendu par " croix " est un pronom qui pourrait se rapporter à la Loi mais le sens général reste le même puisque la Loi est clouée sur la croix.

Si, pendant longtemps, Paul fut ignoré des judéo-chrétiens, ne serait-ce point parce qu'il opérait dans les régions païennes? Les rédacteurs des évangiles ne le connaissent pas. St Irénée vers 185 est le premier auteur à mentionner les Epîtres de Paul ainsi que les Actes qui parlent de lui.

Arrêtons ici l'esquisse de la pensée de Paul et demandons-nous comment elle a pu être étouffée et dénaturée.

Selon Renan, les adversaires de Paul voulurent après sa mort le déposséder de son oeuvre propre la conversion des Gentils. Ainsi, l'Eglise de Corinthe fondée par lui, et par lui seul, fut décrite comme devant origine à Pierre et à Paul. C'est, semble-t-il, à Antioche que deux sectes " chrétiennes ", celle des circoncis d'une part, celle des incirconcis de l'autre, s'affrontèrent et entreprirent une lutte qui dura un siècle au moins avant de se terminer par le compromis fallacieux que constituent nos évangiles.

Le ressentiment des circoncis d'Antioche contre leur adversaire Paul se retrouve exprimé, un siècle après, dans des écrits du parti judéo-chrétien comme les Homélies pseudo-clémentines (XVII, 19) et la Lettre de Pierre à Jacques placée en tête de ces Homélies. A la suite des événements d'Antioche, Paul devint pour cette fraction juive de l'Eglise un hérétique des plus dangereux, un faux juif, un faux apôtre, un faux prophète, un nouveau Balaam, une Jézabel, un scélérat qui préludait à la destruction du Temple, un Simon le Magicien; son évangile (celui que Marcion allait éditer) fut déclaré un faux évangile et ses églises furent qualifiées de synagogues de Satan.

Selon Renan, " la mémoire de Paul après sa mort paraît avoir subi, pendant cent ans, une sorte d'éclipse... c'est seulement quand l'idée d'un canon de nouvelles écritures sacrées se sera établi que Paul reprendra son importance. Ses lettres sortiront en quelque sorte des archives de l'Eglise pour devenir la base de la théologie chrétienne ". Renan n'a pas pensé que cette mise en circulation des épîtres de Paul était due à Marcion.

Si, pendant longtemps, Paul fut ignoré des judéo-chrétiens c'est parce qu'ils ne le connaissaient pas, ou pas encore; il opérait dans les régions païennes. Deux " christianismes " différents coexistaient sans se mêler et, quand ils se rencontrèrent, il y eut conflit.

Le fait saillant de cette lutte d'influence fut l'apparition de Marcion et son édition des Epîtres de Paul. C'est le marcionisme qui a obligé les judéo-chrétiens à adopter Paul mais ils ne purent l'admettre qu'en travestissant gravement ses épîtres et en les modifiant d'une manière que nous qualifierions aujourd'hui de frauduleuse; à l'époque, ce procédé était tout naturel, voire

même méritoire.

LUC :

On donne généralement comme auteur du troisième évangile un certain Luc qui est mentionné trois fois dans les Épîtres comme un compagnon de Paul mais il s'agit là d'une présomption qui n'est pas admise par tous les critiques. C'est seulement vers 185 qu'Irénée accuse, pour la première fois, Marcion d'avoir mutilé l'évangile paulinien de ce Luc.

Ce nom est sans doute une abréviation de Lucanus, Lucianus, Lucius, Luciius, Leuc jus.

Or, la critique passe sous silence un fait important Marcion eut pour disciple un Lucanus, ou Lucianus, qui lui succéda à la tête de la communauté romaine. (Tert. De Resur. Carn. 2, Orig. Contre Celse II 27, Hippolyte, Ref. 7/37, Epiph. Haer. 43-44). Ce Luc fut l'un des docteurs du marcionisme; comme Cerdon et Marcion, il répudiait la Loi et les Prophètes; il soutenait que le Christ était un être céleste.

Ne faut-il pas le confondre avec Leucius, auteur (selon les ortho. doxes) d'additions " apocryphes " au Nouveau Testament et d' " Actes " de quelques apôtres? Il serait normal de penser que l'évangile de Paul, puis de Marcion, ait été attribué à ce Luc. Cerdon n'admettait que l'évangile de Luc. Dans ce cas, on comprendrait pourquoi l'Évangelion de Marcion, considéré comme identique à l'évangile primitif de son disciple Luc, ait pu être contredit par un évangile de Luc mutilé et systématiquement déformé à l'usage des marcionites que l'ortho doxie voulait convertir. Elle avait auparavant confectionné un Prologue à Luc de caractère anti-marcionite.

CERDON :

On a dit que Marcion aurait été le disciple de Cerdon; ce n'est pas impossible mais ce n'est pas établi et il est probable qu'il y eut plutôt confusion entre les deux personnages et leurs doctrines.

Cerdon, natif de Syrie, vint à Rome quelques années avant Marcion (vers 135); il n'avait pas l'intention de fonder une secte; il fréquentait l'Église, allait même jusqu'à se confesser en public tout en dispensant à certains fidèles un enseignement secret. Il n'a pas laissé d'écrits. Marcion dû se joindre à lui, hériter ses disciples et prendre la tête de ce mouvement d'idées qui devait être fort proche de ses propres opinions.

On ne connaît les pensées de Cerdon que d'après ses successeurs marcionites, ce qui n'est guère instructif quand on sait les évolutions rapides des sectes religieuses en période de syncrétisme. Plus tard, Hippolyte devra distinguer entre l'enseignement de Marcion et celui des Marcionites de son temps.

Pour Cerdon, comme pour Marcion, le dieu du Christ, dieu bon et inconnu, n'était pas celui de la Loi et des Prophètes lequel était juste et connu, - le Christ n'était pas né d'une vierge et n'avait qu'une apparence de corps, - il n'y avait résurrection que de l'âme non du corps. Tertullien (Cont. Hérés. Ch. VI) ajoute que Cerdon n'acceptait 1 évangile de Luc qu'en partie et n'admettait pas toutes les épîtres de Paul, ni tout leur texte. On fit plus tard les mêmes reproches à Marcion. Cela prouve qu'avant Marcion, l'Évangelion ne contenait pas les suppléments ajoutés à " Luc ", que Marcion n'a rien supprimé, que Luc lui est postérieur, et que Marcion s'en tenait aux épîtres authentiques de Paul.

De même, selon Tertullien, Cerdon rejetait les Actes des Apôtres et l'Apocalypse comme de faux documents, mais on peut douter qu'il ait connu les Actes.

APELLE :

Le principal disciple de Marcion fut Apelle; il était contemporain de Tertullien. Ses adversaires, pour le dénigrer, racontèrent qu'il s'était attaché à une vierge nommée Philomène qui serait devenue, dans leur imagination, une prostituée. C'était en réalité une prophétesse qui recevait des révélations d'un ange et qui opérait des miracles. Un fantôme lui apparaissait sous la forme d'un enfant et déclarait tantôt qu'il était le Christ, tantôt Paul (S. Augustin, Sur les hérésies). Elle avait écrit un livre de " Manifestations " qui était lu en public. Apelle écrivit de nombreux livres qui ont disparu; il mourut dans un âge avancé vers 185-190, ce qui laisse supposer qu'il a pu naître aux environs de l'année 110.

Apelle répudiait la Loi et les Prophètes; il déclarait que le Christ - tout en n'ayant pas eu une naissance ordinaire - s'était formé un corps, lors de sa descente du ciel, en empruntant la substance des étoiles; son corps était donc véritable mais sa chair était éthérée, astrale, non humaine, elle était celle des anges. Lors de sa remontée au ciel, il rendit aux étoiles les éléments qui avaient provisoirement formé son corps apparent, et - seul - son Esprit parvint au Ciel. Il n'y avait nulle résurrection de la chair; le salut ne concernait que les âmes (Tertullien, De Carne Christi 6).

La religion de Marcion :

Marcion professait les opinions suivantes :

1. Le créateur du monde est un dieu inférieur qui doit être distingué du dieu suprême.

a) Le dieu suprême, dieu bon et dieu d'amour, est resté caché au créateur jusqu'à ce qu'il soit révélé dans et par le Christ. Jusque là, il était le dieu inconnu ou étranger. Il ne dirige pas le monde matériel ; son salut s'applique à la vie éternelle, non à son corps physique.

Il n'est pas un juge qui punit mais un dieu miséricordieux. (Ce dieu suprême de Marcion, resté caché jusqu'à sa révélation en Christ, est également attribué par Irénée aux Marcosiens et à Cérinthe ; il ne vient pas de la littérature classique ni de Philon ; c'est une conception orientale.)

Il se trouve en dehors de notre univers imparfait mais cela ne l'empêche pas de guérir les hommes et de leur rappeler qu'il y a un "au-delà" d'où viennent leurs âmes.

Tertullien a tort d'objecter que ce dieu étranger aurait pu intervenir plus tôt car cet argument est réversible et peut aussi bien s'appliquer à son Jésus-Christ qui - quoi qu'il en dise - n'a pas été prédit par les prophètes.

b) Le dieu créateur n'est pas bon ; c'est un juge. Il dirige le monde matériel ; ses promesses ne sont valables que pour ce monde et pour les Juifs. Son jugement ne s'applique qu'aux Juifs. Si, vraiment, Marcion a qualifié ce dieu de juste alors qu'il le considérait comme mauvais c'est parce qu'il estimait sa justice comme toute humaine et contraire à la loi d'amour et de pardon du dieu bon.

2. Comme son maître saint Paul, Marcion affirmait un contraste fondamental entre la Loi et la Grâce, c'est à dire entre les doctrines des deux dieux. A ses yeux, deux principes étaient en oeuvre dans l'univers ; celui de la loi, organisateur du monde et de la nature humaine, qui impose ses devoirs sans en fournir toujours les moyens, - et un autre principe, supérieur au premier, la Grâce ou l'amour sauveur ; c'est en se plaçant sous l'autorité de ce second principe que l'homme échappe à l'esclavage du premier. Ce dualisme a pour origine l'Iran. Peu avant Marcion, Plutarque croyait à l'existence dans l'univers d'une âme bonne et d'une âme mauvaise ; il se réclamait de Platon. Au III^{ème} siècle, cette conception sera celle des Manichéens.

3. La Bible juive, Livre du dieu créateur, doit être répudiée. Les prophéties bibliques ne visent aucunement ce qui est accompli par le Christ ; il faut prendre les écritures juives dans leur sens littéral et savoir qu'elles n'ont pas été considérées comme autorités par le Christ et par saint Paul ; elles n'annoncent ni le Sauveur ni les Apôtres.

L'entreprise de Marcion eut donc été impossible si, à son époque, une tradition sur les prophéties chrétiennes et les écritures juives et sur les douze apôtres avait été opérante dans de larges cercles. Nous avons ainsi le témoignage que le christianisme d'alors ne reposait pas sur la tradition des douze apôtres ni sur des prophéties juives.

4. Le dieu créateur n'est pas le père du Christ ; celui-ci est le fils du dieu bon dans un sens modaliste, c'est à dire qu'il n'est pas différent du Père, même s'il est considéré comme son fils. Christ est un mode de manifestation de Dieu en ce monde, le seul mode, il est la révélation même de Dieu.

Marcion appelait le Christ "esprit sauveur" (spiritus salutaris). Et Tertullien n'est pas objectif quand il dit que Marcion séparait Christ de Dieu ; pour Marcion, Jésus est le dieu bon sous une apparence humaine et le dieu bon est Jésus dépouillé de son nom d'emprunt et revenu à son premier état.

C'était une erreur de croire que le Christ est né de la femme et qu'il a revêtu réellement un corps de pécheur fait de chair et de sang ; ce sont là des éléments terrestres qu'un dieu ne voulait emprunter, d'autant plus qu'il pouvait se donner une apparence humaine par d'autres moyens. Cette doctrine, qui s'appelle le docétisme, n'était pas particulière à Marcion et elle était très répandue.

5. Il n'y a pas de libération de la chair mais une libération spirituelle à l'égard du monde et de son créateur. Tertullien (De Resur.) Prétend que le dualisme de Marcion provenait de son opinion sur la chair qu'il considérait comme indigne de la rédemption ; il lui fallait un dieu qui sauve l'esprit, partie essentielle de l'homme. Pour Marcion, la résurrection de la chair, loin d'être une rédemption, aurait été la continuation du mal, de la vie "matérielle", une nouvelle création du démiurge ; il ne pouvait donc y avoir une résurrection des corps.

6. La révélation du Christ ne complète ni n'accomplit le judaïsme, elle le supplante ; elle n'a aucun point, de commun avec lui. Le canon de Marcion s'oppose à la Bible juive ; il comprenait l'Évangillon, l'Apostolicon (recueil de dix lettres de Paul) et les Antithèses. C'est la distinction qu'il établissait entre les écritures "fausses" et les "vraies" qui a obligé l'Église à adopter des écritures "nouvelles" en face des "anciennes". Selon Marcion, le Christ a révélé le contraste entre la Loi et l'Évangile ; il a abrogé la Loi de Moïse ; il a délivré l'homme de la puissance du monde et de celle du Créateur ; il l'a fait enfant d'un nouveau dieu "étranger" qui prescrit la loi d'amour.

7. Au dernier jour, le Christ ne jugera pas les hommes mais séparera ceux qui ont adoré le Créateur de ceux qui ont demandé leur rédemption au dieu bon. A ce moment, le dieu créateur disparaîtra avec le monde qu'il a fait, ce dieu n'étant pas véritablement divin et n'étant pas éternel. A la fin des âges seul règnera le dieu suprême. Pour Marcion, le Messie juif qui devait venir plus tard était l'anti-christ.

8. Le seul et véritable apôtre à qui le Christ a confié son évangile est Paul. H lui a révélé que le salut s'obtenait par la foi et non par les oeuvres de la Loi. Malheureusement, de faux apôtres sont venus induire l'Eglise en erreur pour l'amener à trahir la doctrine du Christ. Pour les Marcionites (Origène. Comment. de Luc. Hom. 25) Paul siégeait à la droite de Dieu et Marcion à sa gauche.

Tels sont les points principaux de la doctrine de Marcion mais, grâce aux polémiques qu'elle suscita, d'autres détails importants sont apparus.

Ainsi, vers 208, Tertullien écrit ceci " Marcion prétend qu'il y a deux Christs; l'un est révélé au temps de Tibère par un dieu que l'on ne connaissait pas, avec mission de sauver tous les peuples; l'autre était destiné par le dieu créateur à restaurer Israël et devait apparaître un jour. Il fait entre ces deux Christs autant de différence qu'entre la Loi et l'Evangile, le judaïsme et le christianisme ".

Ces deux Christs, Paul lui-même en parlait " Si le premier venu vous prêche un autre Jésus que celui que nous avons prêché, un évangile différent de celui que nous avons reçu... " (2 Cor. 11/4) et il lançait " l'anathème contre celui qui vous prêche un second évangile "(Gal. 1/6-9).

Cette constatation nous paraît très importante parce qu'elle établit qu'il y a eu confusion entre ces deux Christs et que les traits de l'envoyé céleste de Marcion ne concernent pas le messie humain des Juifs. Cette confusion s'étale, comme nous le verrons, tout au long de l'évangile de Marcion-Luc et, aussi, des autres évangiles. Ce n'est pas sans raison que les Marcionites accusaient les apôtres judéo-chrétiens d'avoir " mêlé aux choses de la Loi les paroles du Seigneur "(Irénee, Adv. Hoer., III, 2, 2).

Cependant Tertullien reconnaissait " Nous voici donc tirant chacun de notre côté cet Evangile, objet de notre discussion. Je déclare que mon Evangile est le vrai, Marcion que c'est le sien. J'affirme que c'est le sien qui a été altéré, Marcion que c'est le mien. Quel sera le juge entre nous sinon le temps, lequel donne de l'autorité à l'oeuvre qui sera repérée comme la plus ancienne et fait croire à l'altération dans l'oeuvre reconnue postérieure ? " (Contre Marcion, Livre IV, chapitre 4).

Le temps avait déjà fait son oeuvre à l'époque de Tertullien puisque celui-ci écrivait plus de soixante ans après la publication par Marcion des épîtres et de l'évangilion de Paul.

Un mythe négligé :

Il y a cependant un auteur - Esnik l'arménien (5^e siècle) - qui nous a transmis un autre point de vue; cet évêque écrivit, parmi d'autres ouvrages, une Réfutation des fausses doctrines où il s'opposait à la doctrine païenne de l'éternité de la matière, à la religion de Zoroastre, à la philosophie grecque, enfin au marcionisme. On peut certes objecter la date tardive des écrits d'Esnik; toutefois on remarquera que le mythe qu'il nous a conservé est fort ancien et qu'il correspond à l'un des aspects de la doctrine de Marcion.

Le système décrit par Esnik présente un caractère plus mythique que rationaliste - ce qui est une présomption d'antiquité - et, si l'on y voyait la forme originale du marcionisme, il faudrait en conclure que Marcion aurait été - à l'égard des anciennes doctrines gnostiques plus débiteur qu'on ne l'a supposé.

Pour Esnik, la plus ancienne forme du marcionisme était la suivante :

Il y avait trois dieux (5) celui du dieu Bon, celui du dieu de la Loi (c'est-à-dire du dieu " juste "), celui des anges; en dessous, Hyle, matière indépendante considérée comme le principe féminin. Le dieu juste créa le monde avec l'aide d'Hyle; il se retira dans son ciel et Hyle resta sur la terre. Ensuite, il voulut créer l'homme; Hyle lui fournit la poussière, il insuffla l'esprit. Il appela l'homme " Adam ", lui donna une femme, plaça le couple au jardin du Paradis et, voyant qu'Adam pouvait le servir, voulut le séparer d'Hyle et se l'attacher. Il lui dit "Si tu adores un autre dieu que moi, tu mourras ". Adam, terrorisé, s'écarta de Hyle, laquelle - pour se venger du créateur -emplit le monde de nouveaux dieux, ce qui amena les hommes à s'éloigner du démiurge. Les hommes mouraient et le créateur, furieux, les jetait en enfer, Adam aussi bien que les autres. La situation dura ainsi vingt-neuf siècles.

(5) Pour Paul également 2 Cor. 12/2.

C'est alors que le dieu Bon s'aperçut de la misère humaine qui était due à Hyle et au Créateur et il prit en pitié ces êtres torturés par le feu de l'enfer. Il envoya son fils pour les délivrer. " Descends, " dit-il, prends la forme d'un serviteur comme les fils de la Loi. " Soigne leurs blessures, rends la vue à leurs aveugles et la vie à leurs morts, accomplis les guérisons les plus miraculeuses. Mors, le dieu " de la Loi sera jaloux et te fera crucifier par ses serviteurs. Ensuite. " descends aux Enfers qui t'ouvriront leurs portes en supposant que " tu es un mort, libère les captifs que tu y trouveras et amène-les " moi ".

Jésus, fils de Dieu, apparut sur terre. Le dieu juif jaloux anima ses serviteurs contre lui; ils le crucifièrent mais, en réalité, il n'avait qu'une apparence d'homme mort. L'Enfer le reçut mais, pas plus que la mort, il n'avait pouvoir sur lui. Jésus rompit les chaînes de l'Enfer et remonta vers son Père en emmenant avec lui les esprits qui gisaient en prison.

Le démiurge devint furieux, il déchira ses vêtements, rompit le voile de son palais, obscurcit le soleil et plongea le monde dans l'obscurité.

Après quoi, Jésus descendit une seconde fois, mais " en gloire "pour mettre le créateur en présence des réalités. Celui-ci reconnut qu'il n'était pas le seul dieu, le dieu unique.

Jésus lui dit alors :

" N'est-il pas écrit dans ta loi que celui qui en tue un autre sera tue, que celui qui répand le sang innocent versera son sang à son tour? Je vais donc te tuer et répandre ton sang puisque j 'étais innocent et que tu as répandu mon sang ". Le créateur ne put que répondre " J'étais ignorant, je te croyais un homme, non un dieu. Venge-toi! "et il proposa à Jésus, en dédommagement de son crime, d'emmener dans son ciel toutes les âmes qui croiraient en lui; c'était là le prix de son erreur. Jésus, pour qui l'ignorance était une innocence, une excuse, le laissa, prit les âmes, révéla à Paul ce qui s'était passé et le chargea d'aller prêcher aux hommes qu'ils avaient été rachetés.

Selon Esnik, tous les Marcionites ne connaissaient pas cette histoire qui se transmettait oralement de l'un à l'autre, et Paul disait à ceux qui le suivaient "Le Bon étranger nous a rachetés un certain prix au Seigneur de la création. Celui qui croit en Jésus a été vendu par le Juste au Bon ".

Cette idée de rachat suggère que le très ancien mythe de la descente d'une divinité aux Enfers a été adapté tardivement à celui du salut des âmes des justes.

Le mythe rapporté par Esnik se retrouve dans les Actes de Judas Thomas, dans les Hymnes d'Ephrem, dans l'Evangile de Nicodème; la seule différence entre les diverses formes est que là où les uns parlent du dieu de l'Ancien Testament, les autres parlent de Satan, nom nouveau du dieu juif.

Il n'est pas difficile de constater qu'un récit primitif de la descente du Christ sur la terre a été considérablement augmenté et naïvement interprété par des Marcionites de la seconde ou de la troisième génération; nous n'en retiendrons qu'un point important, c'est qu'il a existé pendant plusieurs siècles tout en évoluant et qu'il se transmettait de bouche à oreille, en dehors des Ecritures. Marcion ne l'aurait sans doute pas admis sous cette forme mais il en aurait reconnu le mythe fondamental. Paul y fait allusion en Rom. 10/6-7 et Eph. 4/8-10 et le Credo l'admet encore.

Irénée nous fournit à ce propos un renseignement important (Adv. Haer. I 27/3) selon Marcion, le Christ serait allé aux Enfers pour sauver - non pas Abel, Enoch, Noé, Abraham et les Prophètes -mais Caïn, les habitants de Sodome, les Egyptiens et les Païens. Irénée rappelait aussi (1, 7) que pour certaines sectes il existait trois sortes d'hommes, les spirituels représentés par Caïn, les matériels par Abel, les " animaux " par Seth, enfin que tous les prophètes antérieurs à la venue du Christ étaient des brigands et des voleurs, idée que l'on retrouve dans Jean 10/8.

Les détails qui précèdent nous font connaître la doctrine primitive de Marcion d'une manière assez nette pour que nous puissions, en examinant les textes de Marcion et de Luc, déceler certains passages qui sont incompatibles avec cette doctrine, c'est-à-dire ceux qui ont pu être ajoutés au premier texte de l'Evangelion.

Son oeuvre :

Nous ne possédons pas une seule copie des textes édités par Marcion. On ne peut les reconstituer que d'après ce que nous en rapportent ses adversaires tardifs, ce qui est déplorable car nous ne sommes pas sûrs que les passages ou citations rapportés ou discutés par eux soient fidèlement reproduits. Une partie seulement des textes marcionites nous a été ainsi transmise, ce qui signifie qu'une autre partie, la plus importante, nous échappe.

Marcion a certainement écrit en grec et s'est servi de textes grecs; non seulement il était d'origine orientale mais, quand il est arrivé à Rome, la communauté chrétienne de cette ville était entièrement grecque de langue; il ne pouvait pas venir à l'idée de Marcion de prendre comme base de son travail critique une version latine de Paul ou des évangiles puisqu'elle n'existait pas encore. Par contre, au début du troisième siècle, il est probable que Tertullien, écrivant son traité contre Marcion, avait sous les yeux une version latine de l'Evangelion et des Epîtres de Paul. On ne sait pas d'ailleurs si la traduction latine de Marcion vient de lui ou des catholiques. Il faudrait se demander en outre si l'Eglise marcionite de Rome ou la communauté catholique ne multipliaient pas leurs efforts d'apostolat dans les milieux populaires de langue latine.

Marcion n'avait réuni dans son Apostolicon que dix lettres de Paul. A ce recueil l'Eglise ajouta quatre épîtres; deux à Timothée, une à Tite, et l'épître aux Hébreux; elle changea le titre de l'épître aux Laodicéens qu'elle crut pouvoir dénommer Ephésiens.

L'ordre des lettres dans l'édition marcionite était à peu près le suivant Galates, I et II Corinthiens, Romains, I et II Thessaloniciens, Laodicéens (Ephésiens), Colossiens, Philémon, mais les deux lettres aux Corinthiens étaient réunies en une seule, de même que celles aux Thessaloniciens. Il semblerait également que Colossiens et Philémon n'aient constitué primitivement qu'une seule épître. En réalité il y avait sept lettres auxquelles s'opposèrent les sept de l'Apocalypse.

Outre le recueil de l'Apostolicon et son Evangelion, Marcion avait composé un autre ouvrage auquel ses disciples attribuaient une importance considérable; nous allons en donner un aperçu sommaire afin de pousser plus loin notre connaissance de la doctrine marcionite.

Cet ouvrage était intitulé Les Antithèses; Marcion y mettait en opposition les paroles et actes du dieu juif avec les paroles et actes du Christ Jésus, la Loi avec l'Evangile. On pouvait y lire des critiques du genre de celle-ci :

Si le dieu de la Bible juive est bon et connaît l'avenir, s'il est capable d'éviter le mal, pourquoi a-t-il permis que l'homme fait à sa propre image soit trompé par le diable et tombe dans le péché et la mort? Comment le diable, origine de la chute, a-t-il pu être créé? Pourquoi l'homme fut-il condamné à mourir et la femme à devenir esclave? Pourquoi ce dieu devint-il un juge sévère et méchant? Pourquoi la loi du talion? Contrairement à son propre décalogue il pousse les Israélites à dépouiller les Egyptiens et à leur voler frauduleusement leur or et leur argent, il les incite au travail le jour du sabbat en leur faisant porter l'arche pendant huit jours autour de Jéricho. Il viole le second commandement en permettant la fabrication d'un serpent d'airain et des chérubins en or. Ce dieu est inconsistant il choisit des hommes comme Saïl et Salomon qu'il rejette ensuite. Il appelle Adam "Adam où es-tu ? " comme s'il l'ignorait, etc.

Or, le Christ - lui - connaît toutes les pensées des hommes, il rejette tout massacre et prêche la miséricorde et la paix, il a rendu la vue à d2 nombreux aveugles tandis que le démiurge n'a pu guérir Isaac de sa cécité; enfin il n'a certainement pas éprouvé les souffrances du fameux Serviteur de Dieu, et il ne saurait être confondu avec l'Emmanuel d'Isaïe.

On comprend qu'un ouvrage d'un tel caractère polémique contre les croyances judéo-chrétiennes ait été systématiquement détruit.

L'Evangelion :

Marcion avait constitué avec les Epîtres, l'Evangelion et les Antithèses un véritable corpus chrétien; il n'en proclamait ni l'autorité canonique, ni l'inspiration divine, il ne donnait aucun nom d'auteur pour l'Evangelion; les derniers marcionites affirmaient que cet évangile avait été écrit par le Christ lui-même, Paul y ayant ajouté les détails de la crucifixion. Cette dernière affirmation paraît invraisemblable car les détails de la crucifixion ne figurent dans aucune de ses lettres et il n'a jamais fait allusion à la Passion. Toutefois, on peut retenir de cette tradition que la Passion ne figurait pas à l'origine dans l'évangile du Christ, et d'autre part que Paul ne connaissait qu'une crucifixion mythique et cosmique en opposition absolue avec le supplice ignominieux qui nous est raconté aujourd'hui dans les évangiles catholiques.

Marcion ne connaissait pas ces autres évangiles et jamais les Pères de l'Eglise n'ont affirmé qu'il les connaissait. Il n'en proclamait qu'un, celui qu'avait prêché Paul.

Nos principales sources d'information sur son Evangelion viennent des pires ennemis de Marcion Tertullien et Epiphane qui écrivirent longtemps après lui. Le travail de Tertullien contre Marcion fut composé vers l'année 208, celui d'Epiphane 170 ans plus tard. Ainsi, deux et sept générations séparaient ces auteurs du corpus marcionite.

La critique de ces adversaires est loin d'être objective; ce sont des passionnés, souvent insolents et de mauvaise foi qui travestissaient les textes ou les interprétaient de travers pour réduire à néant des opinions absurdes que Marcion n'avait jamais professées lui-même; ils combattaient la doctrine de celui-ci en lui opposant des textes qui ne provenaient pas de lui.

Celui qui, le premier, accusa Marcion d'avoir mutilé l'évangile de Luc, fut Irénée (vers 185, c'est-à-dire plus de quarante ans après la publication du corpus marcionite), accusation reprise avec véhémence par Tertullien et Epiphane.

En réalité, au départ de ce que nous pouvons bien appeler une légende pieuse, il n'y a que l'accusation d'Irénée qui écrivait à la fin du II^e siècle et sur lequel on ne sait rien de valable. Le seul fait certain à son sujet est que des écrits ont été mis sous son nom. Nous avons donc en lui un témoin tardif, indirect, peu connu (6), unique, à qui l'on ne peut prêter a priori une confiance absolue. L'oeuvre qui lui est attribuée mérite cependant d'être lue attentivement car elle est révélatrice d'une situation que beaucoup de critiques veulent ignorer.

(6) Voir Bulletin du Cercle Ernest-Renan n° 101. En outre, il faut noter que l'ouvrage d'Irénée "Contre les hérésies " n'existe plus dans sa forme originale, qu'il nous est parvenu dans une ancienne version latine (à l'exception d'une grande partie du premier livre qui a été préservée en grec grâce à de nombreuses citations d'Hippolyte et d'Epiphane), que dans l'ensemble le texte (grec et latin) est souvent des plus incertains. Il n'existe seulement que trois manuscrits de ce traité "Contre les Hérésies ". Les plus anciens manuscrits que nous en possédions sont du Xe ou XI^e siècle.

La tactique de l'Eglise :

Ce qu'il faut rappeler avant toute chose, c'est que saint Paul, le premier en date des écrivains chrétiens, ne parlait que d'un seul évangile; cet évangile unique lui avait été révélé et il le prêchait. Peut-être à l'origine était-ce une tradition non écrite; en tout cas, vint un moment où il fut divulgué et fixé par écrit. Il était à la base de l'enseignement de disciples comme Valentin, Basilide, Cerdon, Marcion lequel en aurait possédé le manuscrit avant l'année 140. Mais que représente pour Paul le mot

"évangile"? La Bonne Nouvelle du Salut? Un mystère révélé? L'enseignement du Christ? Cet évangile avait-il été mis par écrit dans les communautés pauliniennes du proche Orient, notamment à Sinope sur la mer Noire? Ce n'est pas impossible.

Après la diffusion de l'Évangelion à Rome vers 140, apparurent successivement quatre autres évangiles que l'Église présenta comme seuls véridiques malgré les graves contradictions qu'ils présentaient, d'une part entre eux, d'autre part à l'intérieur de chacun de leur texte.

Pourquoi plusieurs évangiles alors que, primitivement, il n'en existait qu'un seul qui suffisait aux Chrétiens de Paul? Parce que de nombreuses sectes ou communautés s'étaient formées qui ne comprenaient pas l'évangile de la même manière et qui l'avaient modifié pour l'adapter à leurs conceptions particulières. Quand ces communautés furent rassemblées sous la direction de la seule Église romaine, celle-ci devint un organe centralisateur mais elle ne put supprimer ou admettre les nombreux évangiles existant alors, c'est-à-dire plus d'une vingtaine sans compter une dizaine d'Actes. Ne pouvant tout prendre, elle en choisit quatre, les harmonisa dans la mesure du possible et les plaça dans son "canon" en laissant tout le reste en dehors du Nouveau Testament et en traitant ces autres écrits d'apocryphes.

L'opération n'eut pas lieu avant la seconde moitié du deuxième siècle puisque, selon l'observation d'un théologien contemporain (R.P. Léon Dufour, Les Évangiles et l'histoire de Jésus, 1963, p. 62) " avant 150, les quatre évangiles, en tant qu'écrits, semblent ignorés des auteurs antérieurs à saint Justin ". Ainsi fut constitué le " corpus " orthodoxe qui tendait à faire rejeter comme hérétiques les autres écritures, même si elles lui étaient antérieures. Mais, se demande-t-on, pourquoi l'Église voulut-elle conserver quatre évangiles plutôt que deux, trois ou cinq? Parce qu'elle avait à lutter principalement contre quatre "hérésies " qui menaçaient gravement son propre dogme. L'évangile primitif - unique - allait être remanié puis renvoyé sous quatre formes différentes à ses lecteurs - tel un cheval de Troie - pour semer parmi eux trouble et confusion et les amener dans le giron de Rome.

Nous sommes très bien renseignés à ce sujet par Irénée lui-même. Il déclare (Contr. Hérés. 3/11/8) que les grandes hérésies " sont au nombre de quatre l'hérésie ébionite, l'hérésie de Marcion, l'hérésie de Cérinthe et l'hérésie des Valentiniens ". A ces prétendues erreurs il oppose " d'abord l'évangile de Matthieu, puis l'évangile de Luc, puis l'évangile de Marc, enfin l'évangile de Jean ".

Irénée nous dit en substance " La doctrine des évangiles est si ferme que les hérétiques eux-mêmes leur rendent témoignage et que chaque hérésie met sa doctrine sous leur patronage. Les ébionites, en effet, qui ne se servent que de l'évangile de Matthieu sont convaincus par Matthieu de leur erreur sur le Seigneur. Marcion qui mutilé l'évangile de Luc est convaincu du crime de blasphème contre le dieu unique par les textes qu'il conserve. Ceux qui séparent Jésus du Christ (Cérinthe) et qui donnent la préférence à l'évangile de Marc peuvent être redressés par cet évangile s'ils le lisent avec l'amour de la vérité. Ceux qui suivent Valentin se servent avec assurance de l'évangile de Jean, et cet évangile même dévoile leur erreur. Donc, puisque ceux qui nous contredisent nous rendent témoignage et se servent de ces évangiles, la démonstration que nous établissons contre eux est solide et vraie ".

Ces déclarations sont révélatrices. Jamais des hérétiques, quels qu'ils soient, n'ont pu être convertis à une doctrine différente de la leur par l'évangile habituel qu'ils tenaient de leurs maîtres, qu'ils lisaient et commentaient fréquemment. Pour qu'il en fut ainsi il fallut substituer à leurs écritures gnostiques des évangiles entièrement différents forgés par des scribes judéo-chrétiens, après avoir fait disparaître les livres primitifs. Cette conversion, plus ou moins réussie suivant les régions, dut prendre un certain temps, près d'un siècle, et elle eut pour conséquence de créer et de fixer définitivement un christianisme judaïque en opposition au christianisme anti-juif de Paul et de Marcion.

Irénée s'adressant aux " hérétiques " leur déclarait " Nous vous combattons par les quatre évangiles " comme il déclarait à Marcion (mort depuis longtemps) " c'est avec les lettres de Paul que nous vous combattons ".

Traduites en langage moderne ces révélations, naïves quoique triomphantes, permettent de supposer que - pour contredire les hérétiques par leurs propres écrits - on falsifia ceux-ci, non sans avoir au préalable perdu de vue l'évangile de Paul et de Marcion.

Nous apprenons d'Irénée (Contr. Hérés., III 1, § 2 et 2, § 2) que l'évangile fut prêché avant d'être mis par écrit, - que les apôtres n'entreprirent leur prédication qu'après avoir été investis de cette mission et de ce pouvoir par le saint Esprit, c'est-à-dire après la résurrection du Christ, et non point par Jésus lui-même de son vivant, que les apôtres ne parlent pas du mystère caché auquel saint Paul fait de nombreuses allusions (notamment en Rom. 16/25, I Cor. 2/7, Eph. 3/3-10, Col. 1/26, 2/2, 3), et sur lequel nos évangiles ne sont pas renseignés, enfin qu'ils étaient accusés de mélanger à l'enseignement du Christ des récits de la Bible juive. Tout cela est très important.

L'évangile opposé à l'Évangelion fut mis sous le nom de Luc or, ce Luc avoue dès le commencement de son évangile qu'il a décidé de composer à son tour, après beaucoup d'autres auteurs, un exposé suivi "des événements qui ont eu lieu parmi nous ". Nous sommes informés aussi du caractère tardif et indirect du récit, lequel répond au besoin de présenter d'une manière continue des événements qui jusque-là étaient racontés en ordre dispersé et n'avaient aucune liaison entre eux.

Origène rapporte (C. Celse, 2/27), que les chrétiens ont tiré d'un premier récit l'évangile sous ses quatre formes, ce qui revient à

dire qu'ils ont altéré ce premier évangile écrit.

Les Homélies clémentines nous fournissent, sans le vouloir, un renseignement précieux à ce sujet (XVII) " Il faut que vienne d'abord un faux évangile (celui de Paul) prêché par un imposteur, et ce n'est qu'ensuite, après la destruction du lieu saint, que le véritable évangile (celui de Pierre) doit être envoyé secrètement de tous côtés pour redresser les hérésies à venir ". C'est nous qui soulignons certaines expressions de la citation. Nous apprenons ainsi, ce que nous savions déjà mais la confirmation est importante, que le premier évangile en date est celui de Paul et qu'il n'a été corrigé qu'après l'an 70 ou même l'année 135. Le mot " secrètement " suggère que les altérations du texte primitif restèrent longtemps inconnues (ceci pour expliquer qu'elles sont plus anciennes qu'on ne le croit) et qu'elles avaient pour but de réfuter des hérésies qui n'étaient pas encore déclarées comme telles; en réalité, nous avons ici l'aveu du caractère tardif de la transformation apportée à l'évangile primitif par les judéo-chrétiens.

Oscar Cullmann (dans Le Problème du roman pseudo-Clémentin, p. 89) montre bien que, selon les Reconnaissances et les Homélies clémentines, Paul est venu avant Pierre et l'anti-christ (antéchrist?) avant le Christ, ce qui nous autorise à placer le christianisme des évangiles bien après celui de Paul et de Marcion.

La priorité de Marcion :

A deux reprises (De Praesc. haer. 30; Adv. Marc. J, 19), Tertullien accuse Marcion d'avoir séparé le Nouveau Testament de l'Ancien. Ce serait intéressant si c'était vrai; or personne n'a jamais connu un livre religieux contenant à la fois l'Ancien et le Nouveau Testament à l'époque de Marcion; celui-ci n'a pas eu à séparer ce qui n'avait jamais été réuni. L'expression " Ancien Testament " n'a pu naître que lorsqu'il y en eut un " Nouveau ", lequel n'apparut qu'avec l'Évangelion et l'Apôstolicon.

Ce qui est probable, c'est que la distinction opérée par Marcion entre les écritures fausses et les vraies a contraint l'Église à les répartir en Ancien et Nouveau Testament. Tertullien lui-même, souvent inconsistant dans ses affirmations successives, l'avoue; il écrit au chapitre 36 du De Praesc. que c'est l'Église romaine qui a réuni la Loi et les Prophètes aux Évangélistes et aux Apôtres. Cet aveu est d'une extrême importance.

En outre, quel texte avait-il sous les yeux? Il ne possédait certainement pas le texte primitif de l'Évangile de Paul ni celui de l'Évangelion de Marcion; ces textes devaient déjà à son époque être profondément modifiés. Avait-il même à sa disposition l'évangile de Luc dans son texte primitif?

Tertullien et Epiphane travaillaient souvent de mémoire même quand ils comparaient Marcion à Luc; cette méthode était fort critiquable. Ainsi, ils reprochaient à Marcion d'avoir supprimé certains passages de l'Évangile de Luc que celui-ci, en réalité ne contenait pas mais qui se trouvaient dans Matthieu; ce dernier paraît avoir été leur auteur préféré. En tout cas, on peut difficilement concevoir que Marcion ait délibérément choisi, pour son travail d'épuration, un évangile (Luc) qui commençait d'une façon choquante pour lui - il lui aurait fallu éliminer les cent trente deux premiers versets et une part considérable du reste. Il lui était plus facile d'en faire un nouveau; or, il n'en fut jamais accusé. Pourquoi Marcion, s'il s'était servi de l'oeuvre de Luc, ne lui aurait-il emprunté que son évangile et non pas les Actes?

Après le critique allemand Semler qui, le premier (en 1783), refusa d'accepter la tradition hostile à Marcion, de nombreux savants nièrent que l'Évangelion soit un texte mutilé de Luc, ce qui n'empêcha nullement la suite imposante des spécialistes orthodoxes d'emboîter le pas à Tertullien.

Depuis près d'un siècle, la plupart des critiques qui prétendent que le texte de Marcion serait secondaire par rapport à celui de Luc se servent d'arguments linguistiques. Ils suggèrent d'abord que si les passages " rejetés " par Marcion étaient vraiment des additions tardives dans Luc, il devrait y avoir quelque différence de style entre ces passages et le reste du texte; or, ils n'en découvrent pas. Les particularités et caractéristiques du style de Luc seraient aussi fréquentes, disent-ils, dans les parties omises par Marcion que dans le reste et il n'est pas possible d'imaginer qu'un interpolateur ait si bien imité (notamment dans les deux premiers chapitres) le style de Luc et ajouté des récits et péricopes, ignorés de Marcion, sans que personne ne s'en soit aperçu.

Ce raisonnement est d'une grande faiblesse et d'une subjectivité évidente; il ne repose que sur des suppositions très discutables et il est aisé de répondre à ses arguments :

- a) tous les écrivains de l'époque avaient, à peu de chose près, le même vocabulaire et le même style, surtout quand ils traitaient d'un même sujet religieux;
- b) l'antiquité fut une période propice au pullulement des copistes, plagiaires, compilateurs, arrangeurs; certains pasticheurs ou correcteurs étaient parvenus à une belle dextérité en matière de retouche et il est certain qu'à l'occasion de la refonte complète d'un texte un remanieur ou compilateur pouvait modifier sa physionomie ancienne tout en lui donnant une certaine unité de style et de pensée;
- c) fait plus grave, la recherche des critiques sur le vocabulaire ou le style de l'Évangelion n'a pas été conduite sur un texte de Marcion (qu'ils ne possédaient pas), mais sur le texte de Luc et, accessoirement, sur des citations d'Irénée, de Tertullien, etc.

On a supposé gratuitement que, si Marcion contenait telle péricope - ce dont on n'est pas sûr - il l'avait écrite sous la forme où elle se trouve dans Luc, ce qui n'est ni probable, ni établi. On aboutit ainsi à "prouver" simplement l'homogénéité linguistique de notre évangile de Luc, sans aucun rapport avec Marcion. Luc est comparé à Luc; d) d'autre part, on peut douter de cette homogénéité du texte de Luc quand on compare les récits et passages qui, dans Luc, proviennent de deux sources différentes. Dans son *Marcion and the new testament* (1942), John Knox a posé les conclusions suivantes qui nous paraissent du plus haut intérêt.

Parmi les 1148 versets de Luc :
578 lui sont particuliers,
570 ont des parallèles synoptiques.

Dans ce total,
682 versets ont pu appartenir à Marcion
sur lesquels 262 sont particuliers à Luc
420 ont des parallèles synoptiques
par contre 283 versets n'ont pas appartenu à Marcion sur lesquels 255 sont particuliers à Luc
58 ont des parallèles synoptiques.

Le reste, soit 183 versets, a pu appartenir ou non à Marcion.
Il comporte : 91 versets particuliers à Luc, 92 versets ayant des parallèles synoptiques.

Ainsi, selon Knox, les versets manquant dans Marcion apparaissent, en très grande prédominance, comme des versets particuliers à Luc; une part importante du texte propre à Luc ne se retrouve pas dans l'Évangelion. Par contre, Marcion contient beaucoup plus de matériaux conservés dans la tradition synoptique qu'il n'en a en commun avec les parties propres à Luc 420 contre 262.

Il paraît donc difficile d'admettre que Marcion se soit livré au travail inutile de supprimer dans de telles proportions les passages particuliers de Luc, surtout s'il avait pu choisir comme base de travail un autre synoptique, Marc par exemple, avec lequel il présente tant de points communs. Les accords textuels de Marcion avec Marc (ou Matthieu) contre Luc tendent à établir la priorité de Marcion sur Luc.

Tout se comprend si notre Luc est une composition plus tardive que l'évangile de Marcion ou s'il est une seconde mouture d'un évangile marcionite; dans ce cas, tout le matériel propre à Luc est chronologiquement secondaire par rapport au reste du texte, ce qui veut dire que Marcion ne le connaissait pas (pas plus que ne le connaissaient les autres synoptiques).

Dans ces conditions, on peut estimer que c'est l'évangile de Marc, dans un état antérieur à celui que nous possédons, qui aurait été le moins éloigné du texte primitif de l'Évangelion; c'est l'évangile de Marc qui se serait substitué tout d'abord à l'évangile unique prêché par Paul et publié par Marcion.

II. COMMENTAIRE DU TEXTE ATTRIBUE A MARCION

Je me suis efforcé, en rédigeant ce commentaire, de me pénétrer de la doctrine de Marcion et, même, de comprendre la pensée de ses continuateurs qui, plus tard - qu'ils soient venus du judaïsme ou non - se sont laissés influencer par certaines sectes juives hétérodoxes. Et j'ai essayé d'avoir, à l'égard du texte supposé de l'Évangelion, la réaction d'un marcionite du IIe siècle.

La tâche était délicate et je n'y ai sans doute pas absolument réussi. En émettant mes hypothèses, j'ai peut-être trop imité les théologiens qui prennent ou proposent comme des vérités historiques de simples hypothèses; ils voudront bien m'excuser d'imiter timidement leur audace. J'espère, quant à moi, n'avoir point commis trop d'erreurs au cours d'une recherche dont le lecteur comprendra la difficulté.

Ce qui m'apparaît important dans ce travail de prospection, c'est d'avoir posé la question du Marcionisme d'une manière qui est peut-être nouvelle et d'inviter ainsi de jeunes chercheurs à aller plus loin que moi. Je me suis servi, pour ce commentaire, du texte de l'Évangelion reconstitué par Couchoud et qui ressemble en gros aux reconstitutions faites avant lui en allemand et en anglais.

JESUS DESCEND DU CIEL A CAPHARNAUM (Luc 3/1 et 4/31-32)

a) LA VENUE DU CHRIST

L'Évangelion de Marcion faisait descendre le Christ du ciel sur terre (Luc 3/1 ; Tertul. C.M. IV. 7). Ce rédempteur était un pur esprit qui ne pouvait apparaître qu'en fantôme. S'agissant d'un personnage céleste, Marcion ne lui prêtait pas de naissance humaine et il s'accordait sur ce point avec Marc 1/9 (le premier en date de nos évangiles) qui montre un Jésus déjà adulte mais sans naissance, donc sans passé, un fils de Dieu qui se manifeste aux hommes sous la forme humaine.

Selon Hippolyte (Philos. VII. 3), c'est le Logos qui, en l'an 15 du règne de Tibère, "descendit du ciel pour naître"; son

contemporain Tertullien (C.M. 3/2) rapporte que pour Marcion la naissance d'un dieu eut été chose honteuse et il s'écrie (1/4) " Mon dieu est descendu du troisième ciel ", ce ciel qui, pour Paul (II Cor. 12/2), était le plus élevé. De même, Chrysostome (Hom. in Eph. 23/6) précise que, selon Marcion, Dieu ne pouvait pas s'incarner et rester pur. Ce Christ descendait du ciel du Dieu Bon, ciel incréé, supérieur à celui du Créateur; il prenait une ressemblance humaine et apparaissait " non pas né d'une vierge mais en homme âgé de trente ans " (Origène, Comm. in Tit. V, 283).

Le texte de l'Évangélie - confirmé par ces divers témoins - s'opposait par avance à Luc et à Matthieu qui, par suite de l'évolution de la foi, présentaient Jésus comme un enfant venu au monde d'une manière humaine et imaginèrent de lui fournir une généalogie; malheureusement, le roman qu'ils rédigèrent indépendamment l'un de l'autre, sur l'ascendance et la nativité de Jésus, revêtit deux formes différentes dont les contradictions montrent le véritable caractère.

Par conséquent, on ne saurait s'étonner que Marcion ait rejeté de son évangélie les récits de la nativité du Christ, à supposer qu'il les ait connus. Son Christ apparaissait sous la forme humaine comme la plupart des spectres; nos trois synoptiques voient en lui un fantôme parce qu'il marche sur la mer (Mt. 14/26; Mc 6/49 et Jn 6/19), parce qu'il leur apparaît après sa mort (Lc 24/37) et passe à travers les portes fermées. En outre, Jérôme nous rapporte que " du temps même des apôtres alors que le sang du Christ n'était pas encore sec en Judée, on assurait que le corps du Seigneur n'était qu'un fantôme " (Adv. Lucil., 23).

Les hommes du début de notre ère croyaient encore que les dieux pouvaient leur apparaître et se comporter en hommes. La Bible ne nous apprend-elle pas que Iahvé se promenait dans son jardin à la fraîcheur du soir (Gen. 3/8), qu'il avait fermé la porte de l'arche sur Noé et sa famille, qu'il mangeait à la table d'Abraham, etc? Les évangélies ne nous présentent-ils pas Jésus montant en barque, gravissant une montagne, buvant, mangeant, prêchant? Les Grecs ne croyaient-ils pas que Zeus était descendu sur terre, avait partagé la couche d'Alcmène et que - de cette union - était né Hercule qui devait mettre fin à l'âge de fer et inaugurer l'âge d'or?

D'où venaient les dieux, Zeus ou Iahvé ou le Christ, quand ils apparaissaient sur terre en forme d'homme? Du ciel évidemment. C'est une très ancienne conception religieuse que celle de la descente d'une divinité dans les bas-fonds du Cosmos pour y délivrer de l'Hadès certaines âmes. Ainsi Ishtar descendit aux Enfers pour en sauver Tammouz; Orphée s'y rendit pour libérer Eurydice; il en fut de même de Déméter pour Perséphone, de Dionysos pour Sémélé et Ariane, d'Héraclès pour Cerbère, Thésée et Admète, etc. Dans l'Inde antique, Ravana sauvait les damnés comme devaient le faire également Yudhistira, Vishnou, Bouddha. Dans le judaïsme tardif (Bereshith Rabba), le Messie lumineux se présente aux portes de l'Enfer (Gehinnon) et libère les prisonniers des ténèbres de la mort.

b) LA DISLOCATION DES TEXTES

L'ouvrage de Marcion débutait ainsi :

Luc 3/1 : La quinzième année du règne de César Tibère (au temps du gouverneur Pilate)

(Jésus) le Christ fils de Dieu descendit du ciel

Luc 4/31: Et apparut à Capharnaüm ville de Gaulée.

Il enseignait...

Or, comme nous l'indiquons au début de ces deux versets, la première phrase de Marcion a été coupée en deux dans l'évangélie de Luc et, entre les deux tronçons, a été intercalé dans Luc le long passage qui va de 3/2 à 4/30, soit soixante-huit versets. La seconde moitié de 3/1 " descendit du ciel" a disparu au profit d'une autre rédaction " descendit à Capharnaüm, ville de Galilée "

L'intention du manipulateur des textes est aisément discernable; il a d'abord voulu supprimer un texte de l'Évangélie qui ne lui convenait pas. Car, pensons-nous, il serait étonnant que Marcion n'ait pas donné un récit de la descente sur terre du Christ divin alors que les écritures chrétiennes gardent la trace de ce mythe primitif.

L'Ascension d'Isaïe (c. 9) annonce encore que le Seigneur Christ descendra dans le monde et que Dieu avait ordonné à son fils (c. 10) de sortir et de descendre à travers tous les cieux. Hippolyte de Rome (Réf. des hérésies) nous a transmis le texte d'une prière récitée par le Jésus céleste " Père envoie-moi (sur la terre)..., je descendrai portant les sceaux..., et je transmettrai sous le nom de Gnose les secrets de la sainte voie ". Le Nouveau Testament lui-même porte témoignage de cette connaissance du mythe par les premiers Chrétiens " Le Seigneur Jésus se révélera du haut du ciel " (11 Thes. 1/7); "Nul n'est monté au ciel si ce n'est celui qui en est descendu " (Jn 3/13; Eph. 4/9-10); " Le Père m'a envoyé... vous êtes d'en-bas, je suis d'en-Haut "(Jn 8/16-19, 23, 42; 16/28).

Pour effectuer sa descente du ciel sur terre, le Christ dut " quitter sa forme divine, prendre une forme d'esclave et se comporter en homme" (Philip. 2/6-8). Son corps était " tout semblable à la chair pécheresse " (Rom. 8/3) mais il n'avait besoin ni de nourriture ni de sommeil et ne laissait pas d'empreinte sur le sol (Jn 4/38 et Act. de Jn., XLIII). Le quatrième évangéliste savait (Jn 1/13) qu'il " n'avait été engendré ni de la chair, ni du sang, ni de l'homme " mais un verset 14 lui fut ajouté plus tard pour démentir cette assertion.

Le manipulateur du texte a voulu également, nous le supposons, combler le vide laissé par le passage qu'il supprimait afin de mettre en scène Jean-Baptiste que Marcion ne connaissait pas; le baptême de Jésus par Jean avait pour but de placer le

mouvement chrétien dans la dépendance de la secte du Baptiste alors que Jésus lui-même disait que celui qui est nettoyé n'a pas besoin d'être lavé parce qu'il est entièrement pur (Jn 13/10), que ses disciples avaient été purifiés par son enseignement (Jn 15/3), que le Christ ne baptisait personne.

En même temps, le correcteur logea dans la brèche qu'il avait ouverte, une généalogie de Jésus, sa tentation au désert et sa présence à Nazareth.

- De ce fait, les passages synoptiques parallèles à cette interpolation (laquelle va donc de Luc 3/lb à 4/30) peuvent apparaître comme suspects; il s'agit de Marc 1/2 à 1/20 et de Matthieu 3/2 à 3/22. Le texte de Marcion suggère que l'évangile de Marc commençait en 1/21 au moment où Jésus se montre à Capharnaüm; tout ce qui précède ce verset vient d'une autre source; il en va de même du début de Matthieu jusqu'à 4/22 et de Luc jusqu'à 4/31. c)

c) L'AN QUINZE DU RÈGNE DE TIBÈRE

Tertullien n'était pas sûr de cette date; il écrivait " car telle est l'assertion de Marcion " (C.M. 4/7) alors qu'il avait retenu précédemment (C.M. 1/15) la douzième année. On peut par conséquent considérer que cette date (qui indique la période d'août 28 à août 29 de notre ère) est approximative.

Pourquoi Marcion a-t-il placé au commencement de son évangile une date historique? Cette date marquerait la descente du Christ un siècle avant la manifestation de Marcion qui se situerait alors vers l'an 129 de notre ère; le renseignement est intéressant mais il reste incomplet car on ne comprend pas comment un événement mythique comme la descente d'un dieu sur terre, événement intemporel, a pu être daté, c'est-à-dire devenir historique.

Une seule explication nous paraît possible; ce fait mythologique n'a pu être transposé en épisode d'histoire que lorsqu'il a été lié à l'existence d'un homme qui, selon la croyance de la secte, en aurait été le témoin; la descente du Christ n'aurait pas été datée dans l'abstrait, la date marquerait le moment où un saint homme aurait cru y assister, recevoir ainsi un message divin, en être le témoin privilégié et en devenir le missionnaire authentique. Nous aurions ainsi la date non pas d'un épisode fabuleux mais celle de l'illumination d'un ascète, du début de son apostolat, de la croyance de ses fidèles.

Le correcteur de Luc s'est emparé de cette date et il a voulu l'étoffer d'un contexte historique imaginaire; il a introduit dans le verset 3/1 les noms de Ponce-Pilate, Hérode, Philippe, Lysanias, Anne et Caïphe, Jean fils de Zacharie, détails inconnus de Marc et Matthieu mais qui avaient pour but de transformer un événement mythique en fait d'histoire juive, cette liaison ou correspondance entre le mythe et l'histoire vécue étant ressentie couramment par les peuples primitifs, les gens simples ou les mystiques.

L'insertion dans Luc seul de ces personnages " historiques " devait préparer leur entrée en scène pour plus tard, au moment où la Passion fut ajoutée au texte primitif.

En outre, on peut soupçonner notre narrateur d'avoir eu une arrière-pensée celle de substituer à la descente du Christ sur terre l'audition d'une voix céleste par Jean-Baptiste. " La parole de Dieu fut adressée à Jean dans le désert ". Mais que disait cette voix et s'adressait-elle vraiment à Jean? Ce que l'on sait à ce sujet est différent; la voix céleste a prononcé la célèbre phrase " Tu es mon fils bien-aimé " mais elle s'adressait au Christ (Luc 3/22).

Le correcteur de Marcion a recouru à un stratagème pour utiliser en faveur de Jean-Baptiste un phénomène divin qui ne concernait pas ce " précurseur " inconnu du texte primitif.

De toute manière, Marcion n'aurait pas admis cette transposition de l'événement central de son évangile, ni ce changement de personnage. Si la visite divine qu'il célébrait avait eu lieu à cette date et avait été reçue par quelqu'un, ce ne pouvait (semble-t-il) être que par le grand apôtre Paul qu'il vénérât et dont nous savons effectivement qu'il vit et entendit le Christ.

Saint Paul annonçait qu'il avait été " choisi par Dieu dès le sein maternel pour porter son Fils en lui et prêcher son évangile " (Gal. 1/15); phrase qui pouvait inspirer un beau récit de la nativité de Paul ! Il disait également " ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi " (Gai. 2/20). Dans son Epître aux Philippiens (1/20) il écrivait " maintenant comme toujours le Christ sera glorifié dans mon corps ". Il confiait de même à ses adeptes " Je connais un homme dans le Christ qui voici quatorze ans (...) fut ravi jusqu'au troisième ciel " (II Cor. 12/2), ciel qui précisément était le ciel du dieu bon et du Christ de Marcion. Ainsi que le dit Irénée (III, 13, 1) " seul Paul connaissait la vérité car le mystère lui avait été révélé par manifestation ". Quoique le récit des Actes (22/6.11) ait été déformé par un correcteur judaïsant (7), il témoigne d'une croyance dans l'apparition du Christ à Paul sur la route de Damas. N'oublions pas enfin que, selon Esnik, Jésus choisit saint Paul comme assistant humain, lui révéla les conditions du salut et l'envoya prêcher son évangile.

Si jamais Marcion, comme cela est possible, a donné des détails sur la descente du Christ et sur son apparition ici-bas, ses explications ont disparu et ont été remplacées par un récit concernant Jean-Baptiste que Marcion ignorait. Ce qui est sûr, c'est que le dieu descendu du ciel n'était pas Iahvé, le dieu des Juifs; Tertullien lui-même en convient (C.M., 1/15); s'adressant à Marcion, il s'écrie " Alors que ton dieu a été révélé la douzième année de Tibère César... ".

d) L'INSERTION DE JEAN ET DE JÉSUS DANS LE TEXTE

Le passage de Luc 3/1-22 où Jean-Baptiste se voit attribuer à tort une adoption divine n'est pas le seul qui ait essayé de faire jouer au Baptiste un rôle considérable.

Déjà le premier chapitre nous entretient longuement de la naissance de Jean et de sa prédestination royale. Or, Luc est le seul évangéliste à donner le récit qui va de 1/1 à 2/40, ce qui montre que ce passage vient d'une source inconnue des autres synoptiques. En outre, en l'analysant, on s'aperçoit qu'il y a dans ce texte deux histoires différentes qui ont été liées artificiellement la naissance de Jean et celle de Jésus. La première histoire qui a été ajoutée en préambule à l'évangile de Luc est celle de Jean, la nativité de Jésus ayant été insérée plus tard (8). Marcion a ignoré ces deux nativités. (7)

7) Notamment en lui donnant le nom juif de Satîl que Paul n'a pas connu.

(*) L'an XV de Tibère équivalant à l'année 29 de notre ère, Paul écrivant son épître aux Corinthiens quatorze ans après, cette épître pourrait être datée de l'année 43 dans son état primitif.

(8) Voir notre démonstration dans le Cahier Ernest-Renan n° 50 d'avril 1966, pages 61-63. De même, dans le prologue du IV^e évangile, Jean est interposé aux versets 6, 7, 8 et 15.

e) A CAPHARNAUM

Luc continue en 4/31 sa phrase commencée et interrompue en 3/1; il écrit " (Jésus) descendit à Capharnaüm ville de Galilée ". Il a conservé le verbe descendre utilisé par Marcion pour indiquer une descente du ciel mais il précise " ville de Galilée " afin de localiser sur terre l'événement. Or, Tertullien expliquait (C.M., 4/7) " ce qui signifie en réalité (qu'il descendait) du ciel du Créateur où il était déjà descendu venant du sien "; ce témoignage involontairement favorable à la thèse marcionite est très important.

En revanche, Marc corrige ou est corrigé; son Jésus qu'il fait accompagner de Jacques et Jean, pénètre à Capharnaüm. Matthieu n'a pas de passage correspondant.

Quelle est cette ville de Capharnaüm qui n'apparaît, et pour la première fois, que dans le Nouveau Testament? Ce nom est symbolique, il désigne, comme l'indique plus tard Héracléon (un gnostique) "les bas-fonds du Cosmos ". Pour le correcteur, il s'agit d'une ville véritable qu'il place en Galilée mais cette Galilée ne serait-elle pas symbolique elle-même et ne représenterait-elle pas les régions païennes? Cette précision (Galilée) est inconnue de Marc et elle ne se trouve dans Marcion qu'à ce seul verset.

Capharnaüm n'est admise à l'unanimité des synoptiques que dans un seul passage Mc 1/21 ; Mt 4/13b; Le 4/31. Quand Luc la cite en 4/23, Marcion l'ignore comme Marc et Matthieu, - Marcion et Marc ne connaissent pas la Capharnaüm des versets de Luc 7/lb et 10/15. Marcion et Luc ne contiennent pas la Capharnaüm des versets 2/1, 9/22 de Marc, et 9/1, 17/24 de Matthieu.

Tout se passe comme si Capharnaüm avait été ajoutée ici et là (très tôt d'ailleurs puisque le gnostique Héracléon en étudiait le sens) ou, au contraire, comme si elle avait été supprimée de certains passages. La première hypothèse est cependant la plus probable. Cette ville aurait été conçue symboliquement, à mi-chemin du mythe et d'une géographie métaphorique pour suggérer l'endroit où s'était effectuée la descente du Christ, d'une manière analogue à celle qui avait daté l'événement.

Si nous revenons au texte attribué à Marcion, nous lisons que Jésus enseigne dans la synagogue, ce que confirme Marc. Par contre, Luc ne sait pas que la scène a lieu dans une synagogue; il déclare seulement qu'elle se passe un jour de sabbat. Matthieu ignore tout de la question. Le mot " synagogue " n'ayant pu être retranché du texte primitif de Marc par Luc et Matthieu, il aurait donc été ajouté à Marc et à Marcion.

f) LA LOI ET LES PROPHÈTES

Au verset 31, le Jésus marcionite nous apprend qu'il est " venu pour abolir la Loi et les Prophètes ". On comprend alors pourquoi " tous étaient stupéfaits de son enseignement " (32); il y avait de quoi. En Marc et Luc, ce passage très gênant a été supprimé mais l'étonnement de l'auditoire a été conservé et expliqué par l'autorité avec laquelle parlait Jésus, ce qui n'est pas une bonne justification.

On peut objecter que Marc et Luc n'ont pas connu ce passage de Marcion et que cette partie du verset 31 a été ajoutée par un disciple. Toutefois, il semble bien que Luc l'ait connue car il exprimait la même idée avec des mots moins agressifs en 16/16 " Jusqu'à Jean, ce furent la Loi et les Prophètes; depuis lors, c'est l'évangile du Royaume de Dieu qui est prêché... " Mais, même sous cette forme modérée, la vérité n'était pas bonne à dire et un correcteur l'atténua en ajoutant le verset 17 " cependant il est plus facile que le ciel et la terre passent que ne tombe un seul trait de la Loi ".

Matthieu (11/13) connaissait également les paroles de Marcion et répondait, lui aussi, que pas un seul trait ou iota de la Loi ne tomberait (5/18). Il prenait le contrepied de l'affirmation marcionite en osant faire déclarer par Jésus " N'allez pas croire que je

sois venu abolir la Loi et les Prophètes; je ne suis pas venu abolir mais accomplir ".

Or, non seulement les paroles de Marcion sont antérieures à leur dénégation par ses adversaires mais ceux-ci, pour les combattre, n'ont pas hésité à falsifier une sentence de Jésus qui disait le contraire " Le ciel et la terre passeront mais mes paroles ne passeront pas ". Cette phrase se trouve en Marc 13/31, Luc 21/33 et dans Matthieu lui-même (24/35).

C'est un fait bien établi et reconnu depuis longtemps que les trois lignes de Marcion sur l'abolition de la Loi et des Prophéties ont été supprimées par des copistes catholiques. Adamantios (11, 15) l'affirmait au IV^e siècle dans les termes suivants : " Les judaïsants ont écrit "Je ne suis pas venu abolir la Loi mais l'accomplir" alors que le Christ ne pouvait pas avoir dit cela. Il a dit "Je ne suis pas venu accomplir la Loi mais l'abolir" ". De même, selon Irénée (1, 27, 2): " Marcion blasphémait contre les Prophètes, la Loi et tout ce qui vient de ce dieu qui a fait le monde ".

JESUS GUERIT UN DEMONIAQUE (Luc 4/33-35)

Dans l'Évangile, le récit de la guérison d'un démoniaque précède celui qui montre Jésus rejeté de Nazareth (4/16-30); l'ordre des épisodes est inversé par rapport à celui de Luc mais il est confirmé par l'évangile de Marc.

D'autre part, Matthieu reproduit en 13/53-58 le récit sur Nazareth qui va suivre mais il ignore celui concernant le démoniaque; or on ne voit pas pourquoi il l'aurait écarté s'il l'avait trouvé dans son Marc.

Quant au récit sur Nazareth qui figure dans l'Évangile, il a été prélevé dans la partie du texte de Luc (3/2, 4/30) qui a été ajoutée comme préliminaire à cet évangile et intercalé dans le texte de Marcion mais à un autre endroit, entre les versets 35 et 40.

Marcion raconte la guérison du démoniaque en trois versets tandis que Luc a besoin de cinq versets (33-37) et Marc de six (1/23-28). Matthieu ne possède pas ce récit.

A la lecture de ces trois passages, il est évident que Marc et Luc ont mêlé des versets. Il semblerait même que la guérison du démoniaque soit une adjonction au récit primitif qui ne parlait que de l'enseignement de Jésus. En Marc, le verset 27 serait la suite naturelle du verset 22, et en Luc le verset 36 celle du verset 32.

On pouvait lire : " Et ils étaient frappés de son enseignement car il les enseignait comme ayant autorité et non pas comme les scribes (...) de sorte qu'ils s'interrogeaient disant : Qu'est-ce que cela? Un enseignement nouveau (donné) avec autorité! ", le verset 27 ressemblant fort à un doublet du verset 22.

En réalité, les auditeurs sont stupéfaits et apeurés non pas de l'exorcisme pratiqué par Jésus mais de son enseignement qui rejette la Loi et les Prophètes; les discours ou déclarations de Jésus ont été supprimés dans les trois synoptiques et dans Marcion puis remplacés par ce récit maladroit. Comment, en effet, admettre que Matthieu n'aurait pas reproduit ce récit édifiant s'il l'avait trouvé dans Marc? Comment ne pas s'étonner de la présence d'un esprit impur dans une synagogue?

Tertullien abonde dans notre sens; il écrit : " Comment le démon pouvait-il savoir le nom de Jésus et lui donner le titre de saint de Dieu puisque le dieu inconnu (le dieu de Marcion) n'avait fait aucune prophétie le concernant et qu'il était ignoré du dieu créateur? Le démon considérait ce Jésus comme le fils du dieu juste et vengeur, non comme celui du dieu bon... Comment (Jésus) aurait-il pu être admis dans une synagogue en apparaissant si brusquement et tellement inconnu, comme quelqu'un dont personne ne savait la tribu, la nation, la famille, ni enfin son inscription sur (les listes du) recensement d'Auguste, ce témoignage le plus frappant de la nativité du Seigneur gardé dans les archives de Rome? Ils se seraient certainement rappelé que, s'il n'était pas circoncis, il ne pouvait pas être admis dans leurs lieux les plus saints. Et, même s'il avait comme tout Juif le droit d'entrer dans la synagogue, la fonction d'enseignement n'était permise qu'à celui qui était " parfaitement connu, éprouvé, capable et ayant déjà eu le privilège de faire ses preuves ailleurs " (C.M., 4/7).

Ainsi, pour Tertullien, le Christ du dieu bon n'a pas pu figurer sur les listes de recensement de Quirinus; s'il a connu les versets 2/1-5 de Luc, il les applique au Jésus fils de David et serviteur de Iahvé; il ne croit pas à la circoncision du Christ, créature céleste, et il a raison d'après les textes puisque la circoncision du Jésus juif ne résulte que d'un passage de Luc (2/21-22) dont l'interpolation reste inconnue des autres synoptiques. On peut encore être d'accord avec Tertullien au sujet de la présence de Jésus dans les synagogues. Le Christ se rendait au " temple" non dans les "synagogues "; ce mot a été ajouté à certains versets, par exemple en Marc 1/21; 5/38; Luc 4/20, 28, 38; 7/5; 13/10; Jean 12/42, 18/20, - et Matth. ne le mentionne qu'au pluriel en parlant des synagogues des Juifs.

Luc cite " la " synagogue au verset 38 mais Marcion l'ignore. Nous rencontrons encore le mot en 6/6 et 13/10 mais les versets 8/41, 49 et 13/10 qui le contiennent dans Luc ne le donnent pas dans l'Évangile.

JESUS EST REJETE DE NAZARETH (Luc 4/16-30)

L'auteur de ce remaniement a disposé son texte dans un désordre remarquable par rapport à la suite des versets de Luc. La succession de ces versets dans l'Évangile se lit comme suit 31-35, 16, 24-26, 28, 23, 29, 30-40. Des quinze versets de Luc

(16-30), on ne retrouve que huit dans Marcion.

Par chance, les deux autres synoptiques contiennent ce même épisode (Mc 16/1-6a; Mt 13/53-58); une comparaison des textes est donc possible. Or, on s'aperçoit que - contrairement à Marc et à Matthieu - Luc a été surchargé des versets 16b à 21, 22b - 23 et 25 à 30.

Marcion ne peut donc pas être accusé d'avoir supprimé les versets 17 à 21; bien au contraire, son texte s'est vu encombré des versets 23 à 26 et 28.

L'histoire d'une veuve de Sarepta visitée par Elie n'était d'aucun intérêt pour Marcion, pas plus que celle de Naam le Syrien pour Luc au passage correspondant et qui intéresserait plutôt l'épisode du lépreux que nous lisons en 5/12-14

Le récit interpolé de 17-21 a pour but de mettre Jésus en accord avec les écritures juives, prétention que repoussaient les marcionites en ce qui concerne leur Christ.

Au verset 23, Marcion rapporte que les Juifs disent à Jésus " Médecin, guéris-toi toi-même " alors que, selon Luc, c'est Jésus qui s'exclame " Vous ne manquerez pas de me dire ce proverbe "Médecin, guéris-toi toi-même " ". Toutefois, Marc et Matthieu ignorent cet épisode.

On n'aperçoit plus pourquoi les Juifs veulent tuer Jésus; par contre, on voit bien que si celui-ci leur échappe c'est parce qu'il est le Christ spirituel dont le corps n'est pas matériel.

Au verset 16, Nazareth est, selon le texte marcionite, le lieu où Jésus demeurait d'habitude, - selon Luc, le lieu où il avait été élevé. Or, dans une copie d'Ephrem le Syrien, Nazareth était remplacé par Bethsaïda; de même, plus loin, au verset 34, les marcionites lisaient Bethsaïda au lieu de Nazareth que rejetait Marcion. On sait que Jésus déclarait n'avoir pas d'endroit où reposer sa tête; il n'en avait pas besoin puisque son corps était fluïdique.

Nazareth a été insérée dans un texte qui ne la comportait pas; le fait est confirmé indirectement par les passages synoptiques parallèles à Luc 4/16; ni Marc 6/1, ni Matthieu 13/53 ne font allusion à cette ville, ils disent que Jésus vint dans son propre pays. Pour le IV^e Evangile, c'est à Capharnaüm que descendait Jésus. En maints endroits des synoptiques, Jésus se retire sur " sa " montagne et y passe même ses nuits; l'homme Jésus, différent du dieu Christ, savait donc où " reposer sa tête ".

Une autre preuve bien connue du bouleversement du texte se trouve en 4/23b; la foule dit au Christ "Tout ce que nous avons appris que tu as fait à Capharnaüm, fais-le de même dans ton propre pays " .Or, dans le texte de Luc, il n'y a eu jusque là aucun miracle à Capharnaüm et Marcion ignore cette requête. D'autre part, c'est Capharnaüm, non Nazareth, qui est le propre pays de Jésus, " sa " ville (Mat. 9/1). Nazareth est une insertion dans Marcion.

Nazareth est secondaire dans nos textes par rapport à Capharnaüm. Nous saurons bientôt que Jésus fut rejeté de Nazareth. Le IV^e Evangile (Jean 1/46) nous déclare que " rien de bon ne pouvait provenir de Nazareth ". Or Jésus fut appelé le Nazaréen, c'est-à-dire le Mandéen, ou le Baptiste.

On retiendra en outre que la mention de Nazareth se trouve presque exclusivement dans les textes préliminaires des évangiles, c'est-à-dire dans ceux qui, par la suite, furent placés avant le début des textes primitifs, soit avant Luc 4/31, Marc 1/21, Matthieu 4/23. Dans le texte le plus ancien (celui qui commence à ces versets) les citations de Nazareth ne sont jamais attestées au même verset par les trois synoptiques; et elles ne le sont qu'une ou deux fois, à un même verset par deux de ces évangiles. Il semble que " le Nazaréen "soit un second état du personnage de Jésus et que la ville ait été inventée pour expliquer ce terme dont on avait oublié le sens, ou dont on voulait cacher l'origine.

Tertullien, ici encore, a une manière très personnelle de discuter le texte de Marcion (C.M., 4/8) Le Christ qui prêche à Nazareth et qui est connu des démons comme Christ fils de Dieu est le Christ du Créateur, Jésus le Nazaréen. Le Christ de Marcion devait éviter tout rapprochement avec les localités concernant le Christ du Créateur annoncé par les prophètes. S'il n'y enseigne rien de nouveau, s'il en est rejeté, si on le saisit, c'est que ce n'est pas un fantôme. S'il a échappé à ses agresseurs, c'est que la foule l'a laissé passer. Pour polémiquer contre les thèses marcionites, Tertullien se sert de textes qui ont été modifiés contre Marcion et il oppose au Christ spirituel de celui-ci un Christ humain et juif.

APPEL DES PREMIERS DISCIPLES (Luc 5/1-11)

Luc insère dans le texte qu'il a emprunté à Marc un succédané de l'appel des disciples; son récit est beaucoup plus long que les récits parallèles de Marc (1/16-20) et de Matthieu (4/18-22); ceux-ci ignorent les versets 2 à 9, et Marcion ne contient pas les versets 5 et 7 qui sont visiblement des amplifications du texte. Toutefois, quoique le récit de la pêche miraculeuse soit plus développé chez Luc que chez les autres synoptiques, Luc garde le souvenir d'un appel adressé par le Christ à Simon seul; le verset 10a qui cite Jacques, Jean et Zébédée a été ajouté à la fin de l'épisode pour " harmoniser " Luc avec les autres synoptiques, correction qui reste incomplète puisque " André le frère de Simon " reste absent du texte de Luc.

Quelques inconséquences sont à relever dans Luc

Au verset 3, Jésus monte dans la barque de Simon; il demande à celui-ci de s'éloigner du rivage, puis il s'assoit et parle à la foule; le copiste a mal reproduit son texte; Jésus ne pouvait pas s'éloigner de la foule s'il voulait l'enseigner. Dans ce verset, la phrase " et il pria celui-ci de s'éloigner du rivage " est à supprimer; elle est, à juste titre, absente de Marcion et fait double emploi avec le verset 4b: " Avance en eau profonde ", ce qui établit également le caractère adventice du verset 4a. Marcion n'a rien supprimé; c'est Luc qui a ajouté, inutilement d'ailleurs. Primitivement le texte rapportait que Jésus s'avancit en eau profonde pour procéder à une pêche.

Pour mieux comprendre le sens de cette pêche miraculeuse, il est intéressant de se reporter au chapitre 21 de l'Evangile de Jean. D'après ce texte, le miracle est dû à l'apparition du Christ ressuscité. Lorsqu'ils reconnaissent Jésus, les disciples l'appellent " Seigneur ".

Or, dans le récit de Luc (5/5), Simon qui appelle Jésus " Maître " tombe à genoux après le miracle et lui dit " Eloigne-toi de moi, Seigneur, car je suis un pêcheur ". Simon reconnaît le Seigneur divin qu'il a renié, le Christ céleste qui lui apparaît en forme d'homme; il confesse qu'il n'est pas digne d'être honoré d'une telle présence.

La mission de pêcheur d'homme est donnée à Simon seul tandis qu'en Marc elle s'étend également à André. Les biblistes verront naturellement dans cette image un rappel de Jérémie (16/16) " J'envoie une multitude de pêcheurs et ils les pêcheront (les enfants d'Israël) ". Cependant, Tertullien soupçonne ici une intention marcionite; pourquoi, en effet, Jésus choisit-il ses apôtres parmi les pêcheurs au lieu de les prendre parmi les paysans, les bergers ou les charpentiers ? Parce que Marcion était un armateur, un marin et que ce Simon pouvait être le symbole de Marcion le pêcheur choisi comme apôtre du Christ. Au verset 10, en Luc comme en Marcion, Jacques et Jean viennent en surcharge et Jésus dit à Simon " Ne crains rien ", c'est parce qu'il est un être surnaturel devant lequel les hommes sont effrayés. Le correcteur de Luc a transformé en récit de vocation de Pierre, Jacques et Jean un récit d'apparition du Christ ressuscité; leur vocation n'est pas due à un saint homme mais à un être divin.

En résumé, le récit de la pêche - qui est inconnu de Marc et de Matthieu - n'a rien à voir avec l'appel des premiers apôtres; il raconte une manifestation du Christ céleste; succinctement indiqué dans Marcion, il a été développé de deux manières différentes par Luc et Jean.

Une autre conception de la pêche " religieuse " est à rappeler; c'est celle de l'Evangile selon Thomas. Jésus compare l'homme à un sage pêcheur qui remonte son filet plein de petits poissons au milieu desquels se trouve un poisson grand et excellent. Il rejette tous les petits poissons dans la mer et garde le grand poisson (9).

(9) Voir in Cahier Renan n° 71 (mai-juin 1971) l'article " Des pains, des poissons et des hommes ".

GUERISON D'UN LEPREUX (Luc 5/12-14)

Marcion et les synoptiques sont d'accord sur ces trois versets mais certains détails méritent d'être mis en valeur.

Le lépreux, ayant vu Jésus, s'agenouilla (Mc 1/40), l'adora (Mt 8/2), tomba face contre terre (Luc et Marcion) et il l'appela " Seigneur ", ce qui montre qu'il le considérait comme un dieu. Après l'avoir guéri, Jésus lui recommanda de n'en rien dire à personne (14a) mais un copiste judéo-chrétien, ecclésiastique sans doute, ne put s'empêcher de contredire Jésus en ajoutant " Va-t-en au contraire te montrer au prêtre en lui donnant l'offrande pour ta guérison comme Moïse l'a prescrit ". Cette correction maladroite figure dans les trois synoptiques et même dans l'Evangélon. D'autre part, Marcion et Matthieu ignorent les versets qui ont été ajoutés à Marc 1/45 et à Luc 5/15-16.

Pour essayer de montrer l'erreur de Marcion, Tertullien demande " Comment Jésus a-t-il pu toucher un lépreux puisqu'il n'a pas de corps selon Marcion et que, d'autre part, c'est interdit par la Loi ? ". Or, précisément, les mots " étendant la main il le toucha " sont peut-être une addition destinée à prouver que Jésus avait un corps de chair. L'argument de Tertullien est également valable contre le verset de Luc 24/40 selon lequel Jésus ressuscité montre à ses disciples ses mains et ses pieds. D'autre part, le Christ de Marcion ne pouvait guérir que par la parole, non par les moyens matériels et il n'avait pas à respecter la Loi, bien au contraire; il ne pouvait pas non plus être crucifié.

Tertullien, rappelant à ce sujet le passage biblique de II Rois (5/9-14) analyse très bien (C.M. 8/4) la pensée marcionite que le miracle recèle si Elisée, prophète du créateur, purifia Naam le Syrien seul, à l'exclusion des nombreux lépreux d'Israël... c'est en le faisant baigner sept fois dans le Jourdain; or, le Christ de Marcion n'eut besoin ni du Jourdain, ni d'eau quelconque, ni de faire réitérer sept fois la plongée dans l'eau; il dit un mot une seule fois et la guérison eut lieu.

IL PREND POUR DISCIPLE UN PECHEUR (Luc 5/27-32)

Ce pêcheur, un agent de douanes (profession haïe de la population) s'appelle Lévi, fils d'Alphée selon Marc (2/14), simplement Lévi, selon Luc et Marcion, mais il se nomme Matthieu dans l'Evangile de Matthieu (9/9). S'agit-il du même homme qui aurait porté deux noms? Marc (3.18) mentionne, dans sa liste des Douze, Matthieu et non pas Lévi.

L'épisode a-t-il quelque consistance? Selon Matthieu (9/10) et Marc (2/15), le repas a lieu chez Jésus (qui aurait donc trouvé enfin à se loger) et à qui tiennent compagnie de nombreux publicains et pécheurs. Par contre, d'après Luc et Marcion, c'est Lévi qui organise chez lui un banquet en l'honneur de Jésus.

Nos textes rapportent que les scribes et les Pharisiens se scandalisent de voir Jésus manger et boire avec les pécheurs; on ne sait pas d'ailleurs d'où viennent ces protestataires introduits brusquement dans le récit. Jésus répond alors que le médecin ne doit traiter que les malades, réponse qui rejoint l'allusion au médecin déjà rencontrée en Luc 4/23, là où elle n'est pas à sa place mais on en devine maintenant la signification. Quand, en 4/23, les Juifs pensent que Jésus devrait se guérir lui-même, c'est parce qu'ils sont furieux de le voir " convertir " les païens et agir comme un païen. Expliquons ce passage.

Le dernier verset de Luc 5/32 montre que Jésus est venu appeler les pécheurs au repentir. Or, Marcion, appuyé par Marc et par Matthieu, ne fait pas d'allusion au repentir. Jésus est venu appeler les hommes, surtout les pécheurs, à suivre sa doctrine, il s'agit d'une conversion. Ce dernier verset éclaire tout l'épisode dont la signification était oubliée ou rejetée du temps des évangélistes.

Nous estimons, en effet, qu'il s'agit là de la Cène primitive des Chrétiens comprise comme un banquet; elle a lieu soit dans la maison du culte, soit dans celle d'un Chrétien non juif et le Christ divin est censé y présider. Le Christ est en train de convertir les païens, non les juifs.

Il y avait là, nous dit Marcion, une foule de païens et de publicains. Marc et Matthieu disent " de publicains et de pécheurs "; " ces pécheurs de païens " précise l'Épître aux Galates 2/15. Les païens sont désignés sous le nom de pécheurs. Contrairement à Marc et Matthieu, Luc ne dit pas que les disciples de Jésus sont là.

La salle de réunion devait être grande pour contenir tout ce monde. Marc est le seul à rapporter la question des scribes sous la forme " pourquoi mange-t-il et boit-il avec les publicains et les pécheurs ? " Matthieu et Luc font poser la question aux disciples " pourquoi mangez-vous et buvez-vous... " mais partout la réponse est prêtée à Jésus. Il s'agit du repas mystique présidé par le Seigneur qui appelle à lui les (10) Païens et même certains Pharisiens (Luc 7/36, 11/37, 14/1); les Juifs, mécontents, traitent Jésus de glouton et d'ivrogne (Mt. 11/19, Luc 7/34). Même genre de critique placée sous l'autorité de Paul en I Corinthiens 11/21.

Ni Luc ni Marcion ne mentionnent que l'épisode se place au bord de la mer et que des multitudes suivent Jésus qui les enseigne; ces précisions ont été ajoutées en Marc (2/13). C'est seulement dans Luc et dans Marcion que Lévi abandonne tout pour suivre Jésus; il répond d'avance à ce que dira Jésus en Luc 14/33 (et en Marcion) mais que les autres synoptiques ignorent.

LES JOURS DE JEUNE (Luc 5/33-35)

Ces trois versets constituent un court épisode qui n'a aucun rapport avec ce qui précède et ce qui suit. Il commence et se termine sur des formules de transition (" Ils lui dirent alors... " et " il leur dit encore... ") qui n'ont pour but que de lier entre eux des épisodes qui étaient primitivement séparés.

Nos trois versets devaient faire partie d'un récit beaucoup plus détaillé et très important sur le mariage mystique exigé de certains chrétiens. Mais le manipulateur de Luc a écarté ce récit pour des raisons doctrinales non sans lui emprunter les versets qui conservaient une sentence du Seigneur.

Pour provoquer cette déclaration de Jésus, une question lui est posée par les scribes et les Pharisiens; Marc y ajoute (2/18.) les disciples de Jean; Matthieu (9/14) ne connaît que les disciples de Jean à qui il a voulu donner un rôle; leur présence est insolite dans ce récit car, quels que soient les questionneurs, il s'agit seulement de savoir pourquoi - alors que les disciples de Jean et ceux des Pharisiens jeûnent et prient - ceux de Jésus mangent et boivent. A première vue, la question est étonnante car, si l'on a lu les Actes des Apôtres (13/2,3 et 14/23), on pourrait croire que les premiers chrétiens pratiquaient le jeûne fréquemment.

On remarquera que l'objection adressée à Jésus attire de sa part deux réponses contradictoires : 1) "Quand l'époux leur sera enlevé ils jeûneront ", c'est-à-dire que le jeûne aura lieu après la mort de Jésus (v. 34); 2) " On ne met pas du vin nouveau dans de vieilles outres " (v. 37), ce qui signifie que le jeûne est une institution caduque, incompatible avec le nouveau régime apporté par le Christ. Ces deux réponses ne viennent pas des mêmes milieux; seule, la seconde est marcionite.

Toutefois, la première réponse de Jésus fait pressentir un arrière-fond gnostique " Peut-on faire jeûner les fils de la chambre nuptiale lorsque l'époux est avec eux ? ", ce qui revient à dire " Peut-on jeûner lors d'un mariage ? " Nous apprenons ainsi que c'est à l'occasion d'un mariage que Jésus est questionné. Or, dans l'Évangile de Thomas (104) la réponse de Jésus est plus étonnante encore : " Quel est donc le péché que j'ai commis (11) ou en quoi ai-je été vaincu ? Mais quand l'époux sera sorti de la chambre nuptiale, alors qu'ils jeûnent et prient ! " Explication différente de celle que l'on trouve dans les synoptiques et dans Marcion (" Quand l'époux leur sera enlevé, alors qu'ils jeûnent ! ").

Selon l'Évangile aux Hébreux, Jésus avait fait la même réponse à ceux qui voulaient le faire baptiser par Jean pour la rémission des péchés " En quoi ai-je péché pour que j'aie me faire baptiser par lui? "(Jérôme, Adv. Pel. 3,2).

L'explication de cet épisode nous est fournie par l'Evangile selon Philippe. On peut y lire que le mystère du mariage est grand et qu'il n'y faut considérer que la pure amitié. Ce n'est que pour les esprits impurs qu'il existe des mâles et des femelles (c'est l'erreur des Juifs et de leur dieu); pour les autres, il s'agit du fiancé et de la fiancée. Quand Eve était en Adam, la mort n'existait pas; elle ne se manifesta que lorsqu'Eve fut séparée d'Adam. " La chambre nuptiale n'est ni pour les animaux, ni pour les esclaves, ni pour les femmes impures; elle est pour les hommes libres et les vierges ". Le Baptême, qui comporte la résurrection, est la rançon d'accès à la chambre nuptiale.

Le Christ est venu pour réunir de nouveau Eve à Adam; c'est le dieu des Juifs qui les a séparés et qui a ainsi permis la fornication qu'il faut réprouver (I Cor. 6/18). La femme unie à son mari dans la chambre nuptiale n'en sera plus jamais séparée, de même que le Père était dans le Fils et le Fils dans le Père; mais il s'agit d'une pure union spirituelle de vierges, et cette union est du ciel, non de la terre. Ce mariage est un mystère; les deux êtres unis ne font plus qu'une seule âme. Dans les Actes de Thomas, l'hymne du banquet nuptial glorifie l'union de l'âme et de la sagesse.

C'est beaucoup plus loin que Luc (20/34) expliquera ce mystère " Les enfants de ce monde-ci prennent femme ou mari mais ceux qui auront été jugés dignes d'avoir part à l'autre monde et à la résurrection d'entre les morts ne prennent ni femme ni mari; aussi bien ne peuvent-ils mourir car ils sont pareils aux anges, et ils sont Fils de Dieu étant Fils de la Résurrection ". Nous voici en plein marcionisme. Voir également Marc 12/25. Il faut pratiquer la continence sur terre pour pouvoir rejoindre au ciel l'âme élue.

Dans l'Evangile de Thomas, Jésus dit à ses disciples qu'ils entreront dans le Royaume quand ils auront fait le mâle et la femelle en un seul. L'idée se retrouve en Jean 17/20, 21 " Que tous soient un; comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi, qu'eux aussi soient un en nous ". De même en Galates 3/28 " Il n'y a ni homme ni femme, car tous vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus ". Les citations de ce genre pourraient être multipliées (12).

(12) Parfois, l'épouse idéale du fidèle était l'Eglise ou la Communauté; elle était la "Dame élue " ou la " Dame souveraine " de la 2^e Epître attribuée à s. Jean.

D'autres passages des écritures chrétiennes peuvent également nous renseigner sur ce mystère du mariage mystique. Par exemple, que vient faire le Christ à Cana (Jean 2/1)? " Le troisième jour, il y eut des noces à Cana. Jésus y est invité. Il change l'eau en vin. Le maître du repas (qui ignore le miracle) appelle le marié et lui dit : Toi tu as gardé le bon vin jusqu'à maintenant ". On comprend maintenant pourquoi le Jésus juif a été invité. Il est l'époux juif par excellence, il est le marié qui a gardé le bon vin des Juifs. On oublie que le Christ est le maître qu'attendent les gens à son retour des noces (Luc 12/36), l'époux à la rencontre duquel accourent les vierges (Mt 25/1), l'ami de l'époux dont parle Jean en 3/29; c'est encore de lui qu'il est question en Matthieu 22/2 " Le Royaume de Dieu est semblable à un homme qui fit des noces pour son fils ", comparaison que complète celle déjà donnée en Matthieu 25/1.

En changeant l'eau en vin, Jésus modifie une tradition, une doctrine. Il transforme l'eucharistie marcionite dont l'eau devient un produit de la vigne, de cette vigne qui appartient (selon la Didaché) à la secte messianiste des fils de David. Aux noces mystiques des vierges qui se consacrent à Dieu, le Jésus terrestre vient opposer un mariage de chair, de sang et de bon vin. Nous sommes loin de la pensée marcionite; l'Evangélion ne faisait sans doute aucune allusion au vin ou à la vigne car il ne contient aucun des versets de Luc où il en est question (13/6,7; 20/10, 13, 15; 22/18).

Paul déclare en II Cor. 11/2 " Je vous ai fiancés à un époux unique comme une vierge pure à présenter au Christ ".

On lit dans les Actes de Jean " Unissez-vous mes enfants dans un mariage inséparable, saint et véridique, dans l'attente du seul et incomparable fiancé du ciel, le Christ, éternel fiancé ". Et Jean s'écrit " O toi qui m'as gardé jusqu'à cette heure, pour toi, pur de toute union avec une femme, qui lorsque je désirais dans ma jeunesse me marier m'apparus et me dis : Jean, j'ai besoin de toi... tu m'as signifié qu'il serait dangereux de jeter les yeux sur une femme, toi qui m'as préservé des folies de la chair... "

Dans les Actes de Paul : " Bénis les chastes, Bénis les continents, Bénis ceux qui ont renoncé au monde... car ils plairont à Dieu ".

Dans Luc 23/29 : " Heureuses les stériles, heureuses les entrailles qui n'ont pas enfanté et les seins qui n'ont pas nourri!" Ce verset ne se retrouve pas dans l'Evangélion; il est à rapprocher de notre commentaire des versets 11/27-29.

Ces exemples permettent de supposer qu'un épisode marcionite sur le mariage spirituel a été en grande partie modifié par le correcteur de Luc et de l'Evangélion. Cela permit à Tertullien d'affirmer (CM., 11) qu'il s'agissait, dans ces versets, de son Christ humain et non pas de celui de Marcion; il se trompait lourdement à l'égard du texte primitif.

IL CHOISIT DOUZE APOTRES (Luc 6/12-19)

A ce passage de Luc correspondent les versets 10/1-4 de Matthieu et 3/14-19 de Marc. On a l'équivalent de cette histoire dans Marcion mais on peut douter que cette allusion aux " Douze " soit de lui, et même qu'elle soit primitive dans les évangiles canoniques (13).

(13) Voir Cahier Renan n°15/16

Les Apôtres.

Au singulier, le titre d'apôtre fut celui de saint Paul. Au pluriel, il n'apparaît qu'une dizaine de fois dans les évangiles en des passages douteux alors que le terme " disciple " y figure plus de 230 fois. Tout se passe comme si les apôtres étaient venus s'introduire dans des textes qui ne connaissaient que les disciples.

On lit en Luc 6/13 " et en ayant choisi douze qu'il nomme aussi apôtres... ". Ceci montre que le rédacteur du passage savait bien qu'il existait d'autres apôtres avant ceux qu'il introduisait dans le texte. A noter en outre que le mot "apôtres" constitue un anachronisme en cet endroit (Marc l'emploie plus tard, en 6/7, 30), et qu'il n'a été en usage qu'une fois l'Eglise établie, c'est-à-dire au plus tôt dans la seconde moitié du 2^e siècle.

Matthieu ne mentionne les apôtres qu'une seule fois, ce qui peut paraître extraordinaire; après avoir parlé des disciples (10/1a), il donne immédiatement les noms des douze apôtres. Aux versets correspondants, Marc ignore aussi bien les disciples que les apôtres mais il cite les " Douze ", mot qui ne put être utilisé que lorsqu'on eut pris l'habitude de se servir de ce terme pour désigner les apôtres constitués en aréopage dont la fondation fut attribuée au Christ. Marc ne parle des apôtres qu'une fois, en 6/30.

Dans le récit primitif, Jésus s'entourait de disciples; ces disciples devinrent des apôtres sous la plume des scribes judéo-chrétiens ; puis, on en choisit douze, sans doute pour des raisons symboliques; ces douze apôtres devinrent "les Douze "; enfin, on en donna les noms. Jean, qui mentionne les Douze, n'en contient pas la liste.

Examinant le récit de Marc (3/13-19), H. Pernot se déclare (14) frappé " par l'irrégularité de la syntaxe, plus apparente en grec qu'en français. Ce sont des morceaux mis bout à bout. Il n'y avait pas de choix des Douze dans l'Evangile de Marc ". Il observe, en Matthieu (10/1) qu' " il n'a pas été question de ces Douze auparavant", et en Luc (6/13-19) que la liste des Douze est un " ajouté".

(14) H. Pernot, Les quatre évangiles, 1943, Gallimard, page 337.

Il s'agit donc vraisemblablement d'une interpolation dans les trois synoptiques et dans Marcion, interpolation qui fut elle-même retouchée plus tard car Marcion est le seul à dire que Jésus pria et que son Père l'écoutait.

On remarquera également que cette insertion ne se trouve pas au même endroit des évangiles. Dans Luc, elle suit l'épisode de la main desséchée et précède le "Discours dans la Plaine "; dans Marc, elle vient après une retraite de Jésus au bord du lac et avant l'allusion à Bézéboul que l'on ne trouvera que plus tard en Luc (11/15); dans Matthieu, elle succède au récit concernant la guérison du démoniaque et se trouve placée avant un voyage de Jésus à travers la Galilée. L'essentiel, pour les correcteurs, était de placer le choix des Douze quelque part dans les évangiles; ils les ont mis n'importe où mais le résultat est acquis on les y trouve.

Marc, à la suite du choix des Douze (3/14) ne contient pas les " Béatitudes" que donne Luc, ce qui suggère que les deux récits ont une origine différente et ont été réunis dans Luc. Constatation que confirme Matthieu (5/1...) Quand Jésus récite à ses disciples les " Béatitudes ", le choix des apôtres n'y est pas associé; pour le trouver il faudra lire cinq chapitres de plus, c'est-à-dire atteindre 10/2.

Or, si l'on accepte de voir que le verset 6/20 de Luc-Marcion (Béatitudes) est la suite du verset 13a (appel des disciples) - situation qui correspond exactement à celle donnée par le texte de Matthieu - on doit conclure que les versets 13b-19 qui comportent le choix des apôtres, ainsi que la venue d'une foule de Jérusalem, de Tyr et de Sidon, étaient absents du texte primitif de l'Evangélon.

SOYEZ BONS (Luc 6/27-38)

L'origine marcionite de ces préceptes de bonté est plus que probable; Matthieu les a légèrement modifiés tandis que Luc les développait. Certaines retouches sont intéressantes. Ainsi, les versets 32 et 33 de Luc évoquent les pécheurs; or, Matthieu emploie dans un cas le mot " publicain ", dans l'autre le mot " païens ". Marcion écrit en 32 les " païens ". (Voir notre commentaire ci-dessus en Luc 5/27-32.)

L'Evangélon ignore, comme Matthieu, le verset 33 mais on y lit le verset 34 où il est question des païens (que Luc transforme en pécheurs) et qui ne se trouve pas en Matthieu. En 35, les " fils de Dieu " sont judaïsés dans Luc; ils deviennent des " fils du Très-Haut ". Toutefois, Matthieu remplacera " car il est bon pour les ingrats et les méchants " par " il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons ", de manière à substituer le créateur de l'univers au dieu bon des marcionites.

La bonté réservée aux chrétiens se symbolise par celle du lait et du miel qu'ils absorbent lors de leur conversion au marcionisme.

Les versets 27b et 35 répètent chacun l'expression " aimez vos ennemis, faites du bien ". Signalent-ils une reprise après insertion?

Les conseils de charité (v. 27, 28, 31) sont donnés à la deuxième personne du pluriel, les conseils de patience à la deuxième personne du singulier (v. 29, 30); ces derniers paraissent avoir été ajoutés aux autres. Selon Tertullien, Marcion aurait ajouté après le verset 28 les versets 5/38 et 39 de Matthieu que ni Luc ni Marc ne contiennent, c'est-à-dire le rappel de la fameuse maxime juive " oeil pour oeil, dent pour dent ". On conçoit aisément que ce trait ne peut pas provenir de Marcion.

LA FOI D'UN PAÏEN (Luc 7/2-10)

Ce récit raconte la guérison par Jésus d'un serviteur du centurion. La scène se passe à Capharnaüm mais le verset qui nous l'apprend en Luc a disparu de l'Évangelion; il a subsisté par contre en Matthieu 8/5. Marcion ignore comme Matthieu les versets 3 à 6 de Luc et nous découvrons ainsi une nouvelle correction judéo-chrétienne du texte de Luc. Un manipulateur de texte a introduit dans un épisode purement païen les Anciens des Juifs pour leur faire jouer un rôle et neutraliser le verset 9 où Jésus déclare qu'il n'a " pas trouvé une foi aussi grande en Israël ". La critique de Jésus était d'autant plus grave que l'exemple choisi portait non pas sur un païen quelconque, mais sur un officier de l'armée romaine.

L'épisode enseignait peut-être autre chose, ce qui expliquerait pourquoi il a été tellement bouleversé. Les versets 8-9 constituent une digression inutile. En tout cas, tout se résume en quatre versets de Matthieu 8/5, 6, 8b, 13.

JESUS ET JEAN-BAPTISTE (Luc 7/18-28)

Nous avons ici un exemple intéressant de " télescopage " de textes dans Marcion. Celui-ci ignorait ou repoussait Jean-Baptiste, il n'est certainement pas l'auteur de ce passage.

Matthieu ne donne pas les versets 20 et 21 de Luc qui sont un développement inutile; Marcion non plus. Ce dernier ne contient pas le verset 25 de Luc qui, précédé et suivi des mêmes mots (" Qu'êtes-vous allés voir ? "), se révèle comme une interpolation, aussi bien dans Matthieu que dans Luc.

Au verset 19, Luc envoie les disciples de Jean au Seigneur; selon Marcion c'est au Christ qu'ils s'adressent. De toute manière, les paroles et les actes de ce Jésus ne correspondent nullement à la terrible figure que Jean-Baptiste annonce en Luc 3/16-17 et en Matthieu 3/11-12.

Matthieu commence son récit (11/2-6) en nous apprenant que Jean était en prison et avait entendu parler de l'activité du Christ. Luc ne dit pas que Jean était en prison mais il sait qu'il était informé par ses disciples des oeuvres du Christ; or, ainsi que nous l'avons suggéré ailleurs, Jean est en prison aux Enfers où il attend sa délivrance, en vain sans doute car le Christ ne délivra pas les prophètes de l'Ancienne Loi.

Dans le texte marcionite (qui est certainement secondaire et corrigé), l'épisode est devenu historique; Jean est scandalisé des miracles du Christ (15) sans doute parce qu'ils ne concernent pas le dieu des Juifs. Selon Origène (Comm. in Joh. 1/82) " Jean appartient à un autre dieu; il est l'homme du créateur et ignore le nouveau dieu ". On ne peut que trouver logique la réponse de Jésus au verset 23 "Heureux celui qui n'est pas scandalisé par moi ! ". Jésus blâme indirectement Jean. En revanche, ce verset, même modifié, ne se comprend pas chez Luc et Matthieu qui ont supprimé l'irritation du Baptiste. On s'étonne en outre que Jean, s'il est scandalisé, envoie ses disciples au Christ non pour lui faire des reproches mais pour lui demander s'il est le vrai Christ alors qu'il aurait dû le savoir s'il l'avait réellement baptisé.

(15) Voir Bulletin Cercle Ernest-Renan n° 85 bis, page 24.

Plusieurs notions sont ici entremêlées : l'opposition des disciples de Jean au Christ, l'attente anxieuse de Jean-Baptiste, l'affirmation des miracles et - nous allons le voir - le jugement que porte Jésus sur Jean.

Une autre signification est à remarquer dans le texte marcionite tandis que Luc et Matthieu écrivent " les lépreux sont purifiés, les morts se réveillent ", Marcion fait dire à Jésus " Je guéris leurs lépreux, je ranime leurs morts " et il ne mentionne pas les boiteux, les sourds et les pauvres que citent les deux synoptiques; ces derniers ont complété Marcion en s'inspirant d'Isaïe quoique la guérison des lépreux et la résurrection des morts ne se trouvent pas annoncées par ce prophète.

Parallèlement, on devrait se souvenir que, dans le livre mandéen Ginza, les mêmes séries de miracles, y compris ceux que les évangiles n'empruntent pas dans Isaïe, sont associés à la venue de l'être céleste Enos-Uthra; cela pourrait suggérer que, dans certaines sectes gnostiques, la descente sur terre de l'être divin attendu devait s'accompagner de miracles.

Au verset 7/24 de Luc, commence le récit qui donne le témoignage de Jésus sur Jean-Baptiste, mais ce témoignage est assez ambigu. Quoique donné plus loin comme le dernier de la lignée des prophètes, Jean est ici plus qu'un prophète et il n'y a pas plus grand que lui parmi les hommes; toutefois, il est inférieur dans le Royaume de Dieu au plus petit des élus.

Matthieu a beau ajouter un verset pour laisser entendre que Jean est une incarnation d'Elie, on aperçoit deux opinions en lutte à

son sujet. L'adjonction d'Elie dans le texte de Matthieu seul (11/14-15) laisse présumer que les allusions à ce prophète dans Luc (1/17, 4/25, 26, 9/8, 30) et dans Marcion (9/8, 30) ne sont pas primitives. Jean est juif, il est de la terre, Jésus est du ciel (Jn 3/31, 8/23, 24). Il y a incompatibilité entre ces deux personnages malgré les efforts faits par la suite pour les lier l'un à l'autre.

Marcion ignore comme Matthieu les versets 7/20, 21, 19, 30 de Luc; mais Matthieu possède les versets 31-35 qui sont absents du texte de Marcion et de Marc et qui célèbrent Jean et le Fils de l'Homme.

IL ABSOUT UNE PROSTITUEE (Luc 7/36-50)

Cette péripécie comporte quinze versets dans Luc et seulement neuf dans Marcion; ces deux relations sont des variantes des récits de Marc 14/3-9, de Matthieu 26/6 et de Jean 12/1. Le récit est complètement dénaturé dans Luc; il comporte deux histoires : celle de la pécheresse pardonnée, celle de l'onction. La parabole des versets 40b/ 44a appartient à une couche littéraire différente du reste du récit.

Telle qu'elle nous est contée, la scène manque de vraisemblance. L'attitude de ce Pharisien qui invite Jésus à sa table et néglige les rites de l'hospitalité, la réprimande de Jésus à son hôte ne peuvent qu'étonner.

Le texte a été remanié parce que le sens profond de l'épisode n'était plus compris. La femme procède à l'onction parce qu'elle aime Jésus et c'est en fonction de son amour (47a) et de sa foi (50) qu'elle est pardonnée. Au contraire, dans la parabole des deux débiteurs (40-43), l'amour n'est plus la condition du pardon, mais sa conséquence; Jésus n'est aimé qu'en proportion de la grâce qu'il accorde, ce qui suggère que l'amour de la femme ne vient qu'après le pardon. Cette antithèse est bien marquée par l'opposition des deux phrases qui constituent le verset 47.

Marcion ne connaît que l'idée de l'amour couronné et il ignore l'interprétation sordide de 40b.44a (histoire d'un créancier et de son débiteur) et de 47, versets qui sont de toute évidence une interpolation dans Luc. Marcion n'admet pas qu'on puisse douter que l'amour soit une réhabilitation du pécheur, et son texte ne contient pas le verset 49 d'après lequel les gens peuvent s'étonner d'une telle rémission des péchés.

En réalité, le fond du récit primitif devait porter sur l'onction du corps de Jésus; il devait être en rapport direct avec l'épisode concernant Marthe et Marie (Luc 10/38-42) et celui des femmes au tombeau (Luc 23/35 à 24/2). Voir notre commentaire sur Luc 23/50-56. Il y a, à la base de cette onction comme de celle de Béthanie, un schéma identique Jésus est invité à un repas, une femme vient l'oindre d'un parfum, l'hôte pharisien s'appelle Simon.

Pour Luc, ce Simon est pharisien de Samarie et la femme est " de mauvaise vie " mais, pour Marc et Matthieu, Simon est un lépreux vivant à Béthanie. Ce récit n'est pas d'origine juive. Alors qu'un Grec ou un Syrien était habitué à associer les femmes à certains rites, un Juif ne l'aurait pas toléré, surtout si la scène se déroulait chez un lépreux.

Si l'on consulte les autres évangélistes, on s'aperçoit que - dans le cours des événements - cet épisode devrait se placer dans le texte beaucoup plus loin. Le récit décrit la scène de l'onction du corps de Jésus en vue de sa résurrection; la femme pleure parce que c'est un mort qu'elle baptise et c'est le dieu rituellement mort mais éternellement vivant qui lui parle. Matthieu (26/12) fait dire à Jésus " Elle a répandu ce parfum sur mon corps pour m'ensevelir ", ce que confirme Marc en 14/8. Il s'agit probablement d'un vestige païen d'un mythe de la résurrection. Saint Paul connaissait un baptême des morts.

La scène est mystique, rituelle. Les évangélistes ont voulu " l'historiser "; on peut, dans nos textes, suivre cette transformation progressive d'un mythe en récit historique. Luc ne donne ni le nom de la localité, ni celui de la femme qu'il désigne simplement comme une pécheresse, mot qui signifie peut-être " païenne " ou " gnostique ", la femme représentant une secte religieuse. Or, Marc (14) et Jean (12) croient pouvoir préciser que la scène se passe à Béthanie, dans la maison de Simon dit le " lépreux " sans doute parce qu'il appartient à une secte " hérétique ". Enfin le IV^e évangile est à même de nous livrer le nom de la femme; elle s'appelle Marie.

Ne peut-on apercevoir dans cet épisode le rappel du sacerdoce confié à une prophétesse qui pratiquait un rite que de nouveaux disciples de Jésus ne comprenaient pas ou n'admettaient plus?

LES FEMMES DEVOUEES A JESUS (Luc 8/2-3)

Ce passage, isolé, est commun à Marcion et à Luc mais n'a aucun parallèle dans les autres évangiles.

Un correcteur a ajouté au verset 1 de Luc : " les Douze ".

Nous apprenons que des femmes riches s'attachaient au Christ; trois noms sont cités mais il y en avait " beaucoup d'autres " nous dit-on. On ne peut s'en étonner puisque dans l'Eglise marcionite les évêques étaient souvent accompagnés de femmes et que les premières communautés chrétiennes comportaient des diaconesses, tradition que l'Eglise a abandonnée.

L'une de ces femmes s'appelait Marie-Madeleine; elle s'identifie probablement avec celle que nous venons de voir pratiquer l' " extrême onction " sur Jésus et avec la Marie-Madeleine gnostique qui s'entretenait habituellement avec Jésus.

Le verset 8/2 nous apprend que ces femmes qui suivaient Jésus " avaient été guéries d'esprits mauvais et de maladies ", autrement dit elles avaient été exorcisées et converties au judéo-christianisme. Ainsi, Marie-Madeleine avait été délivrée de sept démons; ne s'agirait-il pas des " péchés " dont elle aurait été recouverte en traversant (venant du ciel du dieu bon) les cieux du dieu créateur pour venir sur terre? L'idée serait gnostique. Marie-Madeleine s'apparente à Hélène, compagne de Simon " le magicien ".

L'allusion à la femme d'un intendant d'Hérode n'est pas de Marcion; elle n'a pour but que de préciser un peu plus le cadre historique dans lequel les correcteurs judéo-chrétiens sont en train d'emprisonner le mythe gnostique.

Les femmes faisaient partie intégrante des communautés marcionites. Pline, dans sa Dixième Epître, parle des diaconesses des Eglises de Bithynie; Paul, dans son Epître aux Romains (16/1), recommande Phébée, diaconesse de l'Eglise de Cenchrées; selon saint Jean, Jésus parlait à la Samaritaine, ce qui étonnait vivement ses disciples (Jn 4/27); les femmes qui suivaient Jésus assistaient les apôtres de leurs biens et elles étaient chargées de certaines missions, notamment du baptême, ce qui expliquerait peut-être pourquoi ni le Christ, ni saint Paul et ses disciples ne baptisaient.

Le rôle des femmes dans nos évangiles se remarque surtout lors de la mort et de la résurrection de Jésus et de Lazare; sans doute administraient-elles le baptême pour la résurrection des morts dont parle saint Paul (Rom. 6/2-6, I Cor. 15/26-29) et que pratiquaient les marcionites et les mandéens. Luc fait allusion en 12/49-50 à ce baptême de mort.

LES SEULS PARENTS DE JESUS (Luc 8/19-21)

Le Christ de Marcion n'avait ni mère, ni frères; descendant du ciel, il n'avait pas de parenté terrestre; il repousse ici celle que l'on veut lui attribuer.

Discutant ce passage de Luc, Apelle écrivait " C'est pour tenter Jésus qu'ils annoncent la présence d'une mère et de frères qu'il ne pouvait avoir ". Et Ephrem " Ils le tentèrent par ces mots pour savoir s'il était né ou non ".

Selon Marc et Matthieu, Jésus demande " qui est ma mère? qui sont mes frères ? " Pour lui sa mère et ses frères, ce sont ses disciples et, plus loin, en Luc (11/28 et 23/29) il repoussera la naissance humaine.

QUI EST JESUS? (Luc 9/7-9)

Ce passage est une insertion qui interrompt le récit sur la mission des Douze.

Luc (comme Marc) a été surchargé des versets 8-9 que Matthieu ne connaît pas et qui ont pour but de faire du Christ et de Jean des réincarnations d'Elie. Voir également Luc 1/17, 4/25, 9/30.

Marcion ne contient pas les versets 9-10. Son texte ne désigne pas Hérode comme tétrarque ainsi que le font Luc et Matthieu mais il est d'accord avec Marc qui ignore ce titre.

L'Evangile est seul contre les trois synoptiques à nous apprendre que tous disaient "le Christ Jésus " mais son correcteur maladroit a laissé subsister la phrase " quelques-uns disaient Jean..., ou Elie... ou un ancien prophète ", ce qui est impossible si tous disaient le Christ Jésus.

Marcion ne pouvait absolument pas concevoir la réincarnation d'un prophète en Jésus. A ce court récit, Matthieu et Marc ont donné une suite assez longue; les correcteurs ont ajouté au premier dix versets et au second quinze pour conter la fameuse histoire d'Hérodiade et de la tête du Baptiste apportée sur un plateau. Marcion et Luc ne connaissent pas cette histoire.

MULTIPLICATION DES PAINS ET DES POISSONS (Luc 9/11-17)

Tandis que Luc (qui venait de parler des apôtres au verset 10) met en scène les " Douze " au verset 12, et que ceux-ci sont passés ultérieurement dans le texte marcionite, Marc et Matthieu ne parlent que des " disciples ". Le texte de Luc n'a pas été corrigé au verset 14a puisqu'il mentionne les disciples et non pas les Douze. De même au verset 16, Marcion parle des disciples, non des Douze, lesquels (ainsi que nous l'avons déjà vu) constituent un apport secondaire dans le texte primitif.

Parallèlement, Marc qui parle des apôtres en 6/30 les oublie aux versets 35 et 41 pour mentionner les disciples; dans cet épisode, Matthieu ne connaît que les disciples.

Personne n'ignore que les évangiles de Marc et de Matthieu donnent deux récits de la multiplication des pains : un récit long (Mc 6/36-46; Mt 14/15-23) qui prend pour point de départ du miracle cinq pains, et un récit court (Mc 8/1-10; Mt 15/32.39) qui fait état de sept pains. Autre différence le premier récit parle de douze corbeilles de restes tandis que le second n'en compte que sept.

Il est évident que ces deux récits font double emploi; l'un est le décalque de l'autre et n'a pour but que de modifier le nombre

des pains qui, comme celui des corbeilles, est symbolique le récit de Marc 6 illustre sans doute la présentation de l'évangile aux Juifs, grâce aux douze apôtres, celui de Marc 8 figurant la communication du salut aux Gentils, grâce aux sept diacres hellénistes.

Une question se pose inévitablement : quel est le récit qui, chronologiquement, a précédé l'autre? autrement dit, le premier rédacteur est-il celui qui réservait aux Juifs ce prototype de la Cène chrétienne ou, au contraire, celui qui la destinait aux Païens?

La répétition du miracle est inconcevable; s'il avait déjà eu lieu une fois, les disciples en auraient gardé le souvenir et n'auraient pas posé la question " D'où nous viendrait dans un désert assez de pain pour rassasier tant de monde ? " L'arrangeur du miracle de Marc 8/4 (Mat. 15/33) paraît ignorer le miracle semblable de Marc 6 et Matthieu 14.

A première vue, le chiffre de 12 couffins (Mc 6, Mt 14) opposé à celui des 7 corbeilles (Mc 8, Mt 15) paraît suspect; il correspond à celui des 12 apôtres qui, nous l'avons vu, sont des intrus dans le récit. D'autre part, l'emploi de mots différents dans le grec pour désigner les corbeilles à la fin de l'épisode (Mc 6, Mt 14) invite à admettre l'existence de deux auteurs successifs car on n'aperçoit pas la raison qui aurait pu conduire le premier auteur à changer de vocabulaire d'un chapitre à l'autre. A noter parallèlement que le nombre 7 (celui des pains et des corbeilles) est celui des diacres préposés au service des repas chrétiens selon Actes 6/3, et qu'il se justifie parfaitement ici.

Nous rappellerons également que la multiplication des pains représentée sur les anciens monuments est toujours la seconde avec ses sept corbeilles tandis que la première, celle des douze, est inconnue de l'art chrétien des premiers temps. Dans les catacombes de Rome, la représentation du banquet eucharistique porte invariablement sur sept hommes assis devant des pains et des poissons.

La priorité en Marc et Matthieu du second récit (celui des sept pains) est donc très vraisemblable, le récit de Marc 6 et Matthieu 14 étant alors considéré comme une adjonction. Il nous reste maintenant à chercher comment cet épisode se présente dans l'Evangile de Luc et dans l'Evangélon de Marcion.

La situation est ici très claire : Luc et Marcion ignorent la multiplication de Mc 8/4 et Mt 15/32 qui, dans notre hypothèse, est chronologiquement la première; ils ne connaissent que la seconde, c'est-à-dire le récit de Mc 6 et Mt 14 qui n'est qu'un doublet.

On en vient alors à supposer que le texte de Luc et Marcion fut majoré de ce second récit quand ce dernier prit place dans Marc et Matthieu lesquels étaient déjà nantis de la première version de l'épisode.

Dans Marcion, les versets 9/7-17 apparaissent comme un résumé du texte de Luc; Marcion n'en est certainement pas l'auteur car il n'admettait pas Elie, Hérode, Jean-Baptiste, Pierre, le Fils de l'Homme; tous ces personnages se situaient hors de son champ de vision.

Si l'on compare les versets 16/9 et 10 de Matthieu ou 8/19 de Marc avec le texte de Luc, on constate que ces deux évangélistes rappellent dans ces passages les deux miracles des pains alors que Luc n'en souffle mot, ce qui tend à confirmer qu'il ne les connaissait pas.

Contrairement à l'institution de la Cène au pain et au vin, le repas champêtre aux pains et aux poissons (autre prototype de l'eucharistie) concerne une foule et non pas seulement quelques disciples; nulle allusion n'y est faite à la mort et à la résurrection du Christ. Il s'agit d'un rite tout différent.

Quels étaient les éléments de l'eucharistie symbolisée par le miracle des pains ? A lire les textes, on devrait répondre " Le pain et les poissons" mais ne peut-on sérieusement douter de la présence des poissons à l'origine de cette communion?

Ils sont effectivement placés dans le texte d'une manière si maladroite qu'ils paraissent y avoir été ajoutés. Par exemple :

- en Mt 15/34 et 36 alors qu'ils ne figurent pas aux versets parallèles de Mc 8/5 et 6; un correcteur dut insérer un verset 7 pour les mentionner;

- en Mt 14/19 et Mc 6/41 où les poissons, tout d'abord cités, ne sont pas distribués à la foule; seuls les pains sont rompus mais, ici encore, un scribe crut nécessaire de modifier in fine le verset 41 de Marc pour mentionner les poissons absents du texte primitif;

- en Mc 6/38. où la question "Combien avez-vous de pains ? " ignore les poissons, ce qui ne les empêchera pas d'être présents dans la réponse;

- Matthieu, Luc et Jean écrivent qu'il resta sept ou douze corbeilles de morceaux de pains; nulle allusion aux poissons. Un copiste remédia à cet " oubli " en surchargeant le verset 6/43 de Marc des poissons, sans s'apercevoir que le verset 44 parlait de " ceux qui avaient mangé les pains " et gardait le silence sur les poissons;

- Si l'on voit très bien Jésus rompre le pain, on l'imagine difficilement en train de rompre les poissons; on pourrait avancer que les poissons étaient déjà préparés, sans arêtes et même frits, et que le miracle a porté sur une nourriture sommairement cuisinée, mais ce serait aller très imprudemment au-delà de nos textes.

En conséquence, nous estimons que l'insertion des poissons dans le miracle des pains est à peu près certaine et même qu'elle a été progressive : des poissons on passa à quelques petits poissons, puis l'on précisa leur nombre deux. Les évangélistes ne nous disent pas combien le miracle en avait produit ni combien il en était resté dans les corbeilles.

On peut supposer que l'insertion du récit du miracle des sept pains a pu être une réponse au nouveau compte rendu évangélique de la Cène apparu dans certains manuscrits. On aurait ainsi opposé le banquet collectif servi par les sept diacres au repas intime réservé aux douze apôtres juifs, le pain du ciel au pain terrestre lié à la coupe de vin, une simple bénédiction aux paroles de consécration, une communion sans sacrifice au mémorial d'une crucifixion. D'autre part, on savait que, selon la Bible juive, Elisée avait multiplié vingt pains d'orge et rassasié ainsi cent personnes; n'était-il pas tentant et opportun de montrer aux Juifs que le Christ avait fait beaucoup mieux puisque, avec cinq pains seulement, il avait nourri à satiété cinq mille personnes? La réaction judéo-chrétienne aurait ainsi consisté à composer un second récit du miracle (16). (A rapprocher de notre commentaire sur Luc5/1-11. Voir supra.)

COMMENT SUIVRE JESUS (Luc 9/23, 24, 26)

Le verset 23 nous apporte une révélation intéressante. Jésus, qui est loin à ce moment de penser à sa Passion future, déclare que -pour devenir son disciple - il faut porter sa croix chaque jour et le suivre; ici, cette croix n'est certainement pas le symbole de la crucifixion. Luc reproduit le texte mais Marc et Matthieu oublient " chaque jour ", expression qui dément toute idée d'une crucifixion historique. Aujourd'hui, la plupart des chrétiens s'imaginent que le signe de la croix commémore la crucifixion de Jésus; ils sont dans l'erreur la plus complète; primitivement, la croix était le symbole de la victoire du Christ sur les forces du mal. Elle est restée pour la plupart des chrétiens un symbole et un signe magique. Pour Marcion, la croix était certainement un rappel du Christ céleste et de son triomphe sur le dieu juif de ce monde.

(16) Voir l'article " Du pain, des poissons et des hommes" paru dans le Cahier Ernest-Renan, n° 71, de mai-juin 1971.

TRANSFIGURATION (Luc 9/28-36)

Le texte marcionite parle de trois disciples sans donner leurs noms; les synoptiques croient les connaître et les ajoutent.

Les versets 31, 32, 33 sont absents du texte de Marc et de Matthieu; si Marcion contient cependant les versets 30, 32, 33, c'est parce qu'ils lui ont été ajoutés. Le verset 31 est une addition postérieure dans le texte de Luc.

Dans Luc, l'apôtre Jean est nommé deux fois avant Jacques (8/51 et 9/28). Marcion ignore ce récit. Par contre, l'ordre traditionnel est suivi dans les autres passages 5/20, 6/14, 9/54 dont le premier n'est pas dans Marcion. Il y a dualité de sources dans Luc; Marcion n'a été complété que par la plus ancienne.

Le récit nous paraît pouvoir se dissocier en plusieurs épisodes :

1° SUR LA MONTAGNE :

· · 28/ Jésus va à sa montagne

34/ Survient une nuée et les disciples ont peur.

35/ De la nuée sort une voix : " Voici mon fils bien-aimé " et Jésus dit " N'ayez pas peur! " La voix de la nuée est celle qui prononça les mêmes paroles lors du baptême d'eau donné par Jean-Baptiste selon les synoptiques; cette scène baptismale est d'ailleurs étrangère à l'Évangélie dont le texte commençait en 4/31.

2° LA TRANSFIGURATION :

Cet épisode se réduit au verset 29 dans l'Évangélie, il n'a rien à voir avec ce qui précède et ce qui suit; il n'est nécessaire ni à la prière, ni à l'apparition de Moïse et d'Élie. Cette transfiguration du Christ ressemble étonnamment à la crémation d'un corps " son visage resplendit comme le soleil, ses vêtements devinrent blancs comme la lumière " précisent Matthieu (17/3), Marc (9/3) et Luc (9/29), mais on peut aussi voir dans les versets 29 et 34a les vestiges d'un récit concernant l'ascension au ciel du Jésus gnostique dans son vêtement de lumière.

3° MOÏSE ET ELIE :

L'apparition de ces deux personnages est due à une interpolation dans les trois synoptiques; elle comprend, chez Marcion et Luc, les versets 30 à 33a. La fin du récit au sujet d'Élie qu'on trouve dans Marc (9/9-13) et Matthieu (17/9-13) n'existe pas dans le texte de Luc.

On observera que Luc, au verset 30, ne présente tout d'abord que deux hommes dont il reparlera au verset 32. L'explication de 30b-31 (" C'étaient Moïse et Elie... en gloire qui parlaient de son départ à Jérusalem ") est une glose secondaire; primitivement les deux personnages n'étaient pas nommés; il s'agissait de deux anges (Lue 24/4, 23); Act. 1/10); Marcion ignore le verset 31 relatif à Jérusalem; Marc et Matthieu ne le connaissent pas non plus.

La 2^e Epître de Pierre (1/17), qui fait allusion à cet épisode, ignore que Moïse et Elie s'y trouvent associés ... lorsque la Gloire pleine de majesté lui transmet une telle parole " Celui-ci est mon Fils bien-aimé... cette voix nous l'avons entendue, elle venait du ciel, nous étions avec lui sur la montagne sainte ".

Si, primitivement, l'Evangile ne parlait pas de Moïse et d'Elie, l'épisode a peut-être cependant une origine marcionite tardive; il rappelle que le Christ spirituel a donné congé à Moïse et à Elie qui n'ont rien eu à répliquer; il enseigne que c'est Jésus qu'il faut écouter, non les prophètes juifs. Et Pierre est montré encore en proie à son aveuglement judaïque quand il propose étourdi de " dresser une tente " (= un autel) aussi bien à Moïse et Elie qu'à Jésus (Lue 9/33); la voix du ciel répond à cette proposition absurde en présentant Jésus comme son Fils chéri, en indiquant que c'est le Christ seul qu'il faut écouter, et en faisant disparaître purement et simplement les prophètes juifs.

Ces observations nous fournissent l'occasion de rappeler que, dans l'Evangile de Luc, les mentions d'Elie apparaissent dans des passages interpolés ou ajoutés, notamment en 1/17; 4/25, 26; 9/8, 19, 30, 33. De même Moïse est inséré en Luc 5/14; 16/29-31 et 24/27 alors qu'il est absent des versets parallèles de Marc et Matthieu, enfin en 20/37 où le texte marcionite ne le comporte pas.

L'épisode est suivi en Marc 9/1-9 et Matthieu 17/1-9 d'un commentaire ignoré de Luc et de Marcion et selon lequel Jean-Baptiste s'identifie à Elie.

LE BOURG INHOSPITALIER (Luc 9/52-56)

On a l'impression que le passage qui part du verset 52 (" il envoya devant sa face des messagers ") est le début d'une enclave qui se termine en 10/1 sur la même expression (" il les envoya devant sa face dans toutes les villes "). Cette impression est renforcée du fait que les versets 52-56, 61-62 sont inconnus des deux autres synoptiques lesquels, en outre, n'emploient pas la formule " devant sa face ".

Cet idiotisme est juif et dénonce le correcteur judéo-chrétien. On retrouve " la face " au verset 51 de Luc (verset absent du texte marcionite) ainsi qu'au verset 53. Or, chez les Hébreux, la " face du Seigneur " n'a jamais désigné quelqu'un d'autre que Dieu; elle est synonyme de sa présence; voir " la face de Dieu sur terre ", c'est être l'objet d'une faveur surnaturelle. Le Jésus de ces passages est donc, pour le correcteur judéo-chrétien, l'être divin descendu sur terre avec une apparence d'homme, non un homme véritable. Il y est appelé " Seigneur " et l'on sait (51) que le temps de son ascension approche et qu'il se prépare, selon Luc, à aller à Jérusalem; ne faut-il pas comprendre qu'il s'agit de la Jérusalem céleste?

Dans Marcion - et dans certains manuscrits de Luc - l'expression "Comme fit Elie " est une addition reconnue par la critique catholique.

L'Evangile contient les versets 52-62 de Luc mais son texte en diffère quelque peu. Il ne mentionne pas les "messagers ", il écrit " ils " :

- il ne dit pas que ceux-ci étaient chargés de préparer logement ou nourriture (probablement parce que son Christ spirituel n'en avait pas besoin),

- il ne sait pas que Jésus semble aller à Jérusalem. Par contre, il fait allusion au prophète Eue (54) et au Fils de l'Homme (56), personnages dont Luc ne parle pas ici et qui ont été visiblement ajoutés au texte marcionite.

Tout le passage 52-56 est une insertion dans l'Evangile. Marcion n'aurait pas lancé de critique contre les seuls Samaritains dont il loue ailleurs (10/33) la bonté; il n'aurait pas demandé à son dieu bon de faire descendre le feu du ciel pour faire souffrir et consumer des hommes et - précisément - Jésus réprimande Jacques et Jean d'avoir eu une telle pensée.

EXIGENCES DE LA VOCATION (Luc 9/57-62)

Trois hommes veulent suivre Jésus; le récit est symbolique ainsi que nous l'apprend Irénée (apud Epiphane, Haer. 31, 25). Le premier genre d'homme est matériel selon la réponse " Le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête "; le second (passé au troisième rang dans notre texte) est psychique selon la réponse " Personne regardant en arrière n'est apte au Royaume de Dieu ". Le troisième (second dans notre passage) est spirituel selon la parole " Laisse les morts... et toi, pars annoncer le Royaume de Dieu ".

Clément d'Alexandrie nous apprend (Strom. 3/4/25) que c'est à Philippe que Jésus avait dit " Laisse les morts... suis-moi". Il s'agirait des trois degrés d'une initiation chrétienne. Mais le récit évangélique lui-même ressemble à un commentaire de

sentences séparées prêtées à Jésus. Matthieu (8/19-22) ne connaît que deux sentences et il place l'épisode lors de la traversée du pays des Gadarènes tandis que Luc le met en relation avec le départ final pour la Gaulée et la mission des 70. Quant à Marc il ne reproduit pas cet épisode.

Ce passage 57-62 fait partie de l'interpolation qui va de 9/52 à 10/1, la reprise du texte ayant lieu sur les mots " il envoya devant lui " des messagers ou disciples.

SOIXANTE-DIX NOUVEAUX APOTRES (Luc 10/1-20)

Cette mission des 70 (ou des 72 selon certains manuscrits) est inconnue des autres évangiles et du reste du Nouveau Testament; elle n'est pas d'ordre matériel comme en 9/52, mais spirituelle. On remarquera qu'en 9/1-2, Jésus n'avait convoqué que les " Douze " pour les envoyer proclamer le Royaume de Dieu, et guérir; en 9/52, ce sont des messagers qu'il envoie devant lui pour préparer logis et nourriture; en 10/1, il envoie devant lui 70 disciples pour lui servir de précurseurs spirituels.

L'inventeur de ces 70 avait peut-être dans l'esprit le souvenir des 70 membres de la famille de Jacob qui vinrent en Egypte (Gen. 46/27; Exode 1/5) ou des 70 anciens d'Israël qui se prosternent devant Dieu (Exode 24/1.9), mais le chiffre 7 indique la mission chez les païens. En remplaçant 70 par 72, le correcteur a voulu mettre l'accent sur le chiffre 12, symbole des tribus juives.

Ces 70 sont envoyés deux par deux (10/1) comme les apôtres de Marc (6/7) mais ils reviennent tous ensemble (10/17) vers Jésus, ce qui marque une inconséquence du rédacteur. Autre inadvertance ces messagers, chargés d'une importante mission, reviennent presque immédiatement sans qu'on apprenne les résultats de leur activité, et ils rejoignent Jésus à l'endroit même où ils l'avaient laissé au moment de leur départ.

Marcion ne connaissait pas en 9/52 l'envoi de ces messagers; il avait raison. Mais il n'y a peut-être ici aucune inadvertance ou ignorance. Un récit primitif concernant la mission chez les païens a pu être radicalement supprimé.

C'est le " Seigneur " qui désigne les envoyés; ce titre ne se rencontre pas dans Marc et Matthieu comme désignation de Jésus; par contre, on le trouve en Luc 7/13, 19; 10/1 ; 11/3-9; 12/42; 13/15; 17/5,6; 18/6; 19/8, dans les récits antérieurs à la résurrection. Marcion ne le possède qu'en 7/13, 10/1; 13/15. Les deux synoptiques remplacent le " Seigneur " par " Jésus ".

Marcion ignore les versets 2. 3. 6, 12-15, 17-20.

Matthieu les connaît mais dans un autre contexte et il ignore les versets 7, 8, 9, 11b, 17-20; sauf ces derniers versets, les omissions ou précisions de Marcion-Luc n'ont pas une signification importante.

Si l'expression " devant sa face " que l'on trouve en 9/52 et 10/1 marque le début et la fin d'une interpolation ainsi que nous l'avons suggéré, il n'y a plus de disciples mais de simples envoyés, et il n'est plus question de Jérusalem, ni de Jacques et Jean.

Une autre insertion probable dans Luc est constituée par les versets 12 à 15 que Marcion ne contient pas, son verset 16 étant la suite naturelle du verset 9, ce qui dénonce comme une adjonction dans Marcion les versets 9b à 11, ce passage commençant et finissant sur la même phrase " Le Royaume de Dieu est proche ". Le verset de Luc-Marcion 10/16 " qui me rejette, rejette aussi Celui qui m'a envoyé " concerne le Christ céleste envoyé sur terre par Dieu; il est incompatible avec les récits de sa naissance et de son baptême terrestres.

Il nous faut maintenant examiner le passage 17-18 de Luc qui ne se retrouve pas dans l'Évangélie.

Dans Luc, les disciples se réjouissent de dominer les démons au nom de Jésus; c'était plus qu'ils n'espéraient car ils n'avaient été chargés (en 10/9) que de guérir les malades et d'annoncer le Royaume de Dieu. L'exorcisme des démons n'avait été confié qu'aux Douze (9/11) mais le correcteur a pensé que ce n'était pas suffisant. Les 70 ont l'air d'apprécier beaucoup plus ce don d'exorcisme que leur succès dans la proclamation du Royaume.

Or, les exorcismes avaient lieu au nom d'un dieu, non d'un homme vivant; c'est donc au dieu Jésus que parlent les disciples et il leur répond " Ne vous réjouissez pas tant de soumettre les esprits, l'essentiel est d'avoir votre nom inscrit dans les cieux ". En Marc 16/15.18, c'est le Jésus ressuscité, donc l'être céleste, qui donne à onze apôtres le pouvoir de chasser les démons et de guérir. Une autre allusion aux exorcismes était donnée par Luc (9/49-50); elle est également inconnue de Marcion. Et Tertullien (C.M. 4/24) admet qu'il est absurde de supposer que le Christ de Marcion pouvait donner le pouvoir de marcher sur les scorpions et les serpents.

ACTION DE GRACE DE JESUS (Luc 10/21-22)

Deux versets n'ayant pas la même origine ont été réunis. Le premier est une action de grâce, le second un commentaire. En 21, c'est le Père qui révèle; en 22, c'est le Fils. Marc ignore ces versets que Matthieu reproduit.

La comparaison des mots entre Marcion et Luc fait ressortir une opposition remarquable des conceptions de l'un et de l'autre.

Le premier s'adresse au Seigneur du Ciel, le second au Seigneur du Ciel et de la terre, c'est-à-dire au Créateur et non plus au dieu bon. Tertullien (C.M., 4/25) lisait simplement " Seigneur du Ciel "; de même Clément d'Alexandrie (Exhort., 1/10; Pedagog., 1.5.20 et 9; Strom., 1.28.178). La priorité du texte de Marcion sur celui de Luc est certaine.

Le Jésus marcionite ne tressaille pas de joie sous l'action de l'Esprit saint car il est Esprit lui-même; il n'a pas de corps; nulle part ailleurs dans le Nouveau Testament une telle exultation n'est exprimée sauf dans le récit concernant la nativité de Jean-Baptiste (Luc 1/44), récit que ne connaissait pas Marcion.

L'intérêt particulier du correcteur pour l'Esprit saint se manifeste non seulement dans les deux premiers chapitres de Luc mais encore dans le reste de l'Evangile où il l'ajoute plusieurs fois aux autres synoptiques 4/1, 14, 18 ; 10/21 ; 11/13.

Le verset 22 qui sert de commentaire est tiré de la théologie de Jean; le comparer à Jean 3/35, 6/46, 8/19, 10/15,30, 14/9, 16/15, 17/6,10.

Les versets 21 et 22 de Luc et 11/25-27 de Matthieu dérivent d'une source commune.

L'Esprit mentionné ici est différent de celui qui, en 4/1, a déjà conduit Jésus au désert et que Marcion ignore. L'Esprit saint a été compris, en effet, de plusieurs manières et - en particulier et selon Origène (Sur Jean, il 12, et Sur Jérémie, Hom., 15/4) - l'Evangile des Hébreux faisait dire au Sauveur "Ma mère, l'Esprit saint, me prit par les cheveux et me transporta sur le mont Thabor ", ce qui nous rapproche des versets de Luc 4/5-15.

LA LOI MOSAIQUE EST BONNE (Luc 10/25-28)

Telle n'était pas l'opinion de saint Paul et de Marcion. Si l'épisode est d'origine marcionite, il devait se lire autrement. Sans doute n'était-il pas question de la Loi; certains indices (notamment le récit de 18/18-19) nous permettent d'approcher du texte primitif.

Ce n'était pas un légiste, ou un pharisien ou un scribe qui interrogeait Jésus; c'était " un homme " ou " un notable ", et il lui disait " Bon maître, que dois-je faire pour mériter la vie éternelle ? " Jésus lui répondait : "Pourquoi m'appelles-tu bon? Nul n'est bon que le Dieu seul " et il ne renvoyait pas son interlocuteur à la lecture de la Bible - ainsi que l'indique au verset 26 Luc (ou Marcion corrigé), fait qui est ignoré de Matthieu - il répondait " Tu aimeras le Seigneur ton Dieu... tu aimeras ton prochain..." Peut-être, comme dans l'Evangile de Thomas (25) : " Aime ton frère comme ton âme; veille sur lui comme sur la prune de ton oeil ". Le dieu bon énonçait sa loi d'amour. Plus tard, le texte aura été amendé de manière à le faire dépendre du dieu créateur des Juifs et de la Loi juive.

Sur ce passage, Origène déclarait (Macarios Chrysocéphale) : " Ces choses-là sont dites contre les disciples de Valentin, de Basilide et de Marcion car ils ont, eux aussi, ces textes dans leur évangile ". On pouvait le deviner.

EXPULSION DES DEMONS PAR BEELZEBOUL (Luc 11/14-22)

Toute cette péripécie est composite. Les versets 17 et 18 sont hors du sujet. Marc, Matthieu et Marcion ne connaissent pas le verset 16. Marc ignore les versets 18b à 20, et 22. La réponse de Jésus aux versets 19-20 contient une interpolation avec reprise sur l'expression : " j'expulse les démons ". Le Christ reconnaît qu'il se sert de Beelzéboul pour expulser les démons des Juifs.

Or, qui est ce Beelzéboul? Il faut sans doute voir en lui le Cosmocrator (ou Prince de ce Monde) de certains gnostiques, le chef du chaos; il est confondu avec Iahvé Sabaoth dans les papyri magiques. La Pistis Sophia le mentionne. Selon Hippolyte, Valentin enseignait que Beelzéboul était " la force de la substance matérielle et des démons " et qu'il était aidé par Sophia.

On pourrait donc penser que le Jésus gnostique, descendu du ciel à Capharnaüm, c'est-à-dire (comme l'a précisé Héracléon) dans les bas-fonds du Cosmos (soit la matière ou le chaos), commence par chasser les démons du demiurge juif qui s'y sont installés. Il charge de cette expulsion leur propre chef Beelzéboul.

LES VRAIS PARENTS DE JESUS (Luc 11/27.28)

L'exclamation " Heureux le ventre qui t'a porté " exprime la croyance que Jésus est un homme né comme les autres mais le Seigneur céleste répond que cette question est à écarter et qu'il vaut mieux écouter la parole de Dieu.

Cette exclamation n'est pas marcionite, elle est absente de Marc 3/34 et de Matthieu 12/49. Luc même l'ignore dans un passage parallèle à cet épisode en 8/19-21. La pensée que devait exprimer l'Evangéliste se retrouve plutôt en Luc 23/29 : " Heureuses les stériles, les ventres qui n'ont pas enfanté, les seins qui n'ont pas nourri ". Ce verset a été supprimé chez Marcion mais on le retrouve dans l'Evangile de Thomas 79. Cette péripécie confirme celle de Luc 8/19-21 (voir supra).

MALEDICTIONS (Luc 11/37-52)

Pas une ligne de ce récit ne se trouve en Marc. Quant à Matthieu il le donne dans un autre contexte; Marcion ne l'a

probablement pas connu; c'est un judéo-chrétien qui a écrit cette anecdote.

Luc a rédigé les versets d'introduction 37/38 que l'Évangéliste ne reproduit pas, 40-41, 45.46a et 53-54 inconnus de Matthieu et de Marcion, et 49-51 qui sont absents de l'Évangéliste. Au verset 49, Luc ne dit pas que les prophètes seront crucifiés et, selon lui, ce n'est pas Jésus qui parle mais la Sagesse.

L'insertion de ces malédictions dans l'Évangéliste est plus que probable; elles ne peuvent provenir d'un disciple du dieu bon. Au verset 40, " celui qui fit l'intérieur et l'extérieur " est le dieu créateur repoussé par Marcion. Au verset 49 de Luc, ignoré de Marcion, la Sagesse de Dieu est remplacée en Matthieu 23/24 par Jésus, et les prophètes ou apôtres sont changés en sages et en scribes; il est cependant insisté en 49-50 sur les prophètes. Au verset 52, les légistes de Luc laissent inemployée la clé de la gnose (verset figurant dans l'Évangéliste); Matthieu, qui écarte la gnose, ne connaît que des scribes et Pharisiens hypocrites qui ferment à clé le Royaume des cieux comme s'ils en avaient le pouvoir. Luc avait déjà parlé de la Gnose en 1/77. Ce passage (37-54) fut donc composé par des gnostiques judéo-chrétiens ou par des juifs convertis tardivement au marcionisme mais il n'est certainement pas marcionite d'origine.

L'INTENDANT VIGILANT (Luc 12/41-48)

Le verset 41 de Marcion-Luc ressemble à une addition destinée à faire intervenir Pierre; celui-ci ne figure pas en Marc 13/37. Toute cette histoire vient sans doute de l'un des disciples de Marcion qui polémique contre les Douze; il a pensé que les versets précédents pouvaient s'appliquer aux apôtres.

" Est-ce pour nous que tu dis cela? " demande Pierre au Christ et - pour suggérer à celui-ci une réponse satisfaisante - il ajoute " ou pour tout le monde ? ". Or, le Seigneur répond à Pierre " Qui est donc l'intendant fidèle que le Maître a établi (ou établira) sur ses compagnons ? " ce qui peut s'entendre " A qui d'autre qu'à toi, qui te prétends le chef des autres pourrais-je répondre ? " Et Jésus ne blâme-t-il pas indirectement Pierre quand il exprime une mise en garde envers tout intendant qui, ne voyant pas revenir son Maître, en profiterait pour battre les autres serviteurs de Dieu et pour s'enivrer? " Celui-là sera excommunié et placé avec les infidèles (46) ". Jésus paraît s'adresser à une secte mal dirigée mais la scène a forcément lieu longtemps après sa mort; c'est encore le Christ céleste qui intervient pour remettre Pierre sur le droit chemin.

D'autre part, la question de Pierre était inutile puisque Marc rapportait (13/37) : " Ce que je dis à vous, je le dis à tous; veillez! " Le texte de Marc est antérieur à Luc 41-47 et il n'a heureusement pas été harmonisé. Si, par contre, l'Évangéliste le contient c'est peut-être parce qu'il émane d'un marcionisme tardif.

ROYAUME DE DIEU ET GRAIN DE SENEVE (Luc 13/18-20)

La parabole du grain de sénevé, primitive dans Marcion, devait revêtir une autre forme; les synoptiques la lui ont empruntée en la transposant du plan spirituel sur le plan matériel. Selon Hippolyte, les Naassènes commentaient ainsi cette parabole : L'Esprit est là où se trouvent le Père et le Fils; il est le Verbe de Dieu, scellé, caché au fond de la demeure où est enfoncée la racine de tout ce qui existe... (expression déjà attribuée à Simon le Magicien)..., ce point qui n'est rien deviendra par lui-même une grandeur inconcevable; ce point, ce grain de sénevé, est le royaume des cieux; il n'est connu que des Spirituels. (Elenhos V, 9.)

Ce passage qui se trouve dans les synoptiques en trois endroits différents est emprunté par eux; l'insertion dans Luc est évidente grâce à la répétition des mêmes mots en 18-19 et en 20.

La parabole sur le levain ne se retrouve pas dans Marc; si elle est marcionite, elle est tardive. La pensée qu'un peu de levain fait lever la pâte, c'est-à-dire que l'on peut modifier le judaïsme, appartient peut-être à des disciples de Marcion mais ce dernier ne l'a probablement pas eue. Il était plus exigeant; on ne pouvait accéder au Royaume du Dieu Bon qu'en renonçant à la Loi, non en la modifiant par ci par là.

N'INVITEZ QUE LES PAUVRES (Luc 14/12.24)

Passage de tendance marcionite qui n'a pas de parallèle en Marc ou Matthieu. " A la résurrection " signifie " lors de ta résurrection ", c'est-à-dire " quand ton âme, se séparant de ton corps, ira au ciel du dieu bon ". Mais Luc a modifié l'expression primitive; il écrit " lors de la résurrection des justes ", ce qui veut dire autre chose : le jugement dernier.

Les " riches " ont été invités mais ils ont décliné l'invitation en raison de leurs préoccupations matérielles. Marc ne contient aucune allusion à ce passage. Matthieu pense que ce dîner représente "les noces du fils du roi des cieux ", ce que confirme l'Évangile de Thomas (64) " Les acheteurs et les marchands n'entreront pas dans les lieux de mon père "..

Le banquet dont il est question est tout spirituel; il doit symboliser le festin céleste auquel sont conviées les âmes; matériellement, il correspond sans doute au " repas du Seigneur " qui assure le salut et dont les éléments sont le pain et l'eau.

RENONCIATION TOTALE (Luc 14/26-33)

En lisant 26, 27, 33, on s'aperçoit une fois de plus que l'idée première du récit a été incomprise ou travestie. Marcion ne pouvait pas conseiller, même symboliquement, de haïr père, mère, femme, enfants pour suivre le Christ. Marc ignore cet enseignement tandis que Matthieu (10/37) le présente sous forme modérée : " Qui aime père ou mère plus que moi, n'est pas digne de moi ". Il s'agit d'une renonciation au monde telle que la pratiquent de nos jours certains ordres religieux; cette renonciation est gnostique. On lit dans la Pistis Sofia ces paroles de Jésus " ... Vous qui avez abandonné père et mère à cause de mon nom, je vous donnerai tous les mystères et toutes les connaissances...

LA BREBIS PERDUE (Luc 15/4-10)

Observons tout d'abord que la partie relative à la drachme perdue (v.8-9) est une interpolation dans Luc lui-même; les deux sutures ont été effectuées sur la même phrase en 7 et en 10 : " Il y aura plus de joie en Dieu pour un seul pécheur qui se repent" mais le correcteur de Luc a remplacé Dieu par le ciel (7) et ses anges (10) car il avait en vue le dieu créateur, non le dieu bon.

Les versets 1, 2, 3 de Luc (qui manquent dans Marcion) suggèrent - Si on les rapproche du verset 7 - que la réception des pécheurs repentants avait lieu au ciel, et que la scène a été matérialisée et transférée sur terre; jamais les Pharisiens et les scribes n'ont été à même de s'entretenir avec le Christ céleste.

Le récit sur la drachme perdue manifeste, lui aussi, une préoccupation toute matérielle, très éloignée de la mentalité religieuse de Marcion; s'il n'était pas secondaire, on s'étonnerait qu'il n'ait pas pu trouver place dans l'Evangile de Matthieu ou dans celui de Marc.

L'opinion de Tertullien (C. M., 4/7) sur ce passage est curieuse; il écrit : " Marcion rayait de l'Evangile " Je n'ai été envoyé qu'à la brebis perdue de la Maison d'Israël " et aussi " Il ne convient pas de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens " de manière que le Christ ne puisse apparaître comme un Israélite ". Il est certain que le thème de la brebis perdue se retrouve dans l'Ancien Testament (voir notamment Ez. 34/16).

Ainsi, au temps de Tertullien, les manuscrits de Luc ne comportaient pas ces deux passages; or, le texte reconstitué de l'Evangile d'après Tertullien (C. M., 4/32) contient le récit de la brebis perdue, par contre, la phrase concernant le pain des enfants n'a jamais appartenu à Luc, elle est dans Mat. 15/26 et Marc 7/27. Observons également que la brebis perdue a été ajoutée à Luc-Marcion car on ne la trouve pas dans le texte de Marc; elle vient de Matthieu où elle n'est peut-être même pas primitive.

Tertullien s'est mis en contradiction avec lui-même et n'a pas disposé d'un bon manuscrit de Luc. Ajoutons enfin que les versets 21 à 32 de ce chapitre 15 de Luc (le fils prodigue) sont absents de l'Evangile.

FIDELITE A L'ARGENT (Luc 16/1-9)

Cette histoire, contraire au mépris professé par l'école marcionite à l'égard de l'argent, ne se retrouve ni dans Marc, ni dans Matthieu; elle constitue une insertion dans Marcion où elle compte neuf versets au lieu de trois dans Luc.

Le texte en a été assez malmené : on ne comprend pas pourquoi le maître qui se méfie de son intendant malhonnête félicite celui-ci qui le ruine (8), comment on peut conseiller aux hommes de se faire des amis avec l'argent des autres, c'est-à-dire en étant malhonnête (9), ceci tout en les prévenant que celui qui aura géré des biens mal acquis ne sera pas qualifié pour disposer des biens suprêmes (11).

L'Evangile ne contenait pas le verset 8 où Luc oppose les " enfants de lumière" aux enfants de ce monde (qui prennent femme ou mari, 20/34), idée qui est cependant marcionite.

L'EVANGILE DURERA TOUJOURS (Luc 16/1&17)

Nous avons ici un bel exemple de la désinvolture avec laquelle les scribes judéo-chrétiens manipulèrent le texte marcionite. Tout d'abord, le verset 16 annonce que Jean-Baptiste a marqué la fin du règne de la Loi et des Prophètes, et que c'est ensuite seulement que le Royaume de Dieu a été annoncé; certains gens ont même voulu se l'approprier par la violence (parallèle en Matthieu 11/13-12).

Or, Marcion ne connaissait pas Jean; ce passage lui est donc postérieur. Quoi qu'il en soit, le rédacteur écrivait au verset suivant : " Le ciel et la terre passeront mais mes paroles ne passeront pas ", prédiction que répétait Marc (13/31), Matthieu (24/35) et même Luc en 21/33.

Mais un correcteur judéo-chrétien veillait et il remplaça le verset 17 de Luc et le verset 5/18 de Matthieu par une affirmation contraire, et incompatible avec le verset 16 : " il est plus facile que le ciel et la terre passent qu'un seul trait de la Loi ne tombe ". Ainsi, l'Ecriture de Dieu, celle qui devait durer, ce n'était plus l'Evangile du Christ, c'était la Loi juive.

LE RICHE ET LAZARE (Luc 16/19-31)

A n'en pas douter, cet épisode ne vient pas de Marcion, et Luc est le seul évangéliste à rapporter ce célèbre récit.

Les personnages et les notions mis en évidence sont essentiellement juifs : Abraham, Lazare, Moïse et les Prophètes, le Schéol, l'abîme infranchissable, la résurrection des morts. L'auteur de ce conte édifiant et vengeur n'a pas hésité à insérer sa prose révélatrice dans un évangile où elle n'était vraiment pas à sa place; certains critiques ont observé que la langue de ce passage n'était pas celle de Luc.

En 22, il n'est point parlé de l'enterrement du pauvre mais de son transport par les anges du Royaume céleste près d'Abraham qui siège au banquet des élus. Par contre, le riche est enseveli parce qu'il est destiné au séjour des morts qui se trouve sous terre (Schéol ou Géhenne).

En 23, le rédacteur croit que de l'Hadès (il emploie ce mot grec), on aperçoit le lieu où reposent Abraham, Isaac et Jacob, lieu qu'il ne faut pas confondre avec le Royaume des cieux. Notons que l'homme riche n'a commis aucun crime si ce n'est d'être riche. Ce sentiment de haine contre les riches provient sans doute de certaines sectes judéo-chrétiennes. Au verset 24, on notera que ce n'est pas l'eau vive du IV^e Evangile qui est demandée mais une eau proche de l'endroit où se trouve Abraham. Les réponses de celui-ci (25, 26, 29, 31) sont celles d'un juge qui reste inflexible devant le pécheur repentant.

La théologie de ce récit diffère de l'ancienne théologie des Hébreux qui, tout en attribuant aux morts une survie dans le Schéol, ne prévoyait ni récompense, ni châtement. Toutefois, on doit souligner qu'Abraham se trouve au séjour des morts et non dans le Royaume céleste; l'homme riche aussi puisqu'il lui parle.

On s'étonne que le verset 16/29 de Marcion - qui nomme Moïse et les Prophètes - soit muet sur Abraham alors que, dans le même verset de Luc, c'est Abraham qui répond à la place de Jésus. Au verset 30, là où le riche (selon Marcion) dit : " Père ", Luc corrige en " Père Abraham ". Le nom de ce patriarche est une addition dans Luc. De même, le verset 31 avec son "Moïse" n'est certainement pas marcionite. Et le verset 27 " Je te prie donc, Père, d'envoyer Lazare dans la maison de mon père" reste incompréhensible.

Selon Harnack, tout ce passage a été littéralement extrait d'un ouvrage antimarcionite le Dialogue d'Adamantios.

VOICI LE ROYAUME DE DIEU (Luc 17/20-37)

Nul parallèle en Marc et Matthieu. Les versets 21b-22 constituent une interpolation avec reprise sur les mots " Le voici, le voilà " (23). La phrase " Le Royaume de Dieu est au-dedans de (ou parmi) vous " (21) ainsi que l'allusion au Fils de l'Homme (22) ne sont pas primitives. Il y a d'ailleurs contradiction. Si la venue du Royaume n'est pas observable, on ne saurait dire que ce Royaume est proche, ni qu'il est en nous ou parmi nous, ni qu'il faut y courir ou même (23) ne pas y aller.

Le jour du Fils de l'Homme est interpolé; le verset 23 se rattache à 21a. La recommandation " n'y allez pas " concerne le Royaume-espace non un jour-durée. Le Fils de l'Homme a été substitué au Christ; comparer à Marc 8/31, 13/21 et à Matthieu 16/21, 24/23.

Dans son premier état, le texte ne devait pas parler du Royaume ou du Fils de l'Homme. " Le voici, le voilà" concernait le Christ; on engageait les Chrétiens à se méfier des " faux Christs qui feraient des signes et des prodiges pour égayer les élus " (Me 13/21-23, Mt 24/23-25), recommandation qui pouvait viser le faux christ juif Jésus qui ne cessait de faire des miracles.

Le verset 25 de Luc est considéré comme une interpolation par Loisy; il ressemble fort, en effet, à une glose explicative, et nettement tendancieuse, tombée de la même plume que celle qui a inséré le verset 9/22.

Le récit chez Luc est composé au moins de deux tronçons 20-25 et 26-37 qui n'ont rien de commun et qui sont d'inspiration biblique; on les retrouve en diverses parties de Marc et surtout de Matthieu (24).

D'autre part, il y a contradiction entre les jours de Noé et les jours de Lot : le Fils de l'Homme ne peut à la fois déclencher le déluge et une pluie de feu et de soufre; il y a contradiction parce que - encore une fois - il y a eu interpolation. La reprise s'aperçoit aux versets 27 et 28 avec le redoublement des mots " on mangeait, on buvait ".

GUERISON D'UN AVEUGLE (Luc 18/35.43)

On peut douter que ce miracle, plus symbolique que réel, ait eu lieu à Jéricho; il se serait produit, - d'après Luc et Marc, en arrivant à Jéricho, - d'après Matthieu, en quittant la ville.

Selon 9/52, Jésus paraît faire route à travers la Samarie mais, en 18/35 et 19/1, il passe par Jéricho, ce qui est incompatible avec un itinéraire direct par la Samarie.

Une addition dans Marc 10/46 donne même le nom du mendiant aveugle; il ne manque plus que la date pour nous faire croire à l'historicité de l'épisode. Quant à Matthieu (20/30), il n'hésite pas à doubler la mise; un seul aveugle ne suffit pas à son souci d'édification, ce sont deux aveugles qui recouvrent la vue.

En Luc et Marc, Jésus se précise en " Jésus le Nazaréen" (ou Nazarénien); il devient Fils de David dans tous nos textes mais on peut tenir pour assuré que Marcion n'aurait pas été d'accord avec ce personnage qui est un intrus dans son Evangelion.

Selon Luc 18/38-39, Marc 10/47-48, et Matthieu 20/30-31, l'aveugle croit que Jésus est le Messie davidique; c'est la deuxième fois que ce titre " Fils de David " apparaît dans l'Evangelion (v. 6/3); il y sera inséré une troisième fois en 20/41. On ne trouve jamais cette expression dans le IV^e Evangile. Le récit marcionite n'a certainement jamais donné le Christ comme étant "Fils de David".

LE PUBLICAIN ZACCHEE (Luc 19/1-10)

Ce récit est ignoré de Marc et Matthieu. Le récit primitif a été tellement dénaturé par Luc qu'il en est devenu absurde alors que le texte de Marcion est logique et limpide.

L'Evangelion ne savait pas que Zacchée était petit et il ne contenait ni l'escalade du sycomore ni la mention d'Abraham. Il fut modifié; on lui ajouta un verset 10 pour faire une place au Fils de l'Homme et l'on amenuisa sa charité aussi bien que l'idéal du Christ. Alors qu'il devait sans doute, à titre exemplaire, donner tous ses biens (" vends tout ce que tu possèdes "), le correcteur lui en laissa la moitié.

Retenons-en que Zacchée est donné comme " étranger" et riche publicain, comme un pécheur que Jésus vint voir en déclarant que le salut est entré dans sa maison. Or Zacchée (selon Epiphane, Haer. 37/1) était le nom d'une secte gnostique. Le sycomore était un arbre sacré en Egypte; les âmes venaient se placer sur ses branches. Monter sur un sycomore signifiait que l'on se détachait de la terre et de la création.

LES BONS SERVITEURS (Luc 19/12-26)

Marc ne connaît pas ce récit; Matthieu le donne sous une forme quelconque peu différente. Marcion ignore les versets 14, 22, 23, 25, 27, 28-48.

" Celui qui est fidèle pour une petite chose est fidèle aussi pour une grande ", telle est l'idée du verset 17; elle n'est pas nécessairement exacte.

Luc parle de mines, Matthieu (25/14) de talents. Le récit est ambigu. Cette âpreté du maître qui veut faire fructifier son argent est contraire au conseil de pauvreté ou d'abandon des biens matériels prêchés par le Christ de Marcion; ce n'est certainement pas le dieu bon qui a inspiré ce passage ni - non plus - le verset 27 de Luc où Jésus veut faire égorger en sa présence ses ennemis, verset qui n'est pas dans Marcion et n'a aucune relation avec l'histoire des mines. On voit ici à l'oeuvre un correcteur fanatique et violent.

Dans sa conception primitive, le récit devait se rapprocher de celui qu'on lit en Luc 16/1-10 mais un correcteur résolu a voulu identifier le maître des serviteurs à un prétendant royal décidé à conquérir un trône terrestre par la force. En conséquence, il a surchargé le premier récit du verset 14 " Ses concitoyens le haïssaient ", - ajouté au verset 15 la précision " ayant reçu la royauté ", - affirmé au verset 27 qu'il voulait égorger les " ennemis qui ne voulaient pas l'avoir pour roi ", rappelé en 28 qu'il " marchait en tête d'un cortège messianique en route pour Jérusalem ", enfin (en 45) qu'il entra dans le temple de cette ville où il provoqua des troubles graves. On comprend alors pourquoi il pleura sur le sort réservé à la ville à la suite des incidents qu'il provoquait, on comprend les prêtres lui demandant de quel droit il agissait ainsi et leur désir de se débarrasser de lui.

L'Evangelion ne contient pas ce passage qui va, en Luc, de 19/27 à 19/48 (cortège messianique et " purification" du temple). On observera que le verset de Luc 19/47b (" les grands prêtres et les scribes cherchaient à le faire périr ") est reproduit textuellement en 22/2; ne serait-ce pas la marque de l'interpolation? En tout cas le passage de Luc paraît refléter un épisode historique rappelant la révolte de Bar-Kocheba en 132. Un scribe zélote a glissé son prétendant messianique dans un récit de Luc.

L'ENSEIGNEMENT DE JESUS (Luc 20/1-19)

Le récit marcionite ne contient pas les versets 9 à 18, c'est-à-dire la parabole des vigneron; le récit est désordonné. On demande à Jésus de quel droit il "enseigne" dans le temple et il répond par une question.

Le verset 28 est le seul de tout l'Evangelion à faire allusion à Jérusalem et Marcion ne l'a sans doute jamais connu; il est également ignoré de Marc et Matthieu mais son importance devait être grande pour certains, surtout pour le correcteur du Luc primitif. Ce correcteur désirait judaïser l'Evangelion et tout ramener à Jérusalem; heureusement il travaillait sans doute sur un manuscrit déjà partiellement harmonisé mais son travail ne fut pas parfait.

Car le texte de Marcion ne connaît pas les versets 5/17; 6/17; 9/31, 51, 53; 10/30 ; 13/4, 22, 33 ; 17/11 ; 19/11, 28; 21/20, 24; 23/7, 28; 24/13, 18, 33, 47, 52 de Luc, versets qui mentionnent Jérusalem. Marcion se trouve ainsi d'accord avec les autres synoptiques, lesquels ignorent tous ces versets de Luc, sauf un seul (6/17) qui ressemble à une transition sans aucun rapport

avec ce qui précède " Le baptême de Jean était-il du ciel ou des hommes ? "

Il semblerait que, primitivement, le Christ (et non l'homme Jésus) devait dire pourquoi il enseignait et sur quel sujet portait sa prédication. D'autre part, Marcion ne s'intéressait pas à Jean-Baptiste et il ignore le verset 6 qui fait de Jean un prophète.

LE FILS DE DAVID (Luc 20/41-44)

Notre texte marcionite fait répudier par Jésus lui-même le Fils de David; le Christ de Marcion était en effet une émanation divine apparue sur terre. Il n'était pas né d'une femme et n'appartenait à aucune lignée humaine.

En outre, ce passage devait comporter également la phrase suivante (Marc 12/37) " et tout le peuple l'écoutait avec plaisir ", absente aujourd'hui du texte.

Ni Marcion ni Luc ne mentionnent (comme Mt 22/46) que personne ne peut répondre à l'objection de Jésus concernant le Fils de David et que nul n'osa plus l'interroger à ce sujet; furent-ils censurés?

Dans le reste de l'Evangile de Luc les allusions à David ne se trouvent que dans les passages additionnels, notamment en 1/27, 32, 69 et 3/31.

LE TITRE DE MAITRE (Matthieu 23/8-10)

Ces versets sont attribués à l'Evangéliste par Ephrem le Syrien; ils ne figurent ni dans Luc, ni dans Marc; seul, Matthieu les connaît.

Toutefois, Matthieu a substitué au premier " maître " du verset 8 le mot " rabbin ". On lit que les Chrétiens ne doivent donner sur terre le titre de Maître ou de Père à aucun homme. Si donc ils appellent le Christ " maître " ne serait-ce point parce qu'il n'est pas un homme, mais une émanation divine?

Ce que rapporte Matthieu est tout à fait conforme à ce qu'écrivait Fl. Josèphe dans son Histoire des Juifs (Liv. 18, ch. 2) au sujet de la secte de Judas de Gamala qui se refuse à donner à un homme le nom de Seigneur et de Maître.

LA VENUE DU FILS DE L'HOMME (Luc 21/5-34)

Marcion n'a pas les versets 1, 2, 3, 4, 18, 21-24, 36 de Luc. Marc et Matthieu ne donnent pas les versets correspondants aux versets 11b, 12, 15, 18-20, 22, 24, 26, 28, 34-36 de Luc. Par contre, ils contiennent des versets qui ne sont pas dans Luc.

Dans le texte de Luc, le passage qui va de 12b à 17 apparaît comme une insertion avec reprise sur les mots " à cause de mon nom ". Ce récit de menaces et persécutions est en contradiction avec le verset 18 de Luc. Ce n'est pas Marcion - ni Marc, ni Matthieu, - qui a abrégé Luc, c'est Luc qui a été considérablement amplifié; Marc et Matthieu l'ont été également mais d'une autre manière; c'est ainsi qu'ils font discourir Jésus sur le Mont des Oliviers, précision ignorée de Luc et de Marcion.

En réalité, le texte primitif - si diversement corrigé - ne devait mentionner ni le Mont des Oliviers, ni Pierre, Jacques, Jean, André, ni le verset 10 emprunté à Isaïe 19/2, ni l'imposition des mains du verset 12, ni Jérusalem encerclée (20), ni les versets 22, 24, 25b, 26, ni le Fils de l'Homme (27) qui fait double emploi avec le Christ, ni le verset 28, ni la parabole de 29-30 qui interrompt le récit et trouve sa place ailleurs, ni le mot " amen " que contient le verset 32 de Marcion mais qu'aucun des synoptiques ne confirme, ni le verset 35. Le texte d'origine supposait en outre des faits que Luc n'a pas reproduits, notamment l'évangile prêché au préalable à toutes les nations (Marc 13/10), ce qui était gênant pour le réviseur judéo-chrétien car cela reportait Jésus après Paul, comme l'indiquent les écritures clémentines.

Tout ce passage est un conglomérat de prédictions et de recommandations diverses où Marcion lui-même ne pourrait reconnaître comme siennes que quelques lignes, peut-être les versets 8, 29-30, 33 soit quatre sur trente.

La longueur même du développement, sa mentalité juive, sa tendance à dater les événements aux environs d'une chute de Jérusalem, son esprit apocalyptique et nationaliste, tout cela plaide en faveur d'un remaniement juif et tardif, d'un récit dont presque rien ne donne à penser qu'il ait jamais intéressé les marcionites.

Notons cependant, au sujet du verset 21/29, que dans le système docète, Dieu est la semence du figuier qui contient d'immenses potentialités; la tige, les feuilles et les fruits sont le symbole des trois éons qui seront les principes du développement de l'univers (Hipp. Réf., VI. 9). Cette doctrine se retrouve dans les systèmes de Simon, des Naassènes, des Pérates, des Ophites, des Séthiens. Le correcteur de Marcion a ajouté au verset 29 " tous les arbres " pour dissimuler l'importance de ce figuier hérétique.

JESUS ENSEIGNE DANS LE TEMPLE (Luc 21/37-38)

Ce leit-motiv évangélique est donné ici dans un passage très court qui ressemble à une adjonction; pourquoi cette précision

supplémentaire? Si l'on compare nos textes, l'on voit que Marc (11/19) dit simplement que Jésus sortait de la ville quand le soir venait, et c'est plus loin - en 14/26 - qu'on apprend que Jésus se rend le soir au Jardin des Oliviers. Cette allusion est une insertion; comparer au passage parallèle de Luc 19/47-48 où le Mont des Oliviers n'est nullement mentionné. Mais ce mont est en rapport direct avec David et, si Jésus est Fils de David, il est naturel qu'il imite son ancêtre.

Luc est le seul à préciser ici que Jésus y passait ses nuits, peut-être parce que David en faisait autant (II Sam., 15/30-32) et accomplissait ainsi Zacharie (14/3-4). Ce passage n'est pas marcionite.

LA PASSION

Nous marquons ici une séparation entre ce qui précède et le récit de la Passion que nous allons examiner parce qu'une très grave question se pose à ce sujet. Ce récit n'est-il pas secondaire dans nos évangiles? N'est-il pas un complément ajouté postérieurement au texte primitif?

Quelques critiques l'ont pensé. Ainsi, Ch. Guignebert (Jésus, p. 503-4) écrivait " Si évidente est l'influence sur nos évangiles de quelques-unes des Ecritures (l'Ancien Testament), par exemple celle du Psaume 22, qu'on a pu se demander sérieusement si la tradition primitive... connaissait un récit de la Passion et de la Résurrection, si donc tout l'ensemble de ce récit, tel qu'il se trouve aujourd'hui dans nos synoptiques, n'était pas composé simplement au moyen de textes de l'Ancien Testament en dehors de toute réalité ".

Un autre critique, Etienne Trocmé, théologien protestant, observe (La formation de l'Evangile selon Marc) que, quand Jésus annonce sa mort, aucune allusion n'est faite à la crucifixion ou au procès devant Pilate; les chapitres 14 à 16 de Marc apparaissent comme une sorte d'appendice, comparable au chapitre 21 de Jean; ils déséquilibrent le plan de Marc. Et ce critique interroge " Un récit de la Passion était-il nécessaire à un auteur qui traitait de la Grande Nouvelle et de sa propagation et qui n'a en tout cas pas pressenti le besoin de raconter la Résurrection... Non, le récit de la Résurrection n'existe même pas en Marc et le récit de la Passion n'y représente qu'un appendice perturbateur... Les chapitres 14 à 16 de Marc véhiculent certaines idées théologiques et ecclésiologiques peu compatibles avec les sentiments propres à l'auteur de Marc 1 à 13 ".

Bien avant cette critique, un autre protestant, Maurice Goguel, avait écrit (Introduction au Nouveau Testament) au sujet de l'Evangile de Marc " Un groupe cohérent de récits est constitué par la narration de la Passion. Cette partie de l'Evangile s'ouvre par une péricope (le complot des Juifs contre Jésus, 14/1-2) qui ne se relie pas à ce qui précède immédiatement mais constitue un commencement absolu qui a parfaitement pu se suffire à lui-même ".

De toute évidence, la même question se pose pour les deux autres Evangiles synoptiques qui reproduisent en grande partie le texte de Marc.

On remarquera que les Actes des Apôtres, qui sont donnés comme la suite de l'Evangile de Luc, commencent par la phrase suivante : " J'ai raconté dans mon premier livre tout ce que Jésus a fait et enseigné jusqu'au jour où, ayant donné ses ordres aux apôtres, il fut enlevé au ciel ".

Ainsi, selon ce texte, il n'était question dans Luc ni de la Passion, ni de la mort, ni de la Résurrection de Jésus. Le Christ divin, une fois sa mission terrestre accomplie, remontait au ciel d'où il était descendu, ce qui est confirmé par l'Epître aux Ephésiens (4/8-10) " Celui-là qui est monté au plus haut des cieux est celui qui en était descendu ", ainsi que par l'Evangile de Jean (3/13) " Nul n'est monté au ciel que celui qui en était descendu ".

L'Evangile de Basilide ne contient pas la crucifixion de Jésus et le Pasteur d'Hermetas ne parlait ni de Crucifixion, ni de mort du Fils de l'Homme.

Il est bien certain qu'à l'origine l'Evangélion ne connaissait pas, ne pouvait pas connaître un Christ de chair et de sang, persécuté, jugé, immolé et ressuscité. Marcion, qui ne donnait pas un récit de la naissance de Jésus, n'avait pas à en fournir un sur sa mort. Le Christ qui retournait au ciel n'était pas et n'avait jamais été un homme; c'était un esprit qui avait pris forme humaine pour être vu et entendu, pour transmettre un message divin de salut à l'humanité. On crut plus tard que ce fantôme était celui d'un homme mort par crucifixion et l'on construisit sur cette hypothèse simpliste et populaire le roman de la Passion. (V. également Actes 1/21 où le mot " résurrection " peut signifier la remontée au ciel du "Seigneur").

C'est surtout Luc qui a été surchargé de ce petit roman. Il raconte la Passion en 180 versets alors que Matthieu n'en comprend que 160, Jean 136, Marc 133 et Marcion 88 qui, de toute évidence, ne peuvent venir de l'Evangélion primitif.

Quand on lit ce récit, on ne peut s'empêcher de constater qu'il est une combinaison artificielle de textes divers qui, parfois, n'ont rien de commun entre eux.

L'histoire de la trahison de Judas en fournit la preuve et l'exemple car elle est découpée en plusieurs tronçons éparpillés dans le texte.

TRAHISON DE JUDAS (Luc 22/1-6)

D'abord, elle n'est pas placée aux mêmes endroits dans les synoptiques ; dans Luc, elle suit l'institution de l'eucharistie; dans Marc et Matthieu elle la précède.

En Luc, le récit commence en 22/3-6; il se continue en 21-22 en sautant par-dessus quinze versets; il reprend et se termine en 47-48 après une interruption de vingt-six versets. Autrement dit, la succession des faits se présente ainsi trahison de Judas, préparation du repas pascal, institution de l'eucharistie, annonce de la trahison de Judas, annonce du reniement de Pierre, livraison de Jésus par Judas.

Au verset 22/3, c'est le Prince du mal qui se sert de Judas pour faire mourir Jésus - événement important ignoré de Marc et Matthieu - tandis que, selon I Corinthiens, 2/8, ce sont les esprits du mal qui provoquent la crucifixion.

Marcion, appuyé par Matthieu, ne fait pas allusion en 1 aux Azymes, contrairement à Marc et à Luc; il dit comme Luc que la fête est proche tandis que Marc la fixe dans " deux jours ".

Marcion ne donne pas le verset 2 (grands prêtres et scribes conspirant contre Jésus), incident que Matthieu est seul à localiser dans le Palais de Caïphe, ceci afin de rendre la scène plus réelle; nous avons déjà suggéré que ce verset 22/2 pourrait être la suite du verset 19/47.

Au verset 3, Marcion - confirmé par Marc et Matthieu - ne dit pas (malgré Luc) que Satan est entré en Judas; par contre, le copiste lui fait dire, comme Luc, que Judas était l'un des Douze. Le verset 3 est une addition dans le texte de Luc. De même le verset 6 est ignoré de l'Évangile. Luc ne dit pas comment Satan est entré en Judas mais le IV^e Évangile nous le révèle c'est grâce à la bouchée de pain donnée par Jésus à Judas.

En 22/3, Luc utilise la forme grecque du nom de Judas " Iscariote " alors qu'en 6/16 il emploie la forme sémitique " Iscariot ".

D'autre part, Matthieu (26/50) rapporte que Jésus aurait dit à Judas " Ami, fais ta besogne ". N'aurait-il pas gardé le souvenir d'un récit tout à fait différent de celui que nous lisons aujourd'hui? On trouve, en effet, dans nos évangiles et ailleurs, une toute autre conception - du rôle de Judas.

Selon Jean 6/70-71, Jésus avait choisi les Douze, y compris Judas, en sachant que celui-ci était un démon et qu'il serait " livré " par lui; Jésus savait d'avance quel rôle il confiait à Judas dans la perspective de sa propre mort, donc du salut des hommes, et - de son côté - Judas savait qu'il était l'instrument du dieu bon. Dans cette optique (qui était celle de la secte des Caïnites), Judas se trouvait chargé " d'accomplir le mystère de la livraison " (Irénee, Adv. Haer., J, 31); il livra le " bon Jésus à cause de la gnose céleste., et nous devons le louer., puisque par lui a été préparé le salut de la croix et la révélation des choses d'en-Haut qui s'en est suivie" (Epiph., Haer., 38).

Jésus ne lui avait-il pas recommandé, après lui avoir donné la bouchée de pain fatale " Ce que tu as à faire, fais-le vite"? (Jn, 13/27). Et quand Judas fut sorti, Jésus n'ajouta-t-il pas (31-32) " Maintenant le Fils de l'Homme a été glorifié et Dieu a été glorifié en lui., et il le glorifiera bientôt ". Cela montre l'exécution normale d'un plan préconçu par Dieu et accepté par Jésus.

La secte des Caïnites considérait Caïn, Esau, Korah et Judas comme des champions de la liberté spirituelle; elle lisait un Évangile de Judas. De son côté, Marcion proclamait que seuls ceux qui avaient été rejetés par le Créateur, notamment Caïn et les Sodomites, avaient été délivrés par le Christ tandis qu'Abel et Abraham n'étaient pas rachetés. Pour de nombreux chrétiens des origines, Judas fut le vrai gnostique qui détruisit l'oeuvre du Démiurge en participant à la mort du Christ en accord avec celui-ci. (Voir également Théodoret, Haer., Fab., I, 15, et Pseudo-Tert., Adv. omnes haer., II).

LA PAQUE (Luc 22/7-34)

Sur 28 versets de Luc, le texte marcionite n'en connaît que 9 et, cependant, l'essentiel est dit. Brièveté et simplicité sont du côté de Marcion. Marc ignore douze des versets de Luc, Matthieu onze.

Les versets manquants dans Marcion sont les suivants 7 :

mention du jour des Azymes où il faut immoler la Pâque. Le 14 de Nizan n'était pas, à proprement parler, l'un des "jours de pain sans levain". Matthieu cite la Pâque mais ne parle pas de l'immolation. Dans le récit des faits imaginés par les judéo-chrétiens, le prétendu dernier repas fut un repas pascal mais nous n'avons qu'à lire ce récit pour nous rendre compte de l'erreur commise par eux, volontairement ou non. L'agneau pascal devait être mangé tout entier pendant la nuit; on le servait avec des herbes amères et des pains azymes; chaque assistant buvait quatre coupes; or, aucun de ces traits ne se retrouve dans la Cène chrétienne.

Au temps de Jésus, le mot " Pâque" ne désignait pas une fête mais l'agneau pascal (I Cor., 5-7; Jn 18/28); c'est à une époque plus tardive que ce mot a désigné la fête des Azymes. Ces azymes ne figurent pas en Mat., 26/2.

9-13 : Jésus donne ses instructions à ses disciples (Mt), à deux de ses disciples (Mc), à Pierre et Jean (Luc). On voit se préciser

peu à peu la tendance favorable à Pierre et Jean.

16-18 : Confirmant Marcion, Marc et Matthieu ne connaissent pas ces versets où il est question d'une première coupe qui, indiscutablement, vient en surcharge dans le texte de Luc. Mais ces trois versets constituent un récit complet d'une Pâque symbolique où d'avance Jésus représente l'agneau pascal. Que contient, en effet, le plat où les disciples plongent la main? Certainement pas du pain puisque le Christ va le rompre et le distribuer. Certainement pas du vin puisqu'il est dans la coupe. La Didaché 9/1-4 nous apprend que ce breuvage provient " de la sainte vigne de David " et que " le fragment de pain représente la vie et la connaissance " révélées par Jésus. Cette Cène " avant la lettre " comporte donc simplement du pain et du jus de raisin; elle anticipe le banquet céleste que Jésus offrira à ses élus juifs. Notons que le verset 18 de Luc sera ajouté par Marc et Matthieu en conclusion de leur propre récit qui ne le comportait pas primitivement.

Ces versets 16-18 sont une interpolation dans Luc; Marcion ne l'a pas connue. Ce récit sur la Pâque et la coupe s'interrompt en Luc 22/14 et il reprend tout naturellement au verset 19.

19 : L'Évangéliste ne contient pas la dernière phrase de ce verset " Faites ceci en mémoire de moi ". Il est d'accord avec Marc et Matthieu qui ne connaissent pas ce mémorial.

Les versets 19b et 20 sont empruntés à I Cor., 11/23-25. Le " produit de la vigne " du verset 18 de Luc est incompatible avec le " sang " de la coupe du verset 20b. 23-32 : Selon Luc, en 23 les disciples se demandent lequel trahira. De 24 à 27, le récit est interrompu par une enclave sans intérêt que l'on ne retrouve pas dans Marc et Matthieu aux passages correspondants, ce qui confirme le texte de Marcion. Les versets 28 à 32 sont ignorés de Marc; quant à Matthieu, il comprime les trois versets 28, 29, 30 en un seul (19/28) où il trouve moyen de substituer le Fils de l'Homme à Jésus.

35-38 : Ces quatre versets manquent également dans Marc et dans Matthieu. L'achat de l'épée est une adjonction dans Luc.

Les versets communs à Marcion et à Luc sont les suivants :

8 : Ce verset est une addition dans Marcion-Luc. " Pierre et les autres " ne sont pas cités par les deux autres synoptiques.

14 : Jésus est à table avec les douze apôtres mais Luc écrit les apôtres. Marc parle des Douze tandis que pour Matthieu il s'agit des " douze disciples ". On voit la progression des disciples, les apôtres, les Douze. Marcion ne connaissait pas les Douze; cependant ils ont été insérés dans son texte, au verset 14 comme ils l'ont été en 9/1, 12. Par contre, ils ne figurent pas en 6/13; 18/31 ; 22/47.

Rappelons en passant que ces " Douze " viennent peut-être d'un gnosticisme tardif. Selon la Pistis Sophia, Jésus déclare à ses disciples "... lorsque je suis venu vers le Monde, dès le commencement, j'ai amené avec moi douze Puissances... que j'ai jetées dans le sein de vos mères... ce sont elles qui sont dans vos corps... afin que vous puissiez supporter la menace des archontes du monde... vos âmes appartiennent au monde d'en-Haut ... "

Ces douze puissances spirituelles se sont incarnées en douze apôtres.

15 : Verset absent du récit de Marc et Matthieu. Un correcteur a voulu introduire dans l'Évangéliste la "pâque" juive, c'est-à-dire le souvenir symbolique de l'agneau pascal. Parallèlement, au verset 18, la coupe contenant "le fruit de la vigne" a été insérée dans le texte de Luc mais on ne la retrouve ni dans Marcion ni dans les autres synoptiques.

19 : Marc et Matthieu ne disent pas "Mon corps qui doit être livré pour vous ", phrase qui fut ajoutée au texte de Marcion-Luc. D'accord avec Marcion, ils ignorent la phrase " Faites ceci en mémoire de moi ". Enfin, si l'on fit dire à Marcion que le corps sera " livré ", on ne corrigea pas Luc qui continue de déclarer que le corps fut " donné ". Ici s'exprime sans doute un marcionisme dégénéré qui avait fini par admettre l'incarnation du Christ spirituel dans le corps d'un Jésus humain.

20 : Pour Marcion, la coupe est - dans le texte qui lui est attribué à tort - l' " alliance par mon sang ", pour Luc, " la nouvelle alliance dans mon sang "; pour Marc et Matthieu, " mon sang de l'alliance " - Contrairement aux synoptiques, Marcion ne dit pas que le sang " est répandu pour beaucoup " ou " en rémission des péchés "; il n'aurait pu admettre que son dieu céleste ait versé un sang véritable. Il est notoire que le texte des versets 16-20 nous a été transmis sous cinq ou six formes différentes; la plupart mentionnent, comme Marcion, une seule coupe au lieu des deux coupes de Luc.

N'oublions pas que Marcion utilisait l'eau et non pas le vin dans l'eucharistie et que — selon Ignace (Smyrn., 7/1) " Ils (les marcionites) se séparent de l'eucharistie (catholique) et de la prière parce qu'ils ne professent pas que l'eucharistie est la chair de notre sauveur Jésus-Christ..." On sait d'autre part qu'ils ne mangeaient pas de viande.

21 Ce verset se retrouve à peu près en Marc et Matthieu, mais ceux-ci parlent d'un plat unique; or, s'il s'était agi d'un repas pascal, chaque convive aurait eu son propre plat.

22 Celui-ci également mais le Fils de l'Homme - qui vient interrompre le cours du récit - a été ajouté au texte primitif.

33-34 Chant du coq et annonce par Jésus d'un triple reniement de Pierre. Ces versets sont inconnus de Marc et Matthieu; ils ne viennent probablement pas de Marcion mais de l'un de ses disciples qui aura voulu indiquer que Pierre reniait le christ humain du dieu Créateur et qu'il était un apôtre du Christ céleste.

LA LIVRAISON DE JESUS (Luc 22/39-48)

Marcion ne donne que quatre de ces deux versets (39, 41, 47, 48); il ne contient pas les versets 40, 42-46 de Luc.

Marc et Matthieu ont brodé sur ce récit mais Marcion ne l'a pas connu car il s'agit d'une interpolation dont le début et la fin, c'est-à-dire les deux bords de la suture, se signalent en Luc 40 et 46 par la même phrase " Priez pour ne pas entrer en tentation ". Les versets de l'Évangelion sont un très bref résumé de la scène destiné à l'harmonisation avec un Luc corrigé.

Le baiser de Judas peut s'interpréter autrement qu'il n'est dit aux versets 47-48 ; les disciples juifs saluaient leur maître (rabbi) en lui donnant un baiser.

La comparaison des synoptiques permet des remarques importantes.

Ainsi, Batifol rappelle (dans sa Littérature grecque chrétienne, p. 27) que Biekell découvrit en 1885, dans un papyrus du II^e siècle provenant du Fayoum, un fragment de texte évangélique de sept lignes, en grec, correspondant à Marc 14/26-30 et à Matthieu 26/30-34, mais " rédigé sous une forme plus brève, plus naïve et plus originale que dans le premier et le second évangile". Or, ce qu'il faut souligner, c'est l'omission dans ce fragment du verset 28 de Marc et 32 de Matthieu qui précisait "Après être ressuscité, je vous précéderai en Galilée."

Il n'était donc pas question, dans la tradition que représente ce fragment, d'une résurrection de Jésus suivie de son retour en Galilée. Et c'est précisément cette tradition que suit le verset 22/39 de Marcion-Luc; il ne fait mention ni de la Résurrection ni de la Galilée.

D'autre part, en 43-44, versets ignorés aussi bien des autres synoptiques que de Marcion, Luc fait allusion à la sueur de sang provoquée par l'anxiété de Jésus. Cet incident est inconnu de plusieurs manuscrits. Certes, Hilaire (De trinitate, X, 4) dit bien qu'on essaya d'effacer cette sueur de sang mais il aurait dû plutôt dire le contraire, c'est-à-dire qu'il s'agissait d'une addition au texte généralement connu. Dans le même ordre d'idées, Epiphane nous confie (Ancoratus XXI) qu'on effaça dans Luc le passage où Jésus pleura dans son agonie; on ne l'avait écrit d'ailleurs que pour prouver contre les gnostiques que Jésus avait eu un corps de chair.

Le verset 48 contient le " Fils de l'Homme " qui n'a rien à faire dans cette arrestation; c'est un intrus qui, d'ailleurs, n'a pas pénétré dans les autres synoptiques à cet endroit. Marc ne commente pas le baiser de Judas; Matthieu fait dire à Jésus " Ami, fais ta besogne ", paroles incompatibles avec la " trahison ".

Ni l'histoire de l'oreille coupée (v. 49-51), ni les versets suivants (52-53) n'ont trouvé une place dans l'Évangelion.

RENIEMENT DE PIERRE (Luc 22/54-62)

Incontestablement, c'est le récit marcionite qui est le plus simple et le plus ancien. Sur 9 versets de Luc, Marcion n'en donne que 4. Les synoptiques l'ont complété chacun à sa manière. Luc et Marc ne donnent pas le nom du grand-prêtre; Matthieu assure que c'était Caïphe; Jean précise que Jésus fut d'abord amené chez Anne, beau-père de Caïphe. Parlant de Jésus, Marc dit " le Nazaréen ", Matthieu " le Galiléen ", Jean " cet homme ".

Les manipulateurs du texte ont voulu montrer :

1°) que Jésus était un homme connu de Pierre;

2°) que Pierre, quoique disciple de Jésus, le reniait, - nous conservant ainsi la trace d'un Pierre négateur du prophète juif nommé Jésus - peut-être parce qu'il était en réalité un adepte du Christ céleste;

3°) que l'homme Jésus savait très bien d'avance qu'il ne serait pas reconnu par Pierre. On comprend que ce Pierre plus ou moins légendaire, qui s'appelait tout d'abord Simon, fut converti dans nos textes en disciple plus ou moins compréhensif du Jésus terrestre, ensuite en prince des apôtres, en attendant d'être proclamé premier pape beaucoup plus tard.

Dans le texte marcionite, malgré la prophétie des trois reniements, Pierre ne renie Jésus qu'une fois au lieu de trois dans Luc et dans les autres synoptiques; l'Évangelion n'a pas été harmonisé parfaitement sur ce point.

DEVANT LE SANHEDRIN ET DEVANT PILATE (Luc 22/66 - 23/11)

Aux versets 67-68 de Luc, à la question " Es-tu le Christ?" Jésus répond " Si je vous le dis, vous ne le croirez pas "; or, au verset 69 il s'assimile au Fils de l'Homme, ce qui est différent et hors du sujet, alors que selon Marc (14/62) il répond " Je le

suis (le Christ)" confirmant ainsi Marcion au verset 70. A ce même verset, Luc écrit non pas " le Christ" mais "le Fils de Dieu".

Il supprime l'accusation d'avoir " aboli la Loi et les prophètes " comme il l'a déjà fait en 4/31.

On peut penser que, dans ce début de procès et probablement par la suite, Jésus a usurpé la place du Christ céleste ou du Fils de Dieu (interprété à tort comme identique au Fils de l'Homme). On se demande alors si l'interrogatoire subi par Jésus et mené par Pilate et les grands-prêtres n'aurait pas été primitivement celui du Christ remontant dans sa patrie céleste et traversant les cercles cosmiques gardés par les Principautés ou Archontes planétaires qui lui demandaient de se justifier. Le verset 69, retouché en faveur du Fils de l'Homme, a gardé le souvenir de la " Puissance Divine " qui accueille (v. 70) le Fils de Dieu ou le Christ-Roi selon 23/2.

Or, l'expression " Christ-Roi " du verset 23/2 n'avait pas de sens en grec; elle équivalait à Malka Meshiha et n'apparaît nulle part ailleurs dans le Nouveau Testament.

Marcion, au verset 23/3, confirme " le Christ" mais Luc, Marc et Matthieu lui substituent le " Roi des Juifs ".

Le passage 22/67k à 23/1 est absent du texte de Marc et de Matthieu.

La comparution devant Hérode (6-12), absente de Marc et Matthieu, est sans doute une insertion (elle interrompt le récit de la comparution devant Pilate), mais elle contient une idée intéressante : Luc a conservé le verset 23/11 que l'Évangéliste aurait pu accueillir et selon lequel Hérode revêtit Jésus d'un manteau magnifique. Or, il s'agit là sans doute du vêtement de lumière qui est donné à l'âme, notamment par les Mandéens, pour qu'elle monte au ciel une fois débarrassée de son corps (17).

(17) Voir G. Ory, Le Christ et Jésus, Ed. Pavillon, p. 138-139, 245.

JESUS EST LIVRE AUX JUIFS (Luc 23/13-25)

Manquent dans Marcion les versets 17 et 20 à 24; toutefois il contient les versets 13 à 16 que Marc et Matthieu ignorent.

En outre, on remarquera que les versets 17 à 22 de Luc constituent une interpolation qui commence après la phrase " Je vais donc le relâcher après l'avoir fait châtier" et se termine sur un redoublement de la même phrase au verset 22.

Le fameux épisode de Barabbas n'est pas primitif en Luc-Marcion; il interrompt visiblement le récit concernant la condamnation de Jésus par verdict acclamatoire de la foule. Primitivement, l'épisode ne comportait, semble-t-il, en Luc que les versets 13 à 16 et 23-24. On doit cependant tenir compte que les versets 13 à 16 sont inconnus des deux autres synoptiques mais figurent dans Marcion tandis que les versets 23-24, absents de l'Évangéliste, se retrouvent à peu près en Marc et Matthieu.

Marcion ne dit rien d'une coutume annuelle concernant la mise en liberté d'un condamné.

Selon le R.P. Boismard (Les Évangiles synoptiques, t. 2, au Seuil) " Un fait apparaît certain; il n'y eut pas de " procès " proprement dit intenté par Pilate à Jésus, ni de condamnation à mort ".

IL MEURT CRUCIFIÉ ENTRE DEUX SCÉLÉRATS (Luc 23/32-46)

Le texte marcionite ignore les versets 35 à 43; Marc et Matthieu n'ont pas l'équivalent des versets 32, 34, 35a, 37, 40-43 et suggèrent que les versets 35-36, 38-39 de Luc appartenaient à un autre contexte.

Le célèbre verset 34 " Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font " est ignoré par de bons témoins et omis par les autres évangélistes. L'insertion est plus probable que l'omission. Dans Luc, le verset 35 est la suite de 33 tandis que 34 est une interruption; Tatien plaçait ce verset en 46.

La mort de Jésus comporte les paroles suivantes :

- selon Marcion-Luc, " Père je remets mon esprit entre tes mains ".
- selon Matthieu, " il laissa partir son esprit ".
- selon Marc, " il expira ".
- selon Jean, " il rendit l'Esprit ".

Les évangélistes pensaient donc que l'Esprit, libéré de sa prison charnelle, retournait au Ciel qui était sa patrie d'origine tandis que le corps était destiné à rester sur terre; l'idée du Christ-esprit a été remplacée par celle de l'incarnation de l'esprit dans un corps; elle reste néanmoins étrangère à l'hypothèse de la résurrection du corps.

Tertullien, cependant, croit devoir polémiquer contre le Christ-esprit de Marcion (C. M., IV, XLII) " Si ce n'était pas de la chair (sur la croix) mais un fantôme de chair, et un fantôme n'est qu'un esprit, nul doute que le fantôme s'en est allé avec l'esprit et qu'on ne les revit plus. Rien ne resta plus sur la croix, rien de pendu après le départ de l'esprit. Il n'y avait rien à demander à

Pilate, rien à retirer de la croix, rien à envelopper de linges, rien à mettre dans le nouveau sépulcre "; c'est exactement ce que pensaient les marcionites de son temps. L'inhumation et la résurrection corporelles devenaient impossibles.

Parmi les détails absents de l'Évangile, certains sont très importants au regard de l'événement qui nous est raconté : le rôle de Simon de Cyrène, le partage des vêtements, la présence du peuple, les outrages, l'inscription de la croix (qui varie selon les évangiles), le dialogue entre Jésus et le bon larron (dialogue également inconnu des autres synoptiques).

Marcion ne connaissait pas les versets de Luc 23/35-39 où se trouvent les mots " s'il est le Christ de Dieu, l'élu, le Roi des Juifs ".

Observons que, pour les Constitutions Apostoliques (5/14), c'est " le Seigneur de la Gloire " qui est cloué au bois, c'est-à-dire un être divin.

Pour Paul (I Cor., 2/8), ce " Seigneur de la Gloire " (c'est-à-dire Dieu) est crucifié par les " Princes de ce Monde " qui sont les démons planétaires; ces archontes avaient pour chef " le Prince de l'air "; la scène était céleste. L'Épître aux Colossiens (2/14) déclare que le Christ a cloué la Loi juive sur la croix (ce ne fut donc pas en s'y laissant clouer lui-même), que cette croix était son char triomphal, enfin que les " autorités " (planétaires) furent désarmées et exposées à la risée du monde. Nous sommes très loin de Pilate et des grands-prêtres.

Luc, au verset 42, fait dire par l'un des malfaiteurs " Souviens-toi de moi, Seigneur, dans ton Royaume ", ce qui est confirmé par Tatien. Il s'agit indubitablement du Christ céleste, non d'un Jésus homme. Il semblerait qu'il ait existé, pour les Marcionites, un mythe de la crucifixion et que ce mythe fut réinterprété plus tard en événement historique. La Didaché ignore la crucifixion de Jésus.

Selon Origène (Comment. Luc, Hom., 25) Paul siégeait à la droite de Dieu, Marcion à sa gauche. D'après l'Évangile de Pierre (35-41) deux anges lumineux descendirent du ciel, entrèrent dans le tombeau d'où ils sortirent soutenant Jésus et suivis de la croix; leur tête atteignait le ciel mais celle du troisième personnage dépassait les cieux.

Le verset 33 de Luc 23 où le Christ est crucifié entre deux brigands n'est-il pas une réponse à ces prétentions marcionites? Et quand, dans Mt 20/23 et Mc 10/35-40, la mère des fils de Zébédée ainsi que Jacques et Jean demandent au Seigneur de les faire siéger à sa droite et à sa gauche dans sa gloire, ne veulent-ils pas éclipser Paul et Marcion? Jésus leur répond que son Père a déjà réservé ces deux places.

Même Tertullien, cependant fertile en explications embrouillées, est très prudent en ce qui a trait à la crucifixion; il écrit (en C. M., 3/19) " Je leur accorde que le créateur ne nous a donné aucun signe de la croix de son Christ; mais ils ne pourront tirer de cette concession que celui qui fut crucifié fut un autre (Christ), à moins qu'ils puissent montrer que cette mort fut prédite comme la sienne par leur propre dieu, de sorte que de la diversité de prédiction on puisse conclure à une diversité de victimes. Mais puisqu'il n'y a aucune prophétie concernant le Christ de Marcion, encore moins de sa croix, il est suffisant pour mon Christ qu'il y ait simplement une prophétie de mort car, du fait que la sorte de mort n'est pas précisée, il était possible que la mort sur la croix ait été sous-entendue et assignée à un autre (Christ) si la prophétie se rapportait à un autre. En outre, s'il (Marcion) se refusait à admettre que la mort de mon Christ ait été prédite, sa confusion serait énorme quand il annonce que son propre Christ mourut vraiment alors qu'il n'eut point de naissance... ". Tertullien est ici en pleine confusion; il doit avoir sous les yeux un texte inauthentique de Marcion. Ce dernier ne croyait pas à la mort de son Christ spirituel ou bien, s'il avait adopté le mythe de la mort de Dieu, cette mort n'était qu'apparente et symbolique.

IL EST ENSEVELI (Luc 23/50-56)

Quoique résumé dans Marcion, ce récit n'est certainement pas de lui.

En 23/54, le texte marcionite ignore le sabbat de Luc; il le cite cependant en 56 mais les autres synoptiques ne connaissent aucun de ces deux sabbats.

Tertullien rappelle (C. M., IV-43) que les femmes ne trouvèrent pas le corps de Jésus dans le tombeau et il se lance dans une explication fort embarrassée : " Marcion ne voulut pas enlever de son évangile des faits qui témoignaient contre lui, délibérément je suppose, pour prouver qu'il n'avait rien supprimé ou pour nier les suppressions s'il en fit... " " Le Jésus-Christ qui apparaît dans ton évangile est le nôtre ".

Enregistrons l'aveu que le Christ de la Passion n'est pas celui de Marcion mais celui des judéo-chrétiens, et qu'il n'est pas sûr que Marcion ait effectué des suppressions dans son évangile. Par contre, il est facile de supposer que Marcion n'a pas étoffé son texte de faits qui étaient contraires à sa doctrine.

LA RESURRECTION (Luc 24/1-11)

Cette résurrection n'est pas marcionite et le récit primitif a été gravement altéré.

Le verset 7 concernant le Fils de l'Homme est absent de Marc et Matthieu; il interrompt le récit. Nous rencontrons ici pour la dernière fois ce Fils de l'Homme qui a déjà figuré en Luc dans plusieurs versets absents de l'Évangélon (7/34, 11/30, 18/31, 21/36).

Marcion parle de deux anges lumineux (4), Luc de deux hommes en costume éclatant, Matthieu de l'ange du Seigneur, Marc d'un jeune homme en robe blanche.

La Résurrection concerne "Le Vivant" pour Marcion et Luc, "Jésus" pour Matthieu, "Jésus le Nazaréen" pour Marc. Selon ce dernier, les femmes ont peur et ne disent rien à personne; selon Matthieu et Marcion, elles annoncent la nouvelle aux disciples; selon Luc, aux Onze et à tous les autres.

Les marcionites ne croyaient pas à la résurrection des corps. Irénée (2/31/2) rapporte qu' "ils prétendent que la résurrection des morts consiste dans leur vérité à eux". Et Tertullien (De Resurr. Carnis., 19) nous précise quelle était leur conception à ce sujet. "Ils prennent dans un sens figuré la résurrection... en disant que la mort doit être entendue dans un sens spirituel. Ce qui constitue vraiment la mort - disent-ils - ce n'est pas la séparation de l'âme et du corps, c'est l'ignorance de Dieu. Par elle, en effet, l'homme mort à Dieu est dans l'erreur comme dans un sépulcre. C'est pourquoi la Résurrection a lieu quand on a repris la vie en Dieu par l'acquisition de la vérité et que l'on sort, pour ainsi dire, du sépulcre du vieil homme après avoir triomphé de la mort de l'ignorance".

Tertullien ne se souvient pas que les disciples eux-mêmes ne croyaient pas à la Résurrection.

JESUS APPARAÎT A DEUX DISCIPLES ET AUX ONZE (Luc 24/13-43)

Ce récit est inconnu des trois autres évangélistes; les 23 versets de Luc sont réduits à 16 en Marcion mais le plus étonnant, c'est qu'on les y trouve. Le texte primitif de l'Évangélon a été profondément remanié mais la retouche judéo-chrétienne est visible.

Pour les deux disciples qui vont à Emmaüs, le Jésus mort et crucifié était un prétendant messie juif, un fidèle de Iahvé. Il y a, dans ce récit, confusion entre le Christ de Marcion et celui du dieu créateur.

Le Christ dont il est question est un fantôme, un esprit que les deux disciples prennent tout d'abord pour un homme de chair et d'os. Cet épisode a nécessairement été déplacé puisque l'Esprit de Jésus fait son apparition alors qu'il est déjà retourné au ciel près de son Père.

On lit dans Marcion "Hommes insensibles et lents de cœur qui ne croyez pas à tout ce qu'il a dit..." Mais Luc corrige ce texte et il le remplace par "Esprits sans intelligence et lents à croire tout ce qu'ont annoncé les prophètes..." et Luc ajoute un verset 27 "Commençant par Moïse et les prophètes, il leur interpréta dans toutes les Écritures ce qui le concernait".

Ce verset n'est pas dans l'Évangélon et l'on devine qu'un correcteur a voulu, une fois de plus, insister sur le rôle des prophètes qui, de toute manière, sont ici un élément aberrant. Il y fera encore allusion - ainsi qu'à la Loi de Moïse et aux Psaumes - dans le verset 44 de Luc que Marcion ne contient pas. Cette insistance, quasi fanatique, sur la Loi et les Prophètes qui s'exerce presque constamment contre l'enseignement du Christ révèle dans quel esprit les premières écritures chrétiennes ont été révisées et dénaturées.

D'autre part, le récit a pour but de confirmer le rite de la fraction du pain. Or, quoique n'ayant pas assisté à la Cène, les disciples d'Emmaüs reconnaissent Jésus à la fraction du pain, ce qui suggère que ce rite existait avant la Cène ou était fort répandu en dehors du cercle restreint des premiers apôtres. Cette hypothèse est renforcée par la Didaché qui, tout en rappelant la bénédiction de la coupe et du pain dans l'ordre de Luc, ainsi que les prières, ne fait aucune allusion au dernier souper, ou à la mort du Christ. Le récit de la Cène est celui de la justification d'un rite par l'invention de son institution.

Ce pain rompu et distribué par Jésus qui prononce une bénédiction est un pain sacré. C'est l'eucharistie d'où dérive la communion chrétienne. Il n'est nullement le symbole du corps et du sang de Jésus; c'est le pain de la connaissance du Christ, - il "ouvre les yeux des disciples" et leur permet de reconnaître le sauveur gnostique.

Une suite a été donnée au conte précédent (Marcion ne connaît pas les versets 32-35).

Jésus apparaît "au milieu des Onze et des autres"; Marcion dit "au milieu des disciples". A cet Esprit, un correcteur a voulu donner des mains et des pieds (et même des os évidemment invisibles) puis, jugeant cette transformation insuffisante et peu probante, il fit manger à son fantôme un morceau de poisson grillé de même qu'auparavant le revenant avait rompu (et sans doute mangé) du pain avec les deux disciples d'Emmaüs. Le poisson était la nourriture des marcionites.

Notre manipulateur de texte a voulu prouver ainsi, contre Marcion la résurrection matérielle du corps tout en laissant entendre que Jésus passait à travers les murs et pouvait apparaître et disparaître à son gré, ce qui affaiblit considérablement sa thèse.

Dans les apparitions rapportées par Luc (24/30, 35, 37, 39, 43) et par Jean (20/14, 16, 20; 21/4, 6, 7), les disciples ne

reconnaissent pas immédiatement Jésus, ce qui prouve que son aspect a changé ou qu'ils ne l'ont pas connu comme Esprit; il leur faut un signe ou une parole.

MISSION DES APOTRES (Luc 24/47-51)

Versets ignorés des autres évangélistes. Des dix versets (44-53) de Luc, l'Évangile n'en connaît que trois (47, 50, 51). Il s'agit d'une construction faite après coup.

Le texte de Marcion ne contient pas les formules de liaison que constituent les versets 44, 45 et 46 de Luc; or, ces versets sont intéressants, d'une part en montrant qu'ils constituent une addition dans Luc, en effet, après avoir demandé quelque chose à manger (41), Jésus dit " C'est là ce que je vous annonçais lorsque j'étais parmi vous ", ce qui est à la fois inexact et hors du sujet (44), - d'autre part en faisant dire à Jésus (toujours selon Luc seul) " Il faut que s'accomplisse tout ce qui est écrit de moi dans la Loi de Moïse, dans les Prophètes et dans les Psaumes... ". Nous avons ici une répétition de ce qu'il disait déjà aux versets 24/25, 26, 27 " commençant par Moïse et poursuivant par tous les prophètes, il leur expliqua dans toutes les écritures ce qui le concernait ". Entre les versets 27 et 44, le passage intercalaire ressemble beaucoup à une pièce rapportée.

Un scribe a voulu, à partir du verset 47, donner aux apôtres une mission qu'il imagina comme venant du Christ lui-même mais Marcion ne connaissait ni l'allusion à Jérusalem ni la mission confiée aux Onze.

Puis Jésus s'élève vers le ciel où il était déjà remonté une première fois; on jugea utile par la suite de l'en faire descendre une seconde fois pour justifier le rôle que l'Église récemment constituée s'était attribué.

Loisy a écrit à ce sujet " Notre récit exploite chrétiennement la donnée commune du personnage divin qui prend forme humaine pour traiter avec les hommes sans être reconnu et qui disparaît dans l'instant même où son identité a été manifestée. Rien n'était plus facile que d'adapter ce thème à celui du Christ ressuscité ".

CONCLUSIONS

Nous savons par Tertullien que son Christ n'était pas celui de Marcion et que ni ce dernier ni Tertullien n'ont confondu ces deux Christs l'un était un homme, un Juif nommé Jésus qui devait être ou aurait dû être un messie d'Israël ; l'autre était le dieu bon, ou son émanation, et son Royaume n'était pas de ce monde.

Nous savons également que le premier Évangile prêché aux chrétiens fut celui de Paul, l'apôtre des hérétiques, et que cet Évangile fut recueilli et publié par Marcion. Irénée a avoué comment les quatre Évangiles canoniques vinrent remplacer l'évangile " hérétique " en le modifiant gravement, ce qui ne l'empêcha pas d'accuser sans raison Marcion d'avoir corrigé et mutilé l'un de ces quatre évangiles (celui de Luc); or ce sont ces quatre évangiles secondaires — fabriqués par l'Église pour remplacer celui de Paul et de Marcion, et pour combattre les Gnostiques — qui constituèrent la base primordiale des déclarations des Pères de l'Église et sont encore le terrain privilégié des exégètes modernes.

La réunion en un seul livre de la Bible juive, des nouveaux évangiles et des Épîtres pauliniennes expurgées constitua le Nouveau Testament, expression qui ne put apparaître qu'après la publication à Rome du corpus paulinien qui s'opposait à la Bible juive, c'est-à-dire à l'Ancien Testament. Auparavant l'expression n'aurait eu aucun sens.

Cette expression " Livres de l'Ancien Testament " est employée pour la première fois par Meliton de Sardes vers 180 (Eusèbe, H, E., 4/26/12-14). D'autre part, Tertullien a admis que c'était l'Église romaine qui avait réuni la Loi et les Prophètes aux évangiles et aux apôtres, preuve imparable de la judaïsation de ceux-ci par ceux-là. C'est d'ailleurs l'évidence même puisque aucun de nos évangiles canoniques n'est antérieur - quoi qu'on dise - au dernier tiers du second siècle tandis que les épîtres pauliniennes datent du premier siècle et que Marcion les publia entre 135 et 140, soit une génération avant les évangiles canoniques.

L'initiative de l'Église avait pour but de réduire à néant l'opposition entre la Bible juive et le Nouveau Testament proclamée par Marcion; cette réunion contre nature de deux œuvres inconciliables ne fut rendue possible que par la destruction d'une grande partie des écrits marcionites et la falsification de ce qui en fut conservé.

Malgré ces faits, Irénée accusa Marcion d'avoir emprunté l'Évangile de Luc et corrigé ce texte à sa convenance; malheureusement, Irénée n'est qu'un témoin unique, tendancieux et tardif et c'est sur son seul témoignage que Tertullien, Epiphane et bien d'autres entretenirent contre Marcion une polémique qui dure encore et qui, comme toute polémique, ne fut jamais objective; il ne s'agissait pas, en l'espèce, de découvrir la vérité (puisque l'on croyait la posséder), il fallait défendre à tout prix et par n'importe quel moyen la cause orthodoxe.

Or, il semble bien qu'en opérant de la sorte les adversaires du marcionisme se soient lourdement trompés, d'abord parce que leurs convictions religieuses leur mettaient un bandeau sur les yeux, ensuite parce qu'ils ne disposaient pas des textes authentiques provenant de Marcion. Déjà, à la fin du II^e siècle, l'Évangile — tel que Marcion l'avait édité — n'existait plus à l'état d'ouvrage indépendant; il avait été transformé en " évangile de Luc " après avoir subi de graves amputations et reçu de nombreux compléments. C'est pourquoi, lorsque les détracteurs de Marcion lui reprochent certaines inconséquences, ils ne se

doutent pas qu'ils soulignent en réalité des incompatibilités d'idées ou de langage entre la doctrine de Marcion et les croyances que ses correcteurs lui ont abusivement prêtées en les insérant dans les textes pauliniens et marcionites.

Pour nous faire une opinion à ce sujet, nous nous sommes livrés à une analyse verset par verset de l'Évangélie et nous venons de donner de nombreux exemples des falsifications opérées sur les textes marcionites; le résultat de cette étude a dépassé de loin, de trop loin, nos craintes; nous ne pouvions pas au départ l'imaginer d'une telle importance.

Pour limiter notre comparaison à Luc et à Marcion, nous rappelons que les versets manquants dans Marcion sont en majorité des versets particuliers à Luc, et nous ajouterons que Marcion contient beaucoup plus de textes parallèles à la tradition synoptique que de textes propres à Luc. Ces constats témoignent contre l'accusation lancée à la légère par Irénée contre Marcion et reprise, sans aucun esprit critique, par les polémistes du III^e siècle.

De même on s'aperçoit que tout Marcion est dans Luc mais que la moitié seulement de Luc est dans Marcion. Si Marcion avait abrégé Luc, il aurait eu beaucoup de versets à supprimer; au contraire, il était très simple pour Luc de prendre tout Marcion, de modifier certaines expressions et de lui ajouter des récits pris ailleurs.

Observons également que tout Marc est dans Luc mais que ce dernier contient beaucoup de versets qui lui sont personnels. En nous bornant aux épisodes importants, on peut estimer que le texte de l'Évangélie ne contenait pas à l'origine certains récits qui apparaissent aujourd'hui dans le texte reconstitué de Marcion, c'est-à-dire dans le texte que Tertullien et Epiphane avaient sous les yeux.

Ces récits non marcionites sont les suivants :

Luc, 1, 3, 7 Jean-Baptiste

- 4 Le démoniaque de la synagogue, Jésus rejeté de Nazareth, Prédication en Galilée.

- 6 Appel des Douze, Malédiction,

- 7 Résurrection des fils de la veuve de Naïn,

- 8 L'hémorroïse,

- 9 Les XII en mission, Hérode et Jésus, La multiplication des pains (dans son texte actuel), Le Fils de l'Homme, La transfiguration,

- 10 Mission des Douze,

- 11 Expulsion de démons,

- 12 Malédiction, Les tribunaux,

- 13 Guérison pendant un sabbat,

- 15 La brebis et la drachme perdues,

- 16 Fidélité à l'argent, Le riche et Lazare,

- 17 Le Royaume de Dieu, Le jour du Fils de l'Homme,

- 18 Le juge et la veuve, Pharisien et Publicain,

- 19 Le publicain Zacchée, Les bons serviteurs,

- 20 L'enseignement de Jésus,

- 21 La venue du Fils de l'homme, Jésus au temple,

- 22

- 23 La Passion de l'homme Jésus.

- 24

Ainsi, l'analyse de la reconstitution du texte de l'Évangélie aboutit, - comme on le voit - à un véritable désastre; le texte attribué à Marcion est en grande partie non marcionite; il a été modifié par des correcteurs judéo-chrétiens. Ce résultat est extrêmement décevant pour tous ceux qui espéraient pouvoir enfin disposer d'un texte provenant du plus grand des disciples de saint Paul. Il en est de même, bien entendu, sur le plan historique.

Néanmoins, notre étonnement s'efface quand on se souvient que les éléments de la reconstruction ne sont que des citations et des critiques provenant des adversaires de Marcion qui écrivaient plus d'un demi-siècle après lui. Nous nous apercevons ainsi que ces polémistes ne travaillaient même pas sur un texte authentique de l'Évangélie; ils n'avaient sous les yeux qu'un texte provenant soi-disant de Luc où se trouvaient incorporés des éléments divers, notamment plusieurs péricopes de Matthieu.

Ce qu'il y a de paradoxal dans cette situation — entre bien d'autres faits — c'est que ces mêmes critiques catholiques qui, par ailleurs, nous ont laissé un tableau incomplet mais significatif de la doctrine de Marcion, n'ont pas su discerner que l'évangélie qu'ils prêtaient à Marcion était en complète opposition avec sa doctrine telle qu'ils la connaissaient. Étaient-ils inconséquents? ou leur oeuvre fut-elle, elle aussi, falsifiée?

Si le résultat auquel nous avons abouti est admis, il appartiendra aux critiques indépendants de compléter le présent travail qui n'a pour but que d'ouvrir une possibilité de solution au problème, trop délaissé, de l'Évangélie. Laisser ce problème en suspens, dans son état actuel, c'est prolonger l'erreur volontaire commise au III^e siècle, erreur qui consista à faire de Marcion un judéo-chrétien qui admettait l'homme Jésus, sa crucifixion et se; apôtres.

Harnack et Couchoud ont entrepris une tâche minutieuse et utile en inventoriant tous les versets prêtés à Marcion par ses

comtempteurs et en reconstituant l'Évangelion que ceux-ci utilisaient pour leur critique. Grâce à eux, nous pouvons nous rendre compte de la fraude - et du piège - que nous a légués l'antiquité chrétienne; à nous de nous en défendre.

D'autre part, quand on parcourt, dans l'Évangelion reconstitué les marges des colonnes formées par les versets, une évidence s'impose la plupart de ces versets ne sont attestés que par un seul auteur, en particulier Tertullien. Sur les 628 versets que comporte la reconstitution de l'Évangelion, 500 environ proviennent de Tertullien.

Cela ne nous apporte pas la preuve que les versets cités par lui sont conformes à ceux de Marcion et sont placés dans le même contexte. Déjà nous savons que Tertullien citait des versets de Matthieu comme étant de Marcion, ce qui jette la suspicion sur l'authenticité du manuscrit qu'il analysait.

" Testis unus testis nullus ". Un tel témoignage, s'il n'était pas d'ordre religieux, serait rejeté aujourd'hui par la doctrine et la jurisprudence de tous les pays civilisés. En outre, Tertullien étant connu pour ses outrances, ses contradictions, et pour l'intérêt dogmatique qui dictait ses propos, n'est pas un témoin objectif. Il écrivait en outre plus de soixante ans après l'édition marcionite du corpus paulinien.

Si donc nous rejetons tous les versets qui ne sont pas garantis par deux témoins, il ne resterait à peu près rien de l'Évangelion que prétendaient connaître les adversaires de Marcion : nul théologien ne nous contredira sur ce point car il se verrait opposer le Deutéronome 19/15 " un seul témoin ne suffira pas... un fait ne pourra s'établir " que sur la déposition de deux ou de trois témoins ".

Nous ne pouvons trier, dans cet assemblage de textes judéo-chrétiens des II^e et III^e siècles, que quelques passages qui peuvent provenir de Marcion ou qui sont d'accord avec sa doctrine. Ces vestiges établissent qu'il y a eu un monument primitif dont les occupants n'ont gardé que quelques pierres de remploi; c'était là une habitude courante des catholiques, combien d'églises chrétiennes n'ont-elles pas été construites sur les ruines de temples païens, avec les pierres et les colonnes de ces temples?

Un bon exemple de cette utilisation tendancieuse de renseignements puisés dans l'Évangelion est la présence, dans l'évangile de Luc, des versets 3/1a et 4/31 qui sont séparés par un long développement que nous avons signalé alors que - primitivement - ils se suivaient pour nous dire : " En l'an 15 du principat de Tibère César le Christ descendit du Ciel et apparut à Capharnaüm ".

Une autre constatation saute aux yeux. Luc a avoué lui-même qu'il avait arrangé en récit continu, en " exposé suivi ", les nombreux récits dont il disposait, ce qui constitue une indication précieuse; elle suggère, en effet, que l'Évangelion de Marcion était composé de petits récits isolés, d'épisodes divers sans lien entre eux. Et c'est bien ce que l'on vérifie quand on lit l'Évangelion; ce texte peut se diviser en 106 épisodes, le plus souvent indépendants les uns des autres.

Et l'on en arrive irrésistiblement à penser aux fameux Oracles du Seigneur, aux Logia, aux Agrapha qui furent, ici et là, réunis en collections diverses après avoir été transmis aux initiés de bouche à oreille. C'est ainsi, par exemple, que l'Évangile de Thomas - retrouvé dans les sables d'Égypte vers 1945 - contient cent-dix-huit sentences commençant presque toutes par l'expression " Jésus a dit ". Les évangélistes n'ont d'ailleurs pas connu ou utilisé tous ces agrapha qui ne sont qu'une faible partie de l'immense littérature qui existait aux premiers temps du christianisme.

L'évangile primitif, c'était la bonne nouvelle du salut; elle était enseignée par le Christ et fut d'abord confiée en secret, ensuite prêchée en public. On fit alors des collections de ces sentences du " Seigneur " et il semble bien que l'Évangelion de Marcion ait appartenu à cette famille de recueils.

Après lui, des scribes comme Luc entourèrent chaque sentence d'un cadre familial ou historique; chaque déclaration du Christ devenu Jésus donna naissance à un épisode. Ensuite, les rédacteurs ou les copistes rassemblèrent ces épisodes et, grâce à des formules de liaison, en firent une histoire continue qui n'a rien de la " bonne nouvelle " annoncée par son titre d'évangile. Il n'est pas étonnant qu'à l'origine les récits de la Nativité et de la Passion n'aient pas fait partie de l'évangile; ils sont d'une autre nature.

On observera également que nos évangiles ne possèdent pas toujours les mêmes épisodes et qu'ils ne les donnent pas dans le même ordre.

Toutefois, il ne faudrait pas oublier que les textes communs à Luc et à Matthieu, qui n'ont pas de parallèle en Marc, comprennent surtout des discours de Jésus, c'est-à-dire des Logia ou Oracles. Ceci montre que Marc, le premier en date de nos évangiles canoniques, ne connaissait pas ces Logia. Il en était probablement de même pour Marcion. Remarquons enfin que Tertullien, qui cite abondamment Luc et Matthieu, mentionne Marc beaucoup plus rarement, trois fois seulement, dans son " Contre Marcion ". On peut se demander si les Logia ne sont pas postérieurs à Marcion ou à Marc et si leur présence en Luc et Matthieu n'est pas due au remaniement du texte primitif de ces évangiles.

Mais notre propos n'est pas d'imaginer ici la naissance et l'évolution des évangiles canoniques; seul l'Évangelion est en jeu; nous avons essayé de l'analyser et le résultat de notre étude est à la fois décevant et encourageant; nous ne détenons pas le texte authentique de Marcion mais nous voyons à l'oeuvre les gens qui l'ont détruit et déformé pour faire triompher par leurs pieuses forgeries la doctrine judéo-chrétienne de l'Église.

A défaut de le reconstituer, on peut - par simple jeu de l'esprit - imaginer ce que pouvait contenir l'Évangelion primitif.

Il donnait sans doute le récit de la descente du Christ céleste sur terre en forme humaine, l'enseignement qu'il confia à Paul et à ses disciples ou apôtres (les Douze que nous connaissons étant ignorés), la description d'un court séjour aux Enfers, peut-être une représentation rituelle de son " sacrifice ", c'est-à-dire de son séjour terrestre, enfin de sa résurrection conçue comme le retour au ciel de l'âme d'un être spirituel et surnaturel.

L'Évangelion ne connaissait ni Pierre ni Jean-Baptiste, ni la nativité, ni la Passion, ni les personnages bibliques. S'il possédait des récits d'institution du baptême ou de la communion, - ces récits étaient tout différents de ceux dont nous disposons à ce sujet et qui sont de toute évidence contradictoires et tronqués.

Nous n'avons que des vestiges tendancieusement épargnés de la littérature chrétienne primitive ; si nous la connaissions dans son intégralité, les débuts du christianisme et les fondements de cette religion nous apparaîtraient sous un jour nouveau et sous des aspects inattendus.

Quand on lit par exemple Irénée, on peut se rendre compte de l'importance des documents ou des conceptions dont nous sommes privés.

* * *

En analysant l'Évangelion de Marcion, en rappelant succinctement sa doctrine, nous n'avons fait qu'effleurer l'un des problèmes que posent les écritures chrétiennes; peut-être n'est-il pas inutile d'essayer de mieux comprendre comment l'oeuvre de Marcion se situe dans l'ensemble de la littérature " chrétienne ".

Les plus anciens témoignages chrétiens viennent de Paul dont les Épîtres sont antérieures d'un demi-siècle au moins à l'apparition d'un évangile écrit quel qu'il soit. Ces épîtres, débarrassées de leurs interpolations, c'est-à-dire de leurs contradictions, nous apprennent que Paul n'a connu qu'un Christ céleste, non un homme Jésus et qu'il ignore tout d'un " messie " ou d'un " Fils de l'Homme " qui serait mort crucifié, d'un Jésus qui serait né d'une Marie ou d'un Joseph ou d'un Saint-Esprit, d'un Pilate ou de grands-prêtres qui l'auraient condamné à mort.

Après ces épîtres, le livre le plus ancien du Nouveau Testament est, du moins en partie, l'"Apocalypse " attribuée à saint Jean. Cet ouvrage, rédigé vers 95, et juif à l'origine, fut christianisé vers les années 130-140 et se répandit dans certains cercles chrétiens vers 155. Or, ce qui est extraordinaire dans cette oeuvre composite, c'est que les chrétiens qui la complétèrent pour l'adapter à leurs croyances ignoraient l'homme Jésus-Christ et assimilaient leur Christ à un agneau céleste ou à un cavalier surnaturel monté sur un cheval blanc, ou bien encore à un enfant divin qui échappait au dragon.

Un autre écrit, l'Épître aux Hébreux, contemporaine de l'Apocalypse, émanant d'une secte juive, christianisée elle aussi, fut insérée dans la collection du Nouveau Testament. Cette épître connaît un Fils de Dieu qu'elle situe au-dessus des anges, un Jésus grand-prêtre éternel sans généalogie et elle ignore l'homme qui aurait été le fondateur du christianisme et qui aurait accompli des miracles et subi une Passion.

Cette Épître, attribuée à Barnabé, date du milieu du II^e siècle; elle cite souvent l'Ancien Testament ainsi que des oeuvres apocryphes mais ne mentionne nulle part nos évangiles. Son auteur parle quatre-vingt quatre fois d'un " Seigneur "; il fait souvent allusion à ses souffrances mais ne mentionne pas sa crucifixion; la croix qu'il cite n'est pas un instrument de supplice. Il compare son Jésus aux deux boucs du jour du Jeûne (l'un sacrifié à l'autel et mangé par les prêtres, l'autre chassé au désert) et à la génisse rouge égorgée et brûlée, comparaisons qui ne concordent pas avec nos données évangéliques.

Justin, né vers l'an 100, converti au christianisme vers 150, mourut vers 167; il écrivit sa première Apologie vers 150, oeuvre qui n'a été conservée que dans un seul manuscrit du XIV^e siècle. Justin cite copieusement l'Ancien Testament et puise ses renseignements dans un ouvrage intitulé Mémoire des Apôtres (ou Mémorables) que nous ne connaissons pas. Ses citations des Écritures diffèrent plus ou moins des passages correspondants de nos évangiles et il mentionne des faits ou des événements qui sont en contradiction avec eux. Justin n'a certainement pas connu nos évangiles dans l'état où nous les avons.

En revanche, il a connu le marcionisme; c'est lui qui en a rédigé la première réfutation, très brièvement d'ailleurs (Apol. J, XXVI et LVIII). Il classait Marcion parmi les magiciens vivant de son temps et enseignant un autre dieu que le Créateur; selon lui, Marcion affirmait que le Christ prédit par les prophètes n'était pas le Père du vrai Christ et il obtenait l'adhésion de " beaucoup de gens de chaque nation " (c'est ce que répétera Tertullien). Les fidèles de Marcion étaient des chrétiens. Au chapitre VII du même livre, Justin avait écrit que certains des philosophes grecs de son époque étaient des chrétiens. A noter qu'il citait Luc mais en donnait parfois des passages qui ne se trouvaient pas dans l'évangile de Marcion.

Tatien fut peut-être élève de Justin à Rome mais, à la mort de celui-ci (167 ?), il adhéra à la secte des Encratites, c'est-à-dire d'ascètes qui (selon Irénée) étaient alors disciples de Saturnil et de Marcion. Ennemi de la matière et du mariage, du vin et de la viande, il aurait composé vers 180 un évangile appelé Diatessaron lequel était, paraît-il, une " Harmonie " de nos quatre

évangiles. Cet ouvrage ne connaissait aucune généalogie du Christ et commençait par la phrase "Au commencement était le Verbe "; il était très répandu en Syrie où il resta la seule forme d'évangile connue jusqu'au Ve siècle.

L'Épître attribuée à Clément Romain - et qui peut être datée des années 150 - s'inspire principalement de l'Ancien Testament; elle évoque cependant " Notre Seigneur Jésus-Christ" et son sang, tout en omettant de parler de sa Passion et de citer les évangiles; son Christ est présenté comme le Fils du Créateur de l'univers.

Pour la Didaché (découverte en 1873), l'Écriture sainte c'est l'Ancien Testament; elle parle de l'Évangile, ce qui permet de penser qu'elle ne connaissait ni nos quatre canoniques, ni les Évangiles apocryphes. Elle se présente comme un ouvrage préchrétien né en milieu juif vers 90, modifié plus tard par une secte juive christianisante, et elle contredit nos quatre Évangiles sur de nombreux points.

Les Épîtres d'Ignace d'Antioche ont été écrites (ainsi que l'a montré Joseph Turmel) vers 120-130 par un évêque marcionite de Syrie (Antioche) et remaniées profondément entre 190 et 210 par un correcteur catholique. Si les interpolations de cet ouvrage plaident en faveur d'un Christ de chair, on ne saurait méconnaître que le texte primitif ne mentionnait qu'un Christ spirituel.

Le Pasteur d'Herma peut dater de la période 140-155. Cette oeuvre était citée comme écriture sainte par les Pères et tenue comme d'inspiration divine; elle était lue publiquement dans les églises mais n'a pas trouvé place au canon; son Fils de Dieu est antérieur à la création et ne se nomme pas Jésus ou Christ; elle ne connaît pas nos évangiles et ne révèle aucune trace de judaïsme. Elle reflétait un christianisme sans Jésus et sans Messie.

On peut affirmer qu'il n'existe aucune trace certaine d'un usage de l'un quelconque de nos évangiles canoniques pendant le premier siècle de notre ère et la première moitié du second.

Il faudrait même aller plus loin et montrer qu'au troisième siècle nos évangiles, ainsi que le portrait qu'ils donnaient du Christ, restaient inconnus d'un certain nombre d'écrivains chrétiens ou de sectes chrétiennes. Nous n'en donnerons comme exemple que l'Octavius de Minucius Félix (III^e siècle).

Dans son Histoire de la littérature latine chrétienne, Pierre de Labriolle, analysant cette oeuvre de Minucius Félix, évoque (p. 157, 158) " la façon détournée, ambiguë, presque équivoque dont Octavius fait allusion au Christ : "Vous attribuez, dit-il, à notre religion le culte d'un malfaiteur et de sa croix mais vous errez bien loin de la vérité en supposant qu'un malfaiteur ait mérité de passer pour un dieu et qu'un être terrestre ait mérité de passer pour tel. Assurément, celui-là est digne de pitié dont tout l'espoir repose sur un homme sujet à la mort..." et l'auteur cite Boissier qui écrivait " Comment peut-il se faire que, dans une apologie du christianisme, il (Minucius Félix) n'ait pas voulu prononcer le nom du Christ ? " Labriolle constate que " cela est surprenant, en effet " et il rappelle que parmi les apologistes du II^e siècle Aristide, Justin et Tertullien sont les seuls qui aient prononcé le nom de Jésus-Christ.

En effet, beaucoup d'apocryphes rejetés du Canon de l'Église étaient d'inspiration gnostique et antérieurs à nos évangiles canoniques. Irénée, qui les connaissait, nous apprend, dans son traité "Contre les Hérétiques" que, selon ces chrétiens dissidents :

- les douze apôtres n'étaient que le type du groupe des douze éons créés par Anthropos et Ecclésia,
- le Christ fut baptisé à trente ans parce qu'il y a trente éons dans le Plérôme (C., H., XXII),
- il souffrit le douzième mois après son baptême (ayant donc prêché un an seulement), ce qui pourrait faire penser qu'il est mort à trente-et-un ans, à quoi Irénée répond que Jésus est mort à cinquante ans passés,
- le Christ descendit des sept cieux, revêtit sa soeur Sophia de sa lumière (le fiancé et la fiancée ou l'époux et l'épouse de l'évangile); l'union de ces deux êtres spirituels s'incorpora dans Jésus (fils de la Vierge Marie et d'un homme), ce qui créa le personnage de Jésus-Christ (XXX 12),
- au cours de la crucifixion, l'homme Jésus mourut mais l'éon incorruptible Sophia-Christ retourna au Royaume de Dieu (XXX 12),
- l'homme crucifié aurait été Simon de Cyrène et non pas le Christ,
- la plupart des disciples n'avaient pas été avertis de cette descente du Christ en Jésus; quand elle leur fut annoncée, ils crurent que l'homme Jésus était ressuscité sur terre et qu'il y resta encore dix-huit mois, après quoi il remonta au ciel à la droite de son père Ialdabaoth (XXX 14),
- Dieu le Père était inconnu avant la descente de Jésus (XX).

* * *

De toute évidence, ces croyances " hérétiques " étaient combattues par les Apologues dès la fin du II^e siècle. Mais l'orthodoxie elle-même n'existait pas encore. L'Eglise judéo-chrétienne commençait à peine à s'imposer et le texte du Nouveau Testament se forgeait vaille que vaille. Il n'était pas le même partout.

Aujourd'hui encore, on parle de 250 000 variantes dans ce texte, nombre qui dépasse celui des mots du Nouveau Testament. Les divergences sont souvent insignifiantes mais tendancieuses, parfois considérables quant à leur étendue et aux événements auxquels elles s'appliquent. Selon la critique, unanime sur ce point, il n'y a pas un seul témoin qui nous ait conservé avec fidélité et dans tous ses détails le texte original du Nouveau Testament. s'il en a jamais existé un, c'est-à-dire si plusieurs textes concurrents ne sont pas apparus simultanément. Malgré le travail énorme et utile des érudits, on peut bien constater que la critique textuelle du Nouveau Testament est à peine ébauchée et qu'elle ne pourra être l'oeuvre que de plusieurs équipes indépendantes des dogmes reçus et dotées de moyens matériels puissants, conditions qui ne seront peut-être jamais remplies.

Autre difficulté : l'Eglise n'eut pas, tout d'abord, de texte officiel de son Nouveau Testament et le plus grand désaccord régnait entre les manuscrits existants. C'est pourquoi l'évêque de Rome, Damase - que Valentinien venait de promouvoir comme juge des autres évêques (369) - chargea Jérôme de faire une nouvelle " traduction " latine du Nouveau Testament. Cette version, achevée en 383, est connue sous le nom de Vulgate; c'est elle qui est utilisée dans la pratique quotidienne et la liturgie officielle de l'Eglise, même quand elle est retraduite à son tour dans une langue moderne.

Les partisans des nombreuses versions latines déjà existantes quand Jérôme se mit au travail critiquèrent violemment celui-ci; ils lui reprochèrent de mépriser la tradition, de rejeter ce qui était admis par tout le monde, d'oser corriger jusqu'aux paroles de Jésus-Christ; Rufin le traite d'hérétique et de faussaire.

Ainsi attaqué dans son oeuvre, Jérôme écrivit à Damase " S'ils (mes ennemis) prétendent que l'on doit suivre les exemples latins, je suis prêt à leur obéir mais qu'ils me fassent connaître d'abord ceux qu'on doit suivre. Les leçons sont, en effet, aussi nombreuses que les manuscrits... La grande source d'erreurs de nos manuscrits vient de ce qu'ils ont complété les récits des évangélistes les uns par les autres; elle vient encore de ce que, prenant pour type tel récit d'un évangéliste, ils ont voulu ramener à lui les récits parallèles. Il résulte de là que, chez nous, tout est brouillé. Marc s'est enrichi de ce qui appartient à Matthieu et à Luc; Matthieu a empiété sur le terrain de Jean et de Marc et ainsi des autres ". Ce témoignage date de seize siècles.

* * *

Parallèlement aux anciennes versions latines du Nouveau Testament - et très probablement avant elles - il exista une traduction latine des Ecritures marcionites. Harnack a même prouvé que Tertullien avait sous les yeux une version latine de l'oeuvre de Marcion quand il entreprit de combattre sa doctrine.

Certains critiques catholiques se sont demandé si les textes (grecs) de Marcion n'avaient pas influencé les textes grecs du Nouveau Testament. C'est ainsi que l'on peut lire dans l'article Critique textuelle dû à M. J. Vogels (Sup. Diel. Bible, Col. 272-272) les mots suivants : " ... quelque étrange que paraisse le fait, il est hors de doute que la bible marcionite influença le texte catholique de saint Paul... nous retrouvons dans le texte de Marcion une bonne partie des variantes du texte occidental..." Cette influence de Marcion se rencontre " aussi dans l'Evangile et, cela, dans le même groupe de témoins, à savoir les témoins occidentaux... Aucun manuscrit n'est plus rapproché du texte marcionite que le manuscrit e de l'ancienne latine, ce qui prouve une certaine influence de Marcion ". A notre avis, l'auteur chrétien qui écrivait ces lignes ne pouvait pas aller plus loin; il lui était interdit d'écrire que l'Apostolicon et l'Evangélon édités par Marcion étaient antérieurs au Nouveau Testament catholique.

* * *

Résumons-nous. Marion fut - après Paul - le témoin et l'apôtre d'un christianisme antérieur à celui que nous connaissons. Sa doctrine et son Eglise furent effacées de l'histoire des religions par le catholicisme mais elles laissèrent des traces dans le Nouveau Testament et elles influencèrent les dogmes chrétiens au moins pendant trois siècles. Avec les divers gnosticismes et certaines religions du proche-orient, le marcionisme contribua à la création d'une religion nouvelle qui constitue beaucoup plus un syncrétisme qu'une oeuvre cohérente. Le christianisme ne devint original que dans la mesure où il oublia et déforma les croyances initiales des chrétiens qui précédèrent la création de l'Eglise romaine, chrétiens parmi lesquels il faut compter les marcionites.

Enfin, et nous n'insisterons jamais assez sur ce point, la critique indépendante doit changer de méthode si elle veut vraiment comprendre les origines chrétiennes. Au lieu de mettre ses pas dans ceux des théologiens et d'expliquer Paul par les évangiles, c'est-à-dire le commencement par la suite, elle devra s'occuper tout d'abord des Epîtres du grand apôtre et se demander comment la religion prêchée par Paul aux païens a pu devenir le judéo-christianisme d'aujourd'hui. Chercher comment Paul, récemment converti à un judaïsme marginal, aurait pu et voulu transformer en quelques années la religion qu'il adoptait, constitue un non-sens et un faux problème. C'est la question contraire qu'il faut poser : comment et pourquoi l'Eglise a-t-elle réuni dans son " Nouveau Testament " les Epîtres de Paul et absorbé dans les évangiles une partie de l'Evangélon de Marcion après en avoir dénaturé le sens?

III. APPENDICE

Quelques-uns des thèmes interpolés dans les Evangiles :

LE FILS DE L'HOMME :

Ce personnage se trouve soit dans des passages communs aux trois synoptiques, soit à deux seulement d'entre eux, soit dans des versets propres à un seul :

Mc 2/10, Mt 9/6, Lc 5/24 :

Dans ce verset, la mention du Fils de l'Homme fait partie de la guérison du paralytique avec laquelle elle n'a aucun rapport; elle constitue une interpolation avec reprise sur les mots " Lève-toi ". Ce Fils de l'Homme est ici un être à la fois céleste et terrestre.

Mc 2/29, Mt 12/8, Lc 6/5 :

Simple glose explicative; le personnage est ici un homme tout simplement.

Mc 8/38, Mt 16/27, Lc 9/26 :

Insertion sans autre utilité que d'annoncer un Fils de l'Homme céleste et futur, donc différent de l'homme Jésus. Dans un passage parallèle Mt 10/23 et Lc 12/9, il n'est question que de Jésus.

Mc 9/31, Ait 17/22-23, Lc 9/44 :

Les circonstances ne sont pas les mêmes chez nos trois synoptiques. Luc ne dit pas que Jésus faisait route à travers la Gaulée ni que le Fils de l'Homme serait mis à mort et ressusciterait; en revanche, il précise que les disciples ne comprirent rien aux paroles de leur Maître; Mc le sait également mais Mt l'ignore. Ce verset a pour but de prédire une " passion" jusque-là inconnue du Fils de l'Homme.

Mc 10/33, Mt 20/18, Lc 18/31 :

Le texte n'est pas le même dans les trois synoptiques. Lue ne dit pas tout d'abord que la scène a lieu sur le chemin de Jérusalem mais il est seul à prétendre que les Prophètes ont annoncé le Fils de l'Homme. Bien plus, là où les deux autres prévoient que ce personnage sera livré aux grands prêtres et aux scribes, Lue le voit livré aux païens. Il répète que les disciples ne comprennent pas Jésus, précision qui manque en Mc et Mt.

Mc 13/26, Mt 24/30, Lc 21/27 :

Textes différents mais, de toute manière, le Fils de l'Homme est ici un être céleste.

Mc 14/21, Mt 26/24, Lc 22/22 :

L'interpolation s'aperçoit surtout en Mt. Chez Lc elle est décalée de sept versets. En tout cas, Jésus est confondu avec le Fils de l'Homme. Ce qu'il y a de curieux dans ces additions, c'est que leurs auteurs divers n'ont pas la même conception du Fils de l'Homme. Observons d'autre part que Jésus ne dit jamais qu'il est le Fils de l'Homme; il parle toujours de celui-ci à la troisième personne; en outre, nul — s'adressant à lui — ne lui donne ce titre.

Mc 9/9, 12; 10/45; 14/21b, 41b :

Ces versets ajoutés au manuscrit de Marc qu'utilisait Matthieu ne figuraient probablement pas dans le manuscrit de Marc que possédait Luc; celui-ci n'avait aucune raison de ne pas les reproduire.

Mt 8/31 :

Par contre, Mt. ne lisait pas dans son manuscrit de Mc ce verset que Lue a reproduit en 9/22.

Pour les mentions communes à Mt et à Lc - donc ignorées de Mc - nous citerons simplement Lc.

En Luc 7/34 l'addition ne se relie pas à ce qui précède et nous apprend que le Fils de l'Homme est déjà venu ; en 9/58 l'insertion coupe le sens du texte; le verset 11/30 s'intercale dans un passage confus qui vise Jonas en 29 et en 32; le verset 12/10a fait partie d'un discours sur les oiseaux qui s'interrompt en 8 et continue en 22. Le passage 12/40 interrompt le fil de la pensée exprimée et se trouve démenti par le verset 41; les versets 17/24, 26 et 30 se trouvent placés entre deux séries de paraboles alors qu'ils prédisent la fin du monde.

Nous laisserons de côté les neuf mentions de " Fils de l'Homme" que Matthieu possède en exclusivité de même que les huit allusions que Lue est le seul à faire à ce sujet. Dans les deux cas, l'Évangile de Marc, qui est le plus ancien, plaide contre ces passages qui lui sont postérieurs.

JERUSALEM :

Le nom de cette ville se trouve sous deux formes dans le Nouveau Testament la forme grecisée plurielle, déclinable, HIEROSOLYMA, - et la forme indéclinable calquée sur l'hébreu, IEROUSALEM. Ces deux formes peuvent servir de test pour déceler l'intervention dans nos écrits d'un second rédacteur. (Nous avons développé ce point de vue dans le Bulletin Ernest-Renan n° 145 de juin 1968.) Ce qui n'exclut pas que le " premier" rédacteur était lui-même un interpolateur.

Voici quelques-unes de nos constatations :

1) Me, Mt et Jn emploient toujours la forme HIEROSOLYMA (sauf une exception en Mt 23/37). Par contre, Lue, qui est plus hellénisant que les deux autres synoptiques, nous fait la surprise d'utiliser la forme IEROUSALEM 27 fois alors qu'il n'admet HIEROSOLYMA que 4 fois.

2) Les quatre passages de Luc contenant la forme HIEROSOLYMA (2/22, 13/22, 19/28, 23/7) sont personnels à Luc, ce qui signifie qu'ils n'ont pas de passage correspondant chez les autres évangélistes. Marcion ne connaît que 19/28.

3) La plupart des passages de Luc où se rencontre le nom de IEROUSALEM lui sont également personnels et n'ont aucune équivalence dans les deux autres synoptiques. Il en est ainsi des versets 2/25, 38, 41, 43, 45 ; 4/9; 5/17; 9/32, 51, 53; 10/30; 13/4, 33; 17/11 ; 19/11 ; 23/28; 24/13, 18, 33, 47, 49, 52.

Marcion ignore la mention de Jérusalem dans tous ces versets.

4) HIEROSOLYMA, quand on la trouve dans Marc, n'a pas toujours d'équivalent en Mt ou Lc. Ainsi ces deux évangiles ne citent pas la Jérusalem de Marc 3/22, 11/15, 11/27, 15/41.

La Jérusalem de Marc 1/5, 7/1, 10/32, 11/11 trouve un écho en Mt 3/5, 15/1, 20/17, 21/10 mais pas dans Luc. Par contre, ce dernier donne en 6/17 le verset de Mc 3/8 que ne connaît pas Mt.

Seule la Jérusalem de Mc 10/33 et 11/1 est connue à la fois par Le 18/31 et 19/28, et par Mt 20/18 et 21/1.

Marcion ignore les versets 6/17 et 18/31 de Luc.

On peut conclure de ces faits que la quasi-totalité des passages de Luc contenant le nom de Jérusalem n'a d'équivalent ni dans les deux autres synoptiques, ni dans Marcion; ils apparaissent donc comme secondaires par rapport à celui-ci et à ceux-là.

ABRAHAM :

Dans le Bulletin Ernest-Renan n° 147 d'octobre 1968, nous avons montré comment Abraham avait été inséré dans les épîtres de Paul. Nous nous bornerons ici à indiquer succinctement comment nos évangiles synoptiques ont dû faire accueil à ce personnage.

Irénée avoue indirectement qu'Abraham ne figurait pas dans l'Évangélion quand il écrit (Adv., Haer., IV/8/1) " Vaine également est (la tentative de) Marcion et de ses disciples quand ils (cherchent à) exclure Abraham de l'héritage ".

Les trois évangiles synoptiques ne mentionnent Abraham en commun qu'en un seul endroit : Marc 12/26, qui a pour parallèle Luc 20/37 et Matthieu 22/32; encore ne s'agit-il que d'une allusion puisque le nom d'Abraham est donné dans une citation biblique dont font également partie Isaac et Jacob. Marc est ici " harmonisé"; il ne parle nulle part ailleurs d'Abraham. Marcion ne possède pas le verset 20/37 de Luc.

Un autre passage ignoré de Marc et de Marcion mais concernant Abraham, Isaac et Jacob se trouve dans Luc 13/28 et Matthieu 8/11.

Chez Luc le nom du patriarche se rencontre douze fois dans des passages qui lui sont particuliers (1/55, 73 ; 3/34; 13/16; 16/22, 23, 24, 25, 29, 30; 19/9; 20/37). Chez Matthieu on le trouve quatre fois (1/1, 2, 17; 3/9) cet évangéliste ne fait allusion à Abraham que dans la généalogie de Jésus et dans une apostrophe lancée par Jean-Baptiste contre les Juifs. De son côté, Luc cite le patriarche dans le Magnificat, dans le Bénédicte (relatif à Jean-Baptiste), dans le récit d'une guérison, dans la parabole du riche et de Lazare, dans la généalogie de Jésus, dans l'épisode concernant Zacchée.

Marcion ne mentionne Abraham qu'en 13/16 dans l'expression " une fille d'Abraham ", en 16/22 " dans le sein d'Abraham ", en 16/23, 24, 25, parabole de Lazare. En 19/9b, Abraham est une addition évidente au texte de Marcion.

SATAN

Selon Marc 1/13, Jésus est tenté par " Satan ". D'après Mt 4/1 et Le 4/2, le tentateur est le " diable ". Cette différence de vocabulaire doit marquer une différence de rédacteur. La scène tient en un verset dans Marc, elle se développe en 10 versets dans Mt et en 12 dans Le. Marcion ignore ce récit.

En Marc 3/23-26 " Satan" est cité trois fois; Mt 12/26 ne le nomme que deux fois, Le 11/18 une fois, comme Marcion.

Marc 4/15 mentionne " Satan "; le parallèle de Mt 13/19 porte " le Mauvais"; Le 8/11 remplace ce mot par \diamond"diable"; Marcion l'ignore.

On lit dans Mt 4/10 " Retire-toi Satan ". Marc n'a pas de verset correspondant. Lue 4/8 mentionne le diable mais ne connaît pas cette exclamation provoquée par Satan. Matthieu lui-même avait parlé précédemment du diable, non de Satan.

Selon Mt 16/23, Jésus aurait traité Pierre de Satan; si Mc 8/33 contient cet épisode, Lue ne le donne pas, ni Marcion non plus.

Lue 10/18 parle de Satan qui tombe du ciel; les autres synoptiques ainsi que Marcion ignorent ce passage.

En 13/16 Lue est encore le seul à prétendre que Satan a lié " voici dix-huit ans une fille d'Abraham ". Ce passage, absent des autres synoptiques, a cependant forcé l'entrée de l'Évangile de Marcion.

Lue 22/3 nous informe aussi que Satan entra en Judas et que, par lui, Simon sera " criblé comme le froment " (22/31). Les deux autres synoptiques et Marcion ne connaissent pas ces versets qui sont des interpolations dans Lue.

Un rapprochement s'impose avec l'Évangile de Jean qui ne contient en 13/27 qu'un Satan mais ce Satan est remarquable; il entre dans Judas grâce à la bouchée de pain que lui donne Jésus. Lue confirme donc le fait mais il se garde bien de dire que Jésus est responsable de cette possession de Judas par le diable. Marcion et les autres synoptiques ignorent ce fait qui est cependant extraordinaire.

QUELQUES NOMS GEOGRAPHIQUES

Le Jourdain, ignoré de Marcion, ne figure que dans des passages de Lue placés en tête de cet évangile (3/3, 4/1). Ces versets sont des additions l'Évangile commençait en 3/1 et continuait en 4/31.

Il en est de même pour Nazareth (Lue 1/26, 2/4, 39, 51 et 4/16).

Bethléem, inconnue de Marcion, n'apparaît en Lue qu'aux versets 2/4 et 2/15.

Marcion ne connaît pas la Galilée des versets 4/44, 5/17, 8/26, 13/2, 17/11 ni la mer de Galilée.

La Judée elle-même est absente — non seulement des versets 1/5 à 3/1 mais aussi de 5/17, 6/17, 7/17, 21/21, 23/5 et 51.

En dehors du chapitre 23 de Luc, 15 de Marc et 27 de Matthieu où il s'agit de l'expression " Roi des Juifs ", nous n'avons trouvé le mot " iutf s " qu'une seule fois en Lue 7/3 et Matthieu 28/15 mais ni dans Marc ni dans Marcion. En revanche, ce mot se rencontre souvent dans l'évangile de Jean, dans les Actes qui restent en dehors de notre étude; on le trouve aussi, au singulier ou au pluriel, dans quelques passages des épîtres pauliniennes mais seulement quand il s'agit de distinguer ou de confondre juifs et grecs, c'est-à-dire dans un tout autre contexte.

IV.BIBLIOGRAPHIE

Sources anciennes :

Justin, Apol. I 26 58; Dial. 35.

Hégésippe, in Eusèbe H.E. IV 22.

Origène, Contre Celse V 62; In Jer. homn. X 5; In Rom.II.

Irénée, Contre les hérésies, I 27/2, 28/1 II 1/4, 28/6; HI 3/4, 4/3, 12/5,12; IV 33/2.

Canon de Muratori, lignes 63 et ss.

Rhodon, in Eusèbe H. E., V 13.

Clément d'Alexandrie, III 3, 17; VII 17.

Tertullien, les cinq livres Contre Marcion; Praescr. 30, 38; De idol. 5; De anima c. 17; De carne Christi 1-8.

Denys de Rome, in Athanase De Nicaenis decr.; Philosophumena VII 29, 31, 37.

Cyprien, Epist., 74.

Eusèbe, Chron., ann. 140 et 153; H. E., IV 21 à 25, 30; V 13, 16.

Epiphane, Haer., XLII, XLIII, XLIV (Panarion 1).

Théodoret, I 24 25; les cinq livres en vers contre Marcion.

Philastre, c. 45.

Esnik, Réfut. des sectes, IV.

Cyrille, Catéchèses, XVI.

Isidore de Péluse, I Epist. 37.

Jérôme, In Osee IX; De viris ill., 17 32 37; C. Johan. Hierosol., 34; In Matt. XII, etc.

Chronique d'Edesse (v. année 149).

Chronique d'Alexandrie (an 158).

Dialogues d'Adamantios (I et II').

Rufinus, Dialogues.

Hippolyte, Philosophumena, Syntagma.

Ephrem, Evangelii Concordantis Expositio.

Chrysostome, Hom. in Phil., VII, etc.

OUVRAGES MODERNES :

Articles sur MARCION dans les grands dictionnaires spécialisés, notamment

DICTIONNAIRE de THEOLOGIE CATHOLIQUE, SUPPLEMENT au DICTIONNAIRE de la BIBLE, DICTIONARY OF CHRISTIAN BIOGRAPHY.

Benoit et Boismard, Synopsis des quatre Evangiles, Ed. du Cerf, Paris, 1935.

P.-L. Couchoud, Jésus le dieu fait homme, Rieden, 1937; Les cinq évangiles et le problème de leur formation (dans Le Problème de Jésus. Ed. Rationalistes, 1932);

Réponse à Loisy (Cahier du Cercle Ernest-Renan n° 67 sur l'Historicité de Jésus).

A. Loisy, Histoire et mythe à propos de Jésus-Christ, 1938. Nourry.

S. Pétrement, Le dualisme chez Platon et les Gnostiques. P.U.F., 1947.

D. de Bruyne O.S.B., Prologues bibliques d'origine marcionite (R. bénéd., XIV 1907 et 1928).

E. Weill-Raynal, La chronologie des Evangiles. Ed. Rationalistes, 1968.

G. Ory, Le Christ et Jésus. Ed. Le Pavillon, Paris, 1968;

Le christianisme et les mystères. Cahier du Cercle E.-Renan n° 44,

Préparation à la lecture des Evangiles, Cahier du C. E.-R. n° 50:

Rationalisme et histoire des religions. Cahier du C. E.-R. n° 65;

Analyse des origines chrétiennes. Cahier du C. E.-R. n° 38;

Ambiguïté des sources judaïques du christianisme. Cahier du C. Ernest-Renan n° 41.

Marcion et Luc interpolés. Cahier du C. E.-R. n° 50;

J. Knox, Marcion and the New Testament, Chicago, 1942, The Univ. Chicago Press.

E.C. Blackmann, Marcion and his influence. London, S.P.C.K., 1948.

Harris, On the trail of Marcion (Deissmann Festgabe), 1927; Marcion's book of contradictions.

Harnack, Des Evangelium vom fremden Gott (1921 et 1924).

Th. Zahn, Geschichte des neutestamentlichen Kanons (1888-1892).

Pott, Marcions Evangelientext, in Zeitschrift für Kirchengeschichte, vol. XLII, pp. 202.

Pour en savoir plus ?

Des questions sur nos articles, les sujets que nous traitons, pour se renseigner, s'abonner, commander ...

Ecrivez-nous :

cercle.renan@wanadoo.fr

Sommaire général du site Cercle Ernest Renan

Comment s'abonner, comment commander